

# Résister par l'assiette.

Le cas du siège de Sarajevo (1992-1996).



Sous la direction d'Etienne Peyrat  
Maître de conférence en histoire contemporaine  
& directeur de Sciences Po Lille

Sciences Po Lille n'entend donner aucune approbation ni improbation aux thèses et opinions émises dans ce mémoire de recherche. Celles-ci doivent être considérées comme propres à leur auteur.

J'atteste que ce mémoire de recherche est le résultat de mon travail personnel, qu'il cite et référence toutes les sources utilisées et qu'il ne contient pas de passage ayant déjà été utilisé intégralement dans un travail similaire.

## Résumé.

La guerre de Bosnie (1992-1995) s'inscrit dans la lignée des conflits qui ont déchiré l'ex-Yougoslavie dans les années 1990. La ville de Sarajevo, capitale du pays, en fut l'un des emblèmes. Elle fut assiégée pendant presque quatre ans, d'avril 1992 à février 1996. Les habitant·es vivaient sous la menace constante des bombardements et des snipers ; et étaient confronté·es à des violences symboliques qui portaient atteinte à leur dignité et à leur intégrité psychologique.

La question de l'alimentation cristallisait cette violence multiforme. En privant la ville d'un approvisionnement adéquat, les belligérant·e.s transformèrent la nourriture en arme de guerre. Coupée de l'extérieur, la ville était tributaire de l'aide humanitaire. Malgré les efforts mis en œuvre, l'aide alimentaire apportée ne parvenait pas à nourrir correctement l'ensemble de la population.

Si l'alimentation fut instrumentalisée à des fins guerrières, elle servit paradoxalement de support à la création de nouveaux réseaux de solidarité. La nourriture, par sa préparation, sa consommation et autres applications, devint un symbole du désir de résilience et de résistance des Sarajévien·nes. Objets et espaces domestiques furent donc recomposés autour d'un nouveau quotidien marqué par le conflit, révélant l'ingéniosité des habitant·es. Au-delà d'une simple question de survie, la nourriture permit l'affirmation de la culture et de l'identité de la ville.

**Mots-clefs** : Bosnie-Herzégovine ; alimentation ; solidarité ; Sarajevo ; manque ; aide humanitaire ; résistance ; siège ; guerre ; objets ; espaces ; multiculturel ; malnutrition ; recettes ; ville.

## Summary.

The Bosnian War (1992-1995) was one of the conflicts that tore the former Yugoslavia apart in the 1990s. The city of Sarajevo, the country's capital, was one of its emblems. It was under siege for almost four years, from April 1992 to February 1996. Inhabitants lived under the constant threat of bombardment and snipers, and beyond these physical manifestations were victims of symbolic violence and dignity violations.

The question of food crystallized this multifaceted violence. By depriving the city of adequate supplies, the belligerents turned food into a weapon of war. Cut off from the outside world, the city was dependent on humanitarian aid. Despite all the efforts made, the food aid provided was unable to adequately feed the entire population.

While food was used as a tool of war, it paradoxically served as a pretext for the creation of new solidarity networks. Food, through its preparation, consumption and other applications, became a symbol of the Sarajevans' desire for resilience and resistance. Objects and domestic spaces were thus recomposed around a new daily life marked by conflict, revealing the ingenuity of the inhabitants. More than just a question of survival, food was a means of affirming the city's culture and identity.

**Keywords :** Bosnia-Herzegovina ; food ; solidarity ; Sarajevo ; humanitarian aid ; lack ; resilience ; resistance ; objects ; spaces ; multicultural ; malnourishment ; recipes ; city.

## **Remerciements.**

En premier lieu, je tiens à remercier mon directeur de mémoire, Mr. Étienne Peyrat, pour son accompagnement sur ce travail d'une année. Ses conseils toujours avisés m'ont permis d'envisager plus sereinement ce travail de recherche et ont nourri ma réflexion.

Je remercie également toutes les personnes qui ont accepté de donner de leur temps et de témoigner de leur vécu, souvent difficile. Leurs témoignages ont permis d'enrichir ce travail et m'ont énormément appris.

Merci aux membres de ma famille, pour leur soutien indéfectible tout au long de cette année.

Une pensée particulière à toutes les personnes qui ont accepté de relire ce travail, et qui ce faisant ont grandement contribué à son aboutissement.

Pour leur bonne humeur quotidienne et leur amitié sans faille, je tiens à remercier mes colocataires, sans qui la rédaction de ce mémoire aurait été bien moins joyeuse.

## **Acronymes et termes spécifiques.**

*ACF* : Action contre la faim.

*BiH* : Bosnie-Herzégovine.

*Bosniaque* : Habitant·e musulman·e de Bosnie-Herzégovine.

*Bosnien·ne* : Habitant·e de Bosnie-Herzégovine.

*CICR* : Comité international de la Croix Rouge.

*FORPRONU* : Force de protection des Nations Unies, opération de paix en Yougoslavie (1992-1995).

*UNHCR* : L'agence des Nations Unies pour les réfugié·es.

*Republika Srpska* : République serbe de Bosnie-Herzégovine.

*RFSY* : République fédérale socialiste de Yougoslavie.

# Table des matières.

<b>Introduction.....</b>	<b>8</b>
Etat de l'art.....	14
Intérêt du sujet, problématique et hypothèses.....	18
Méthode de recherche.....	20
Ecriture inclusive.....	22
Annonce de plan.....	23
<b>I. L'alimentation comme arme de guerre : le siège de Sarajevo.....</b>	<b>24</b>
<b>A. Sarajevo, une ville multi-ethnique.....</b>	<b>25</b>
1. Etat des pratiques alimentaires bosniennes pré-siège.....	26
2. Des différences de pratiques alimentaires entre les différents groupes ethniques...	28
<b>B. Le siège ou comment instrumentaliser le manque.....</b>	<b>30</b>
1. Une technique ancienne : le cas du siège de Leningrad (1940-1944).....	30
2. Une distinction fondamentale : famine et malnutrition.....	33
3. La teneur stratégique des lieux d'approvisionnement : les massacres du marché de Markale.....	36
<b>C. L'aide humanitaire alimentaire internationale.....</b>	<b>38</b>
1. L'aide humanitaire internationale.....	38
2. Le tunnel de Sarajevo.....	42
3. Le pont aérien, ligne de vie de la ville.....	43
4. Les ONG, maintien de la paix ou de la guerre ?.....	46
<b>II. Recomposition des normes et pratiques.....</b>	<b>48</b>
<b>A. Anomie et gastronomie.....</b>	<b>49</b>
1. Le siège et la "normalité de l'anormal".....	49
2. Cuisiner avec des ressources contraintes.....	51
3. Les femmes, garantes de la sécurité alimentaire de la population.....	53
4. Les livres de recettes du siège.....	56

<b>B. Manger et manquer.....</b>	<b>58</b>
1. Carences et maladies liées à la malnutrition.....	59
2. Le siège, révélateur des inégalités financières et alimentaires.....	61
3. Les stigmates du manque.....	63
<b>C. La solidarité comme nouvelle norme.....</b>	<b>65</b>
1. Les ONG, une aide au “faire société”.....	65
2. Le partage de l’équipement de cuisine.....	67
3. Le partage de la nourriture.....	69
<b>III. Les espaces et les objets, émergence d’un esprit de Sarajevo..</b>	<b>72</b>
<b>A. Réaménager l’espace domestique.....</b>	<b>72</b>
1. La cuisine, nouveau centre de l’habitation.....	73
2. La fabrication de fours de fortune.....	75
<b>B. Les jardins et parcs, lieux de résistance et résilience.....</b>	<b>79</b>
1. Se réapproprier la ville : réinvestir l’extérieur.....	79
2. Cultiver et glaner pour manger des produits frais.....	81
3. Les jardins, des lieux de sociabilité.....	84
<b>C. Alimentation et résistance.....</b>	<b>86</b>
1. La nourriture comme médium de résistance artistique.....	86
2. Le retournement du stigmate : les grèves de la faim.....	89
3. Les cafés : entre résistance et parasitage.....	90
4. Les boîtes de conserve ICAR, exemple de l’esprit de Sarajevo.....	92
<b>Conclusion.....</b>	<b>95</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>99</b>
<b>Annexes.....</b>	<b>106</b>



## Introduction.

Café et cigarettes ; voilà les deux composantes essentielles du régime alimentaire bosnien. Cet adage est devenu une plaisanterie commune pour les Sarajéviens et Sarajéviennes, qui assurent, non sans un sourire, n'avoir besoin que de ces deux éléments pour être rassasiés.

L'occupation de cette région des Balkans par l'Empire Ottoman a laissé sa trace dans la société, notamment visible via la place substantielle du café bosnien dans le pays. Le café bosnien *-bosanska kafa-* est apparenté au café turc ; les deux ne diffèrent que peu dans leur mode de préparation. Seul le moment auquel est ajoutée l'eau et la présence de sucre permettent de les distinguer. Dans les deux cas, il s'agit d'une mouture de café extrêmement fine, chauffée avec de l'eau dans un récipient métallique au long cou *-dzezva-*, et servie directement avec le marc dans de petites tasses de cuivre ornées. Dans la préparation et la consommation du café, la place des objets est centrale. Ils servent l'esthétique, protègent la tradition artisanale et en marquent la singularité. Cette attention portée à la matérialité est évocatrice de la place du sensible dans la société, servant des objectifs d'ancrage et de représentation des groupes sociaux.

Encore aujourd'hui, le rituel de préparation et de consommation du café constitue la colonne vertébrale de la vie sociale des bosniens et bosnienne, en témoignent les terrasses toujours pleines des cafés de Sarajevo. Le café est bu par tous et toutes, indistinctement de l'âge ou de la classe sociale. Il sert de prétexte à la discussion et la célébration. Cette pratique incarne le concept du *Ćejf*, ou le bonheur des petites choses.

Seulement, l'explosion des tensions dans les Balkans a érodé ce pilier de la vie sociale bosnienne. A Sarajevo, l'encerclement et les attaques sur la ville en 1992 ont entraîné la fermeture des cafés, en plus d'empêcher l'acheminement des grains dans la ville. D'avril 1992 à février 1996, plus de café, plus de *Ćejf*, et surtout plus de sociabilité à Sarajevo. Ainsi, les habitants et habitantes ont dû trouver des manières alternatives de provoquer leurs petits bonheurs et leur sociabilité.

## Contexte historique de la Bosnie-Herzégovine.

La Bosnie-Herzégovine (BiH) est un pays aux influences et aux populations multiples, qui cohabitent depuis des siècles. Croates, serbes et bosniaques (bosnien-nes musulman-es) constituent les trois principaux groupes de population en BiH, un pays à la société multi-culturelle.

L'étude des pratiques alimentaires des Sarajéviens et Sarajéviennes au moment du siège de la ville ne peut s'envisager qu'à l'aune de l'Histoire de son histoire et de celle du pays. La Bosnie-Herzégovine est un territoire qui a longtemps été sous influence. Tout d'abord sous celle de l'Empire Ottoman, puis de l'Empire Austro-Hongrois, et enfin du Royaume et de la République Yougoslave. Il y eut d'importants mouvements migratoires du XVe siècle au XXe siècle dans la péninsule balkanique, expliquant le morcellement ethnique de la région.

Le 1er décembre 1918, à la chute de l'empire Austro-Hongrois, est proclamé le Royaume de Slovénie, Croatie et Serbie (*Slovenaca, Hrvata i Srba*), qui est renommé Royaume de Yougoslavie en 1929. Les fondements du Royaume sont ceux d'une similarité des peuples slaves du Sud -yougoslaves-, et de l'existence minimale de différences qui leur permet de cohabiter. Ces principes sont cependant rapidement mis à mal par l'importance croissante prise par la Serbie, seule des républiques à vouloir créer un pays centralisé. Les serbes représentaient 39% de la population, alors que les croates et slovènes n'étaient respectivement que 24 et 8,5%. (Banac, 1992). Des tensions fortes naissent entre les nations, ce qui a conduit le Royaume de Yougoslavie à périr pendant la Seconde Guerre mondiale.

A l'aune des difficultés rencontrées par le Royaume de Yougoslavie, un intérêt tout particulier a été donné à équilibrer les pouvoirs entre les différentes républiques qui composaient la République fédérale socialiste de Yougoslavie (RFSY), créée en 1945 sur le modèle de l'URSS. Dans le but de ne pas réitérer de précédentes erreurs, une attention particulière a été donnée à ne pas doter la Serbie d'une place trop importante.

Ainsi, une différenciation est opérée entre la nationalité (croate, serbe, bosnienne, etc.) et la citoyenneté (yougoslave). Cependant tous les peuples ne sont pas considérés comme des nations (*narodi*), à l'image des albanais-es, considéré-es comme une minorité (*manjine*).

La BiH reconnaît plusieurs *narod*i sur son territoire. Elle a un taux de cohésion extrêmement faible (Garde P, 2000), est multiculturelle, composée de groupes ethniques marqués aux religions différentes. Croates, serbes et bosniaques (bosniens et bosniennes musulmans) cohabitent sur le territoire. Les bosniaques ont obtenu le statut de nation en 1969, mais sont restés incluses dans la République de Bosnie-Herzégovine.

### **La crise yougoslave, à l'origine du siège.**

Les années 1970 voient naître les premières discordes entre les Républiques de la RFSY, qui s'accroissent après la mort du général Tito en 1980. Au début des années 1990, la Slovénie et la Croatie, les deux Républiques les plus riches de Yougoslavie demandent davantage d'autonomie économique et législative. Cela n'est pas accepté par la République Fédérale, qui déclare la guerre aux deux Républiques dissidentes en 1991. La guerre des Dix Jours de Slovénie et la guerre de Croatie marquent le début des guerres Yougoslaves, qui ont duré jusqu'au début des années 2000.

Alors que la Slovénie et la Croatie revendiquent leur volonté d'autonomie, Slobodan Milosević, fervent nationaliste et alors président du parti communiste de Serbie, publie un mémorandum accusant les anciens membres du gouvernement d'avoir défavorisé la Serbie. Ce mémorandum pose les bases de la rhétorique nationaliste Grand Serbe et des velléités d'expansion des nationalistes serbes<sup>1</sup>.

Suite aux élections parlementaires de 1990, les tensions entre les différents *narod*i de Bosnie s'accroissent. Le parti serbe de Bosnie déclare l'existence d'une région serbe sur le territoire, qui serait rattachée à la Serbie. Le 9 janvier 1992, le parti auto-proclame l'existence de la *Republika Srpska*, la République Serbe de Bosnie-Herzégovine. La BiH devient officiellement indépendante le 3 mars 1992.

---

<sup>1</sup> Les nationalistes serbes souhaitent la création d'une Grande Serbie, territoire regroupant tous les serbes et territoires considérés comme historiquement serbes, à l'image des régions contrôlées par la Republika ou encore le Kosovo.

Cela pave la voie aux premiers affrontements entre bosniaques, croates et la *Republika Srpska* sur le territoire, qui dans un premier temps restent circonscrits à des échauffourées sporadiques.

Ceux-ci finissent par prendre de l'ampleur et la guerre est déclarée le 5 avril 1992, dans la lignée des guerres de Slovénie et de Croatie. Le siège de Sarajevo commence le lendemain, suite à des tirs de snipers et des bombardements des forces serbes<sup>2</sup> sur le Parlement.

Ainsi, la ville se transforme subitement en prison urbaine, assaillie de toutes parts. Pendant plus de trois ans, la violence ne tarit pas. La signature des Accords de Dayton en décembre 1995 ne signe pas la fin du siège, qui a lieu trois mois plus tard, le 29 février 1996. Et ce après l'intervention des forces de l'OTAN et de la FRR (organisme affilié à la FORPRONU, la mission de l'ONU créée pour le conflit en BiH).

### **Le siège de Sarajevo.**

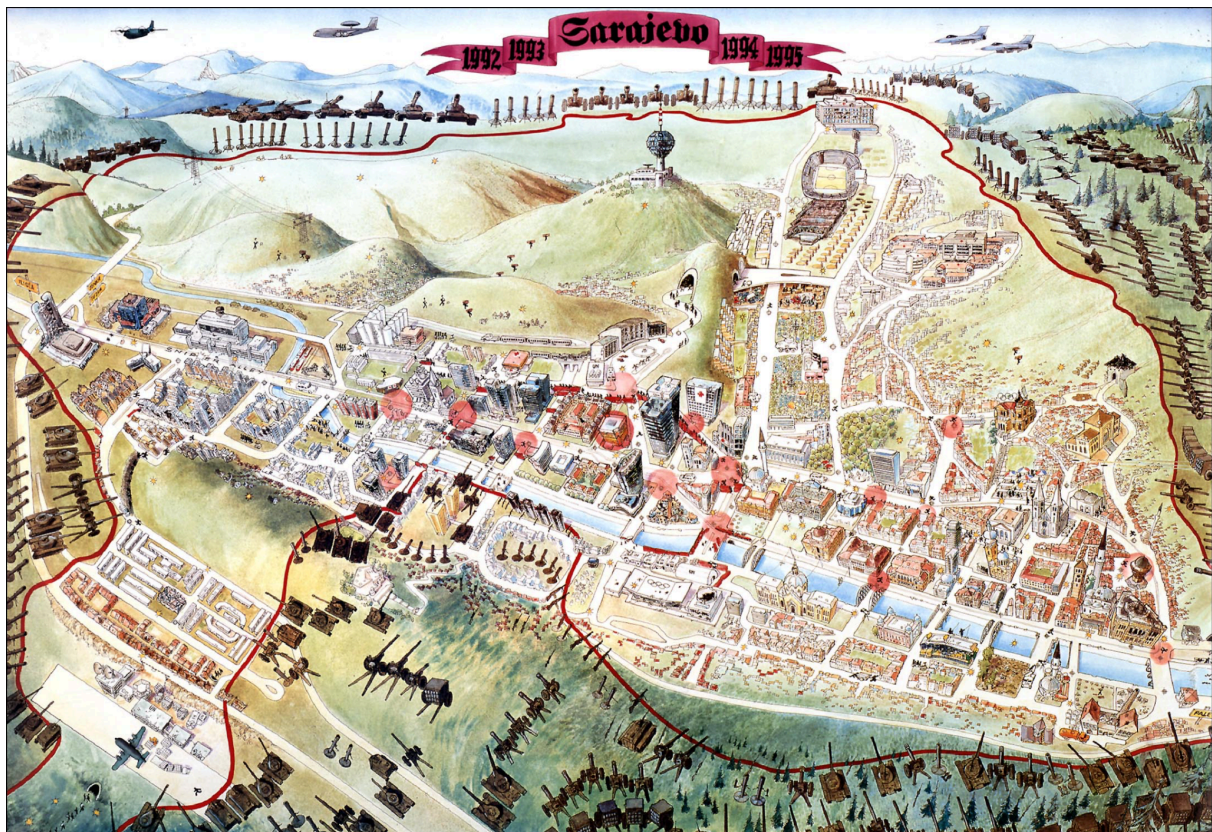
1425, c'est le nombre de jours qu'a duré le siège de Sarajevo, le plus long de l'Histoire moderne - soit plus de 3 ans et 8 mois-.

Un siège militaire est l'encerclement d'un lieu comme une place forte ou une ville par des forces armées. L'opération a pour but de forcer la population assiégée à se rendre, et de prendre le contrôle du territoire. Pour ce faire, les accès à l'endroit assiégé sont coupés, tout comme les réseaux de ravitaillement. De fait, la nourriture vient à manquer, forçant la population à la reddition. Cette stratégie militaire présente l'avantage de pouvoir être menée à bien sans avoir une armée colossale, ainsi que d'économiser les ressources -matérielles et humaines- des assiégeant-es. Le choix de Sarajevo n'est pas anodin : elle est la capitale de la Bosnie-Herzégovine et abrite les institutions politiques et économiques du pays. Son histoire et la portée symbolique qu'elle revêt jouent également un rôle. En effet, il s'agit d'une cité majeure dans la région depuis des siècles, avec un patrimoine matériel important. De plus, elle a accueilli les Jeux olympiques d'hiver de 1988, ce qui a fortement contribué à son rayonnement à l'international. Le caractère multi-ethnique et multiculturel de la ville a également joué un rôle important : elle incarne l'exact inverse de la rhétorique nationaliste

---

<sup>2</sup> C'est l'armée de la République fédérale socialiste de Yougoslavie (RFSY), aux mains des serbes, puis la *Republika Srpska* qui ont assiégé Sarajevo. Il est important de noter que ces forces armées nationalistes ne sont pas assimilables à l'ensemble de la population serbe de Yougoslavie. En outre, un tiers de la population de Sarajevo est serbe, et a souffert du siège autant que les autres.

serbe, qui prône l'homogamie sociale et ethnique. Cela explique donc l'acharnement de la *Republika Srpska* sur la capitale de la BiH. Finalement, le relief en cuvette a rendu aisé le maintien du siège, car permettant d'isoler aisément la ville en contrebas en se plaçant sur les hauteurs. Le relief montagneux offrait une bonne visibilité sur Sarajevo, comme illustré par la carte ci-dessous. Elle est extrêmement détaillée, et montre tous les lieux importants de la ville - Holiday Inn, aéroport, tunnel, hôpital-, et les principaux lieux de massacres via l'utilisation de points rouges.



“Sarajevo survival map”, Kapić Suada, FAMA Methodology, 1996.

L'emploi de cette stratégie militaire a des conséquences désastreuses sur la population civile assiégée, tant physiques que psychologiques. Le siège de Sarajevo n'était pas totalement hermétique, certains réseaux d'approvisionnement fonctionnaient encore grâce à l'action des organisations intergouvernementales, permettant quelques allées et venues entre la ville et l'extérieur. Le passage d'un petit nombre de convois par la voie terrestre et les airs explique pourquoi l'encerclement de la ville a duré plus de trois ans, sans que la population ne meure de faim.

Il est nécessaire de souligner que le conflit a fait rage dans de nombreuses autres régions du pays à une intensité décuplée, notamment dans l'enceinte de Srebrenica, mais c'est Sarajevo qui devient la vitrine du conflit. Dès le départ, ce qui se passe dans la ville est scruté et médiatisé; les médias appellent à une prise de conscience pour un conflit qui se passe "à une heure d'avion de Paris". Cette mobilisation a permis de protéger relativement la ville, et de détourner l'attention des véritables exactions qui se passaient dans des zones inaccessibles, et où une politique de "nettoyage ethnique" a été déployée. Au début du conflit, il n'y eut aucune réaction des puissances occidentales face au génocide en cours, en dehors de l'aide au développement.

Le massacre du marché de Markale en 1994 a été l'un des événements les plus marquants du siège. 68 personnes perdirent la vie, et 144 furent blessées (Burg et Shoup, 1999) par les bombardements de l'armée de la *Republika Srpska* sur ce marché du centre-ville, un lieu hautement fréquenté. Cet événement a été un électrochoc pour l'opinion publique internationale, appelant à une réponse plus appropriée des forces internationales sur place, permettant de dépasser légèrement la seule aide au développement.

Ainsi, Sarajevo a constitué une exception dans le conflit. Si plus de 10.000 personnes ont péri lors du siège, il n'y a pas eu d'extermination systématique des bosniaques et croates comme cela a été le cas dans l'enclave de Srebrenica. De plus, l'armée de la *Republika Srpska* qui encerclait la ville tirait sur les serbes, les croates et les bosniaques, sans aucune distinction. Le siège de Sarajevo présente donc des problématiques qui lui sont particulières, distinctes des faits de guerre qui se déroulent dans les autres régions de la BiH.

Dès le départ, l'affrontement entre les forces présentes est inégal. Si la *Republika Srpska* peut compter sur l'armée Yougoslave préalablement accaparée par Slobodan Milosević, ce n'est pas le cas des forces croates et bosniaques. Celles-ci n'ont pas d'armées ni d'armes, et l'embargo sur ces dernières déclaré par l'ONU les empêche de riposter. Ces inégalités matérielles expliquent en partie la durée du siège de Sarajevo.

Au début du conflit, la frange la plus aisée de la population a fui la ville, se rendant dans d'autres pays d'Europe (Allemagne, Suisse, France, Suède, etc.), comme aux Etats-Unis et en Australie (Halilović *et alii*, 2018). Ces pays accueillent la majorité de la diaspora bosnienne, dont on estime le nombre à plus de deux millions de personnes. Sont restées à Sarajevo les personnes les moins aisées, les personnes déplacées venant d'autres endroits de Bosnie-Herzégovine et celles et ceux qui ont sciemment choisi de rester à Sarajevo.

Conséquemment, la population qui est restée pendant l'intégralité du siège était d'autant plus vulnérable car disposant dès le départ de ressources moindres.

La question de la subsistance est rapidement devenue un enjeu majeur. La survenue brusque de l'insécurité alimentaire - qui est une "situation où les populations n'ont pas un accès régulier à suffisamment d'aliments sains et nutritifs pour une croissance et un développement normaux et une vie active et saine"<sup>3</sup> a suscité un fort sentiment de honte et de déclassement social chez les habitant·es, devenus dépendant·es de l'aide internationale pour survivre. Comment se nourrir alors qu'il n'existe plus de supermarchés, que les fours et plaques de cuisson sont inutilisables à cause du manque d'électricité, que la ville ne peut plus compter sur les campagnes environnantes pour son approvisionnement ? On assiste alors à une recomposition des normes sociales dans l'aire de l'alimentation. Parallèlement à la recrudescence du nombre de larcins et de fraudes, les réseaux de solidarité et d'hospitalité se développent et s'étendent afin de faire face à la menace constante qui plane sur les habitant·es. La solidarité peut se définir comme les relations entre les membres d'un groupe social, qui induit un sentiment de responsabilité, d'aide et d'obligation entre les individus.

## **Etat de l'art.**

Tout d'abord, les travaux sur l'histoire de la Bosnie-Herzégovine, et plus largement de l'ex-Yougoslavie fournissent les clés de lecture nécessaires à la compréhension des enjeux géopolitiques et sociaux des guerres intestines qui ont déchiré les Balkans pendant les années 1990 (Burg et Shoup, 1999 ; Garde, 2000). Ils apportent le cadre théorique général nécessaire à l'analyse du siège de Sarajevo, de ses acteur·ices et de ses tensions.

L'alimentation a longtemps été déconsidérée, et n'a constitué un objet d'étude des sciences sociales que récemment. Or, en temps de guerre - et de manière d'autant plus saillante lors d'un siège- l'alimentation s'impose comme l'un des enjeux majeurs (Duffet, 2016 ; Cuny, 1994). La nourriture a été largement utilisée comme arme de guerre au cours de l'Histoire, l'insécurité alimentaire étant un levier d'action puissant. Par exemple, la destruction de cultures est une stratégie militaire visant à réduire la quantité de nourriture

---

<sup>3</sup> Définition de la FAO, consultée en ligne en janvier 2024.

disponible pour l'armée adverse et les populations civiles (Cronier, 2021), utilisée depuis l'Antiquité . Elle est toujours employée aujourd'hui, ce fut le cas au Vietnam dans les années 1970, où nombre de champs furent détruits à l'aide de produits chimiques (ibid.), et ce en dépit des Conventions de la Haye et de Genève qui proscrivent l'utilisation d'outils chimiques pour détruire les cultures. Plus récemment, l'alimentation est devenue une arme brandie contre les Palestinien·nes, assiégé·es par les forces armées israéliennes. Depuis octobre 2023, les réseaux d'approvisionnement en denrées alimentaires ont été coupés.

En outre, le cas du siège de Leningrad est exemplaire de l'instrumentalisation de l'alimentation comme arme de guerre. Entre septembre 1941 et janvier 1944, un tiers de la population de la ville périt du fait du manque de nourriture causé par le siège de la ville par les forces national-socialistes allemandes (Steiner, 1993).

Le terme d'anomie est apparu pour la première fois au dix-neuvième siècle, et est repris peu après par le sociologue français Emile Durkheim dans *De la division du travail social* (1893). Dans cet ouvrage, il décrit la transformation des sociétés à l'aune de leur industrialisation massive. Le travail se fragmente et se spécialise ; les individus deviennent de plus en plus indépendants, sans pour autant compromettre la cohésion sociale. En effet, la division du travail nécessite un besoin accru d'échanges entre les individus pour fonctionner, chacun·e dépendant des autres. Pour Emile Durkheim, la division du travail est donc vectrice de lien social, car impliquant la création et le maintien de relations interpersonnelles, ainsi que d'une morale, validée par des règles et normes précises propres à la société.

Or, en cas de dysfonctionnements de ce travail social, on observe des situations d'anomie, définie par Emile Durkheim comme « la négation de toute morale ». Il s'agit de formes anormales de la division du travail - et in extenso de la société- marquées par la perte de repères et l'anarchie. Depuis la publication de *De la division du travail social*, le terme d'anomie est devenu un concept clef de la sociologie, et décrit des situations sociales marquées par la perte de repères et l'anarchie, comme le siège de Sarajevo..

L'anomie engendrée par le siège a eu des conséquences majeures sur le mode de vie des Sarajévien·nes. La disruption de la "normalité" les a conduit à progressivement incorporer de nouvelles normes sociales *post-war* qui leur ont permis de raisonner avec l'implantation d'une nouvelle réalité (Maček, 2009 ; Taussig, 1989). Dans cette lignée, les pratiques alimentaires ont également évolué du fait de la refonte du système alimentaire de la ville, des ressources contraintes ainsi que du climat de peur et d'incertitude qui flottait au



moment du siège.

Il est possible de constater une évolution de ces pratiques grâce aux travaux portant sur les pratiques alimentaires pré-guerre en ex-Yougoslavie, et plus particulièrement en BiH (Bradatan, 2003 ; Jonnsson, *et alii* 2002). Nombre d'aliments consommés régulièrement pré-guerre, notamment la viande ou les produits frais, n'étaient plus accessibles pendant le siège - à part pour les plus riches -. Le régime alimentaire s'est alors recomposé autour d'ingrédients secs et en conserve comme les haricots secs ou le riz, que la population n'avait pas pour habitude de consommer. Ces contraintes ont donc amené la population à repenser ses manières de cuisiner et d'accommoder les ingrédients pour les rendre propres à la consommation, au sens développé par Claude Lévi-Strauss en 1967 dans le Triangle culinaire. L'anthropologue calque le triangle vocalique (a, u, i) à l'alimentation (cru, cuit, pourri). La manière de concevoir le cru, le cuit et le pourri est différente au sein de chaque société. Par exemple, les bosnien·nes ne consomment pas de lapin ou de foie gras, vus comme impropres à la consommation, alors que les français·es s'en délectent.

Pendant le siège, la population dépendait de l'aide internationale pour se nourrir. Celle-ci était organisée par l'ONU dans le cadre de la FORPRONU, ainsi que par d'autres organisations non gouvernementales mandatées. Des organisations religieuses comme Caritas -catholique- ou Merhamet -musulmane-, étaient bien implantées dans les réseaux de distribution d'aide alimentaire, mettant en exergue le caractère ethnique et religieux du conflit en Bosnie-Herzégovine (Mitri, 1993 ; Maček, 2009).

L'impact de l'aide humanitaire alimentaire lors du siège de Sarajevo a été double. S'il a permis à la population de ne pas mourir de faim, il a également contribué à l'organisation d'une économie informelle du siège, ce qui lui a permis de perdurer. (Andreas, 2008 ; McCorkindale, 1994 ; Tardy, 2006). Ces travaux mettent en exergue la responsabilité des organisations internationales et des Etats dans le maintien du statu quo, permettant au conflit de durer en apportant nourriture et publicité à la *Republika Srpska*, qui prélevait une partie des vivres apportés par l'aide internationale.

En outre, de nombreuses études ont été réalisées et permettent d'appréhender l'impact du siège sur l'alimentation et la santé des populations présentes afin d'en déceler les conséquences physiques et physiologiques (Masic *et alii*, 2007). Dès lors, si la population de Sarajevo ne mourrait pas de faim, elle était en revanche fortement malnutrie. Les habitant·es

souffraient de fortes carences en micronutriments, créant un terrain propice au développement d'autres maladies.

Il est important de souligner qu'il existe une différence de nature entre famine et malnutrition, et non pas de degré. La malnutrition suppose une difficulté d'accès différenciée aux ressources alimentaires, tandis que la famine est localisée, relève de volontés politiques, et frappe toute la population sans distinction. (Brunel, 2002).

La question du genre est indissociable de celle de l'alimentation. Le concept de division sexuelle du travail avance l'idée d'une séparation du travail socialement construite, avec le genre comme marqueur de séparation. Ainsi, les hommes sont assignés au travail productif, et les femmes au travail reproductif -domestique-, largement invisibilisé et décrédibilisé (Kergoat, 2001). Or, la vie quotidienne a été bouleversée par le conflit, entraînant une complication de la réalisation des tâches domestiques, comme la cuisine ou l'approvisionnement alimentaire. La division sexuelle du travail et la question du genre ont donc été particulièrement importantes, bien que peu étudiées dans la littérature scientifique sur l'alimentation et les conflits (Fournier, 2015). Il n'existe pas de ressources à ce sujet concernant le siège de Sarajevo, alors que les questions guerrières sont largement traitées, reléguant à l'arrière-plan les problématiques qui touchaient directement les femmes dans leur corps et leur quotidien.

En outre, il est nécessaire de s'intéresser à la dimension matérielle, aux objets utilisés pour la cuisine pendant la guerre. La création et l'utilisation de ces objets les dote d'une importance symbolique aux yeux de la population. A cet égard, il est nécessaire de considérer leur "vie sociale", façonnée par des échanges culturels, économiques et symboliques (Appadurai, 1986).

Les objets permettent également de dessiner les contours du "soi" ; leur usage permet de se définir en tant qu'être humain. Par exemple, cuisiner et manger certains plats avec des ustensiles particuliers (fourchettes, baguettes, etc.) participe au renforcement de l'identité culturelle d'une personne. (Csikszentmihalyi et Rochberg-Halton, 1981).

Enfin, peu de travaux se sont penchés sur la question de l'impact de ce changement d'alimentation brusque et contraint sur la population et ses pratiques sociales, au-delà des conséquences médicales et nutritionnelles.

L'étude d'œuvres littéraires permet de combler partiellement ce manque. En effet, nombre de journaux intimes ont été rédigés au moment du siège, et permettent tant de retracer une chronologie précise des événements, que de comprendre l'impact concret de l'insécurité alimentaire sur le quotidien et l'alimentation des populations (Filipović, 1993). L'intérêt réside alors dans l'étude de l'évolution des pratiques sociales liées à l'alimentation durant le siège de Sarajevo, désencastrée du cadre médical.

L'analyse de la chaîne opératoire de l'alimentation - comme une "série d'opérations impliquées dans toute transformation de matière (y compris nos propres corps) par les êtres humains" (Lemonnier, 2004) - envisagée au prisme du manque de ressources induit par le siège est essentielle. En effet, la pénurie alimentaire et matérielle qui avait cours lors du siège a modelé la chaîne opératoire, de l'acquisition des denrées, leur préparation, leur consommation et finalement au traitement des déchets.

## **Intérêt du sujet, problématique et hypothèses.**

Comme souligné précédemment, l'alimentation - et son absence- est l'un des leviers fréquemment utilisés à des fins militaires. Le siège de Sarajevo ne fait pas exception à cette règle. L'encerclement de la ville par les forces armées de la *Republika Srpska* a empêché l'acheminement des vivres par les réseaux usuels, forçant les organisations internationales à mettre en place un pont aérien, et la population à creuser un tunnel sous la ville. S'il n'y eut pas de véritable famine, le manque s'est lui largement fait sentir au cours des presque quatre années de siège, d'autant plus que l'alimentation est une problématique transversale et commune à l'ensemble de la société.

Marcel Mauss (1925), sociologue français, théorise la notion de *fait social total*, comme un fait social transversal, qui a des implications dans de nombreux domaines (économique, juridique, etc.), sur l'ensemble de la société. Il a une portée symbolique forte, et participe à la structuration d'une société.

Ce concept est applicable à l'alimentation, qui peut donc être définie comme un fait social total, car présentant toutes les caractéristiques avancées dans la définition de Marcel Mauss.

Il est bon de rappeler que dans le cas de la société bosnienne (pré - et pendant le siège, dans la mesure du possible-), la prise alimentaire est normalement structurée en trois repas distincts, et nécessite d'opérer antérieurement à la consommation plusieurs actions (acquisition des denrées alimentaires, stockage, transformation desdites denrées).

Les difficultés liées à l'alimentation concernaient l'intégralité de la population Sarajéviennne, et étaient structurantes des rapports sociaux entre les individus. Récupérer les colis d'aide alimentaire, faire la queue pour avoir de l'eau, se rendre au marché noir, fabriquer de nouveaux ustensiles de cuisine, préparer les repas ; l'alimentation était au coeur des activités de la communauté, et a participé au façonnage de symboliques et d'esthétiques. Ces dernières seront plus largement étudiées dans une dernière partie.

Peu de travaux se sont penchés sur la thématique de l'alimentation pendant le siège de Sarajevo, et encore moins sur la solidarité et la sociabilité du fait alimentaire. Étudier conjointement ces deux aspects présente alors un intérêt.

L'alimentation a toujours joué un rôle majeur à l'occasion de conflits armés, et peut-être tant la cause que le résultat ou le moyen de ceux-ci. La nourriture - ou plutôt son manque - a été fréquemment instrumentalisée comme une arme de guerre, servant les intérêts des belligérants. La faim devient alors un outil du conflit, visant à affaiblir et désorganiser la population civile. Elle brise les normes sociales, les réseaux de sociabilité, le sentiment de normalité. A ce titre, il s'agit autant d'une arme sociale, visant à l'effondrement des normes d'une société, que d'une arme biologique dont l'intérêt réside dans l'affaiblissement de la population. **Cependant, l'utilisation de l'alimentation comme arme engendre-t-elle forcément une situation d'anomie, au sens durkheimien ? Ou permet-elle, dans l'adversité, de révéler la dimension sociale et solidaire de l'alimentation ?**

Ainsi, cette instrumentalisation de la nourriture comme arme de guerre a eu des conséquences délétères sur la santé des Sarajéviens et Sarajéviennes. Mais l'alimentation a-t-elle été perçue uniquement comme un outil violent par la population, comme cela a pu être le cas lors du siège de Leningrad, ou plus d'un tiers de la population de la ville périt de faim? A-t-elle engendré des tensions et conflits au sein de la population sur la question de sa possession? A-t-elle permis de diviser d'autant plus les habitantes et habitants ? Ou, a-t-elle également été vectrice d'entraide ? Il s'agit de vérifier l'hypothèse selon laquelle la population aurait renversé le stigmat, et aurait utilisé l'alimentation comme un facteur permettant la cristallisation de nouvelles formes de résistance et de solidarité.

Donc, s'appesantir sur ces idées permettrait de mieux comprendre le rapport à l'alimentation des populations, dans un contexte de stress aiguë.

## **Méthode de recherche.**

Pour comprendre le lien entre alimentation et solidarité dans un contexte de disruption des liens sociaux et de la normalité, il a paru pertinent de combiner les approches méthodologiques. En effet, ce travail s'inscrit à la croisée des disciplines de l'histoire contemporaine et de la sociologie.

L'étude d'archives a permis de dessiner une chronologie précise du siège et d'extirper les éléments marquants. La diversité de nature et des sources des documents étudiés ont été essentielles pour broser un portrait nuancé du siège. La réalisation d'entretiens, associée à l'analyse d'archives, a été décisive notamment pour appréhender la dimension solidaire de l'alimentation et ses manifestations dans la vie quotidienne des Sarajéviens et Sarajéviennes.

D'autre part, l'apport de la réalisation du terrain à Sarajevo a été considérable, bien que celui-ci ait dû être réalisé dans un court laps de temps. Grâce à cela, certains entretiens ont pu être conduits de vive voix et permettant de meilleurs rapports entre la personne entretenant et la personne entretenue. Être sur place a rendu possible l'accès à des archives qui sont inaccessibles depuis la France - notamment celles de la FAMA Methodology, une association qui a recoupé nombre de documents et d'informations sur la guerre de Bosnie et le siège de Sarajevo, qui ne sont pas numérisés à ce jour-.

En outre, la présence sur place a ajouté une dimension réelle à la recherche, notamment via l'observation des coutumes et des us des populations locales. Au-delà d'un apport purement académique il s'agit d'un apport pratique et concret qui a conduit à des rencontres et des conversations informelles, qui bien que ne constituant pas de preuves empiriques ont aidé à planter des germes de réflexion.

L'analyse s'est portée sur des archives audiovisuelles, photographiques, sur des archives d'habitants et d'habitantes (photos, livres de recettes, etc.) ainsi que sur les archives traduites en anglais.

La langue a constitué une barrière importante dans la recherche et l'analyse des archives non-institutionnelles. En effet, seule une partie des ressources rédigées en serbo-croate-bosnien est traduite vers l'anglais. De fait, l'accès aux archives de la ville de Sarajevo a été impossible. De plus, la majorité des archives d'organisations non gouvernementales ou intergouvernementales (CICR, UNHCR) sont inaccessibles, le délai de prescription de soixante-quinze ans courant toujours aujourd'hui, et la demande d'autorisation spéciale ayant été déboutée. Les compte-rendus généraux des missions sont quant à eux accessibles, et constituent une source d'informations importante.

Si l'accès aux sources s'est retrouvé quelque peu entravé, cela n'a pas eu d'impact sur la qualité des sources disponibles. Les archives disponibles et traduites sont complètes et claires, rendant l'exploitation des données aisées.

La volonté de réaliser des entretiens avec des personnes ayant vécu ou travaillé à Sarajevo durant le siège part d'un constat simple : il n'existe que peu de ressources écrites sur la solidarité et l'alimentation quotidienne, les archives et articles scientifiques se concentrant plus largement sur le volet institutionnel de l'alimentation. La réalisation d'entretiens permet de combler partiellement ce manque.

Six entretiens ont été réalisés auprès de personnes aux profils divers (des hommes et des femmes entre 36 et 59 ans, aux professions diverses et de nationalité bosnienne et française). Deux groupes se distinguent : les habitantes et habitants de Sarajevo qui ont résidé dans la ville pendant le siège, et les personnes qui ont travaillé pour diverses organisations non gouvernementales en lien avec l'alimentation pendant le siège. Le choix d'interroger des personnes de ces deux groupes s'est imposé pour comprendre dans un premier temps les rouages du fonctionnement de l'aide alimentaire, et dans un second temps, comment elle était perçue, utilisée et complétée par la population.

Les entretiens ont duré entre trente minutes et une heure quinze. Il s'agit d'entretiens semi-directifs. La barrière de la langue a constitué un obstacle certain dans la formation du discours des personnes interrogées, expliquant la brièveté de certains d'entre eux. Les

informations nécessaires ont cependant pu être mises au jour. La moitié des entretiens a été réalisée à Sarajevo, et l'autre moitié en visioconférence. Cela a permis d'obtenir davantage de données, notamment au vu de l'importance de la distance géographique entre la France et la Bosnie-Herzégovine.

Il convient toutefois de souligner que les propos recueillis à l'occasion de ces entretiens présentent des biais. Assez peu de femmes ont été interrogées ; ces dernières étant plus difficiles à convaincre. Elles ont argué ne pas avoir de temps disponible, car devant s'occuper de leur famille -enfants et parents- en plus de leur travail. De plus, le jeune âge de certaines personnes interrogées au moment du siège ne permet pas une compréhension totale des enjeux.

Réaliser ces entretiens sociologiques ne s'est pas passé sans heurts. Nombre d'habitantes de la ville ont été réfractaires à l'idée même de l'étude des pratiques alimentaires lors du siège de Sarajevo, ce qu'ils et elles ont fait savoir en utilisant moult insultes et propos dérogatoires. Cette hostilité se comprend à l'aune de la vivacité de la guerre dans les esprits d'un grand nombre de personnes, ainsi que dans le fait que les recherches soient réalisées par une personne non-bosnienne dont l'initiative s'apparente pour elles et eux à du voyeurisme, et qui aurait dû "s'intéresser aux pratiques alimentaires pendant la Révolution Française, et nous laisser tranquilles".

## **Écriture inclusive.**

Les sociétés occidentales modernes, dont celle de la Bosnie-Herzégovine, sont fortement marquées par la variable du genre, qui génère une division sexuelle de la société socialement construite.

Le domaine de l'alimentation n'y échappe pas, et la cuisine dans l'espace domestique relève généralement des prérogatives des femmes. Compte tenu de l'importance des femmes dans la réalisation du travail domestique et des pratiques alimentaires -qui sera explicitée dans la partie II- , il a semblé pertinent de rédiger ce travail en écriture inclusive afin de ne pas alimenter de logiques discriminatoires et invisibiliser leur travail au profit des hommes.

Pour aider à la clarté de la lecture, les principes d'écriture non genrés utilisés sont explicités ci-après, et inspirés du guide d'écriture inclusive de l'association féministe intersectionnelle Divergenres.

Tout d'abord, l'usage du langage neutre est privilégié, les formulations épécènes permettant de ne pas genrer le discours. Ensuite, le langage est féminisé par l'utilisation de la double forme (Sarajéviens et Sarajéviennes), et est combiné à l'utilisation du point médian (Sarajévien·nes), qui permet également d'alléger le texte. Finalement, les innovations orthographiques comme iel ou ille ne sont pas utilisées.

## **Annnonce de plan.**

Dans le but de déterminer la place de la solidarité et la sociabilité dans l'alimentation des habitantes et habitants de Sarajevo, la réflexion se construit en trois parties.

L'alimentation a été instrumentalisée et est devenue une arme de guerre au moment du siège de Sarajevo, et a par conséquent dépassé l'acception selon laquelle celle-ci ne relève que de considérations physiologiques (I). Afin de comprendre les implications du recours à la nourriture comme arme de guerre, il est nécessaire d'envisager les pratiques alimentaires bosniennes avant le déclenchement du conflit, afin de pouvoir mesurer leur évolution (A). Au-delà d'une instrumentalisation de la nourriture, il s'agit d'une instrumentalisation du manque et de la faim, technique ancienne utilisée à différentes fins et aux desseins qui peuvent être distincts (B). Enfin, les organisations internationales ont joué un rôle majeur dans le conflit en fournissant de l'aide humanitaire et alimentaire. Si elle a été nécessaire à la survie de la population, elle a néanmoins permis de pérenniser le siège et le conflit (C).

Le siège a engendré une destruction totale des quotidiens et des normes d'avant-guerre. Face à ce bouleversement, les habitantes et habitants ont dû recomposer leurs pratiques (II). Ainsi, les manières de cuisiner ont évolué brusquement, les ressources



étant contraintes ou inaccessibles. De nouvelles normes culinaires de siège se sont mises en place, distinctes des règles gastronomiques d'avant-siège (A). Cependant, c'est le manque qui a caractérisé cette évolution des normes, et en a dicté la forme (B). Finalement, la solidarité entre les habitants et habitantes a pris une importance nouvelle au sein de la société, devenant une norme nouvelle (C).

Enfin, l'utilisation et le détournement des espaces comme des objets par la population témoigne de l'importance de l'"esprit de Sarajevo", particulièrement saillant au moment du siège (III). Tout d'abord, les Sarajéviennes et Sarajéviens ont adapté leurs lieux de vie et leurs objets, leur conférant une identité et symbolique nouvelles (A). Face au danger, il est légitime que de vouloir trouver abri. C'est ce qu'ont fait les habitant·es pendant la première année du siège, cherchant refuge dans des caves ou des halls d'immeubles, qui étaient moins susceptibles d'être bombardés. Néanmoins, au fur et à mesure de l'avancée du conflit, les populations se sont réapproprié les espaces publics extérieurs, en faisant des lieux de résistance (B). L'alimentation a été considérée par les habitant·es de la ville au-delà de sa matérialité pour entrer dans le domaine du symbolique. Elle a dès lors été incorporée dans le répertoire d'actions des populations, qui l'ont utilisée comme moyen de résistance (C).

## **I. L'alimentation comme arme de guerre : le siège de Sarajevo**

Contrairement à Sarajevo, ville multi-culturelle, les campagnes de la Bosnie-Herzégovine sont assez homogènes. Certaines régions sont occupées par des bosnien·es croates, d'autres par des bosniaques et d'autres par des bosnien·nes serbes. Il y a un véritable découpage du pays, dont les régions sont habitées par différents groupes ethniques. Par exemple, les bosnien·nes croates occupent majoritairement les régions près de la côte, tandis que les bosnien·nes serbes habitent davantage dans l'Ouest du pays. Cette idée reste à nuancer, car il n'est pas possible de diviser le territoire bosnien en trois "grandes parties", chacune occupée par un groupe ethnique différent. De plus, ces territoires sont enchevêtrés, et ne sont pas parfaitement homogènes.

Il existe donc une véritable opposition entre le monde rural et le monde urbain, entre villes et campagnes. Grâce à leur attractivité, les villes regroupent des populations de divers groupes ethniques. Sarajevo est l’emblème de la multiculturalité et du vivre-ensemble, et toutes les ethnies présentes sur le territoire y cohabitent. C’est pour ces caractéristiques que la ville a été victime d’un “urbicide”, défini comme l’assassinat prémédité d’une ville, qui induit des “violences qui visent la destruction d’une ville non en tant qu’objectif stratégique, mais en tant qu’objectif identitaire” (Tratnjek, 2008). La nourriture a été l’un des outils utilisé pour mettre en œuvre l’urbicide de Sarajevo, et doit être envisagée en sa qualité d’arme de guerre.

### **A. Sarajevo, une ville multi-ethnique**

Sarajevo, “la ville où l’Est rencontre l’Ouest”<sup>4</sup>. Une ligne au sol sépare le centre historique de Sarajevo du quartier adossé. Les rues sont bordées de hauts immeubles colorés, réminiscent de la Ringstraße de Vienne. Le contraste est fort avec le bazar ottoman de Baščaršija, quelques rues plus loin. Ainsi, cette ligne au sol marque la frontière entre culture occidentale et culture orientale, qui se rencontrent à Sarajevo. Si cette frontière n’a pas de réel fondement historique, elle contribue cependant à mettre en exergue la diversité de cultures qui coexistent dans l’enceinte de la cité. Cette pluralité de cultures s’exprime à plus d’un titre mais trouve un écho tout particulier dans la cuisine, qui est fortement marquée par des influences turques, méditerranéennes, et d’Europe centrale. Nous établirons un portrait des pratiques alimentaires bosniennes pré-datant le siège, ainsi que de l’impact de la multi-ethnicité des habitants sur l’objet alimentaire.

---

<sup>4</sup> Il s’agit d’un adage populaire, dont la paternité ne peut être attribuée à un.e auteur.ice.

## 1. Etat des pratiques alimentaires bosniennes pré-siège

Avant d'envisager l'évolution des pratiques alimentaires durant le siège de Sarajevo, il est nécessaire de faire état des pratiques d'avant la guerre, et de les envisager dans leur contexte. Sans cela, l'étude d'une évolution des pratiques liées à l'alimentation s'avère vaine.

La Bosnie-Herzégovine est un pays aux influences multiples, à tel point que certains la considèrent comme étant la Jérusalem européenne. Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, la région a été successivement sous contrôle ottoman et austro-hongrois. L'architecture de Sarajevo est un exemple de cette multiculturalité : le bazar construit sous l'empire ottoman cohabite avec les hauts immeubles de la période austro-hongroise, dont l'architecture est calquée sur les bâtiments viennois. L'éclectisme de l'urbanisme témoigne de la variété des influences historiques et culturelles.

Au-delà de la matérialité, ces influences se ressentent tout particulièrement dans la cuisine bosnienne. Certains plats sont consommés quotidiennement, comme la *pita*<sup>5</sup> - de la pâte phyllo fourrée à la viande ou aux légumes, roulée en spirale et cuite directement sur le feu-, qui vient originellement de Turquie, ou de nombreux ragoûts et soupes similaires au goulash austro-hongrois.

Au-delà de l'importance des influences turques et austro-hongroises sur la cuisine bosnienne, il est nécessaire de comprendre l'impact qu'a eu le régime communiste yougoslave sur les coutumes alimentaires des bosniennes.

Le régime a œuvré à la création d'une identité yougoslave, qui a reconnu les différences entre les peuples tout en les minimisant. Dans les années suivant l'avènement du régime communiste, le discours promouvant l'unité des peuples yougoslaves sous l'étendard du socialisme est particulièrement prégnant. Ce discours est visible à travers l'étude des livres de recettes et articles de l'époque. Après la Seconde Guerre mondiale, un régime auto-centré est mis en place sous l'impulsion de Tito. Ce bouleversement de l'économie, combiné à la période charnière de la reconstruction post-guerre conduit à des pénuries alimentaires. Ainsi, les livres de recettes et magazines féminins mettent l'accent sur l'ingéniosité et l'adaptabilité des recettes. Ils proposaient des alternatives à certains

---

<sup>5</sup> La *pita* bosnienne est appelée *burek* dans le reste des Balkans. Le terme de *burek* désigne en Bosnie-Herzégovine, un type de pita à la viande.

ingrédients, alors inaccessibles. L'idée d'une cuisine yougoslave unie est essentiellement un objet d'exportation, qui ne trouve pas d'écho dans la réalité du pays.

Les livres de recettes parus dans les années 1970 et 1980 laissent apparaître des différences entre les différents peuples yougoslaves ; l'accent est peu à peu mis sur les spécialités nationales (Bracewell, 2013). La désintégration de la République Fédérale Socialiste de Yougoslavie achève le mouvement d'indépendantisation de la cuisine bosnienne, et l'on voit alors apparaître des livres spécifiquement dédiés à la cuisine de la région.

Ainsi, avant le début du conflit, le régime alimentaire des habitant·es de Sarajevo était majoritairement composé de pain (*pita*, *lepinja*). Il s'agit de la composante essentielle des repas, sans laquelle une prise alimentaire n'est pas considérée comme étant substantielle. Le pain est ensuite agrémenté par de la viande, des légumes, du fromage et du poisson (Jonsson *et alii*, 2002), en quantité moins importante que le pain. Si le pain est l'élément essentiel du régime alimentaire bosnien, c'est la viande qui est fortement valorisée dans la culture bosnienne. L'agneau, le bœuf et le mouton sont les viandes les plus consommées, en ragoût, en saucisses, fumées ou bien grillées. Les habitant.es consomment également des légumes tout au long de l'année. La question de la saisonnalité est alors extrêmement importante, et nombre de ménages préparent des légumes fermentés (carottes, choux, poivrons) en prévision de l'hiver, qui servent à préparer des légumes farcis ou simplement d'accompagnement.

La cuisine Yougoslave s'est scindée officiellement en plusieurs cuisines nationales - croate, slovène, serbe, bosnienne, macédonienne -, dans la lignée des mouvements d'indépendance entrepris par les Républiques fédérées. La cuisine bosnienne émerge alors officiellement, légitimée par la publications de livres de recettes dédiés.

Cependant, la cuisine bosnienne n'est pas homogène et présente des différences, en raison de la multiplicité de groupes aux cultures différentes résidant sur le territoire.

## 2. Des différences de pratiques alimentaires entre les différents groupes ethniques

Sarajevo, à l'image de la Bosnie-Herzégovine, est multiculturelle. Serbes, croates et bosniaques cohabitent dans la ville. Cet entrelacs de groupes ethniques est issu des migrations et mouvements de populations datant du XVI<sup>e</sup> siècle (Garde, 2000).

Aujourd'hui, il existe une réelle volonté de la part des bosnien·nes de ne pas mettre en avant les différences entre les groupes ethniques. L'analyse d'archives et d'entretiens révèle qu'il existe un fond commun de culture culinaire en Bosnie-Herzégovine. Les Sarajévien·nes consomment les mêmes aliments, en suivant les mêmes procédés d'acquisition de préparation et de consommation. Certains plats sont emblématiques d'une identité culinaire commune, comme par exemple la *pita* ou le *ćevapi*, qui sont consommés par toutes et tous.

Il existe malgré tout quelques différences de pratiques alimentaires entre les groupes de population. Elles sont le fruit de la religion, et distinguent donc serbes, croates et bosniaques. La religion et le groupe d'appartenance sont en effet fortement corrélés. La catégorisation rassemblant religion et groupe ethnique (par exemple entre croates et catholicisme), bien qu'étant quelque peu généralisante<sup>6</sup>, permet une meilleure compréhension des enjeux. De plus, elle a été reprise par toutes les personnes interrogées dans le cadre de ce mémoire et dans littérature scientifique, en confirmant la validité.

Ainsi, les bosnien·nes musulman·es -pratiquant·es- ne mangent pas de porc et ne boivent pas d'alcool, en respect des principes de l'Islam. Un certain nombre jeûne durant la période du Ramadan, même en temps de siège. Les serbes (orthodoxes) et les croates (catholiques) consomment elles et eux de la viande de porc, préparée notamment sous forme de saucisses et saucissons.

Le siège a participé au renforcement de l'identité religieuse, et ce fait est notamment visible à travers l'alimentation. Par exemple, le père d'Ervin, l'une des personnes interrogées

---

<sup>6</sup> Ce rapprochement entre religion et groupe ethnique ne tient pas compte des personnes non-croyantes et des mariages entre des personnes issues de groupes différents, qui sont monnaie courante.

dans le cadre de ce travail, a changé ses habitudes de consommation alimentaire après la guerre pour des raisons religieuses :

*“Aussi, après la guerre, mon père a arrêté de manger du porc. Avant, il mangeait du prosciutto, parce que c’est bon. Il y pensait [à arrêter], et il l’a fait pour la religion”*

(Ervin, entretien 4)

Ainsi, on observe une recrudescence de la pratique religieuse, qui se manifeste notamment par le respect des principes de l’Islam touchant à l’alimentation. Cela met en lumière le caractère symbolique de la nourriture, et sa capacité à faire et défaire des identités. En effet, l’alimentation sert de support aux vellétés d’affirmations identitaires et nationalistes d’États. Promouvoir une pratique alimentaire ou un plat permet d’affirmer son identité aux yeux des autres, en la valorisant<sup>7</sup> (Guindeuil, 2016).

C’est le cas du café bosnien, ou bosanska kafa. Celui-ci s’est vu renommé au moment de la guerre de Bosnie ; il était auparavant appelé café turc ou bien café domestique. C’est seulement depuis les années 1990 qu’est appuyée la question de l’origine bosnienne du café, dans un objectif d’affirmation d’une identité bosnienne. Tout cela s’est fait dans un contexte de conflit, menant à l’effritement de la structure politique et à l’affrontement de différents groupes ethniques. Il y a depuis le siège - et pendant - une réelle volonté de la part des bosniens de s’affirmer en tant que tels, et pas uniquement comme serbes, croates ou bosniaques. Une idée qu’explique Ervin, caviste à Sarajevo, lors d’un entretien.

*“Les deux différents côtés de la guerre étaient les musulmans et les serbes. Je ne me qualifie pas comme étant musulman. Je me qualifie comme un humain, et ensuite comme un Bosnien-Herzégovienien.”*

(Ervin, entretien 4)

Donc, il existe quelques différences dans les manières de manger et de cuisiner entre les groupes de population. Cependant, ces divergences de régime alimentaire restent

---

<sup>7</sup> C’est par exemple ce qu’a fait la France en inscrivant le “Repas gastronomique des français” au Patrimoine culturel immatériel de l’UNESCO en 2010, suite à une déclaration du Président de la République, Nicolas Sarkozy.

minimes, et majoritairement circonscrites au domaine religieux. Dès lors, l'alimentation ne peut pas être envisagée comme un point de dissension majeur entre serbes, croates et bosniaques.

C'est donc sans distinction que le manque de nourriture induit par le siège a touché les différents groupes ethniques de Bosnie-Herzégovine, un point éclairci dans la partie suivante.

## **B. Le siège ou comment instrumentaliser le manque**

Le Conseil Économique et Social des Nations Unies reconnaît en 1999 l'existence d'un droit à l'alimentation, défini comme suit : “ le droit d'avoir un accès régulier, permanent et libre, soit directement, soit aux moyens d'achats monétaires, à une nourriture quantitativement et qualitativement adéquate et suffisante, correspondant aux traditions culturelles du peuple dont est issu le consommateur, et qui assure une vie psychique et physique, individuelle et collective, libre d'angoisse, satisfaisante et digne”.

Or, dans le cas d'un siège, l'alimentation est davantage envisagée comme une arme diplomatique et est instrumentalisée à des fins stratégiques, dépossédant la population de sa dignité et de sa sécurité.

### **1. Une technique ancienne : le cas du siège de Leningrad (1940-1944)**

L'enlèvement d'Hélène, épouse de Ménélas, par Pâris a été l'événement déclencheur de la guerre de Troie. Pendant dix ans, Troie est assiégée par les Achéens. Le siège arrive à son terme grâce à la ruse d'Ulysse, qui pénètre dans la ville à bord d'un cheval de bois, ouvrant les portes de la cité aux soldats grecs. Si l'historicité de l'événement est largement contestée aujourd'hui, relevant davantage de la légende que du fait historique, cette épopée homérique met en avant l'utilisation normalisée de la stratégie du siège militaire pendant l'Antiquité. Depuis cette période, la stratégie du siège militaire est largement utilisée car présentant l'avantage d'être efficace et peu coûteuse pour les assiégeants. Cette technique a par la suite été mise en œuvre à Alésia (52 avant J-C), à Constantinople (1204) ou encore à Tenochtitlan (1521).

L'étude d'un autre siège que celui de Sarajevo permet de comprendre les grandes dynamiques des sièges militaires en évitant l'écueil d'une essentialisation du sujet et d'une généralisation à un seul événement. En effet, le siège de Sarajevo ne peut représenter un idéal-type. Dès lors, l'étude du siège de Leningrad permet d'apporter de la nuance et de traiter plus finement le sujet.

À Leningrad comme à Sarajevo, la question de l'alimentation est essentielle. Il s'agit en effet de l'un des points clefs de la stratégie tant des forces allemandes que des forces nationalistes serbes. En coupant les voies d'approvisionnement entre le territoire encerclé et l'extérieur, les assiégeant.es s'assurent de l'affaiblissement de leur ennemi.es. La guerre se fait alors *par* la nourriture, qui est utilisée comme une arme.

La technique du siège a donc été utilisée à Leningrad - actuelle Saint-Petersbourg - pendant la Seconde Guerre mondiale. Les forces nationales-socialistes allemandes ont attaqué l'URSS par surprise dans le cadre de l'Opération Barbarossa en juin 1941. Leningrad a été encerclée par les forces nazies en septembre 1941, marquant le début d'un siège qui ne s'achèvera que trois ans plus tard, en janvier 1944.

Ce n'est pas sans raison que les forces allemandes ont jeté leur dévolu sur Leningrad. En effet, il s'agit de la deuxième ville la plus peuplée d'URSS après Moscou, plus de trois millions de personnes y résidant en 1939. De plus, sa position géographique lui confère une grande importance stratégique ; la ville n'est pas très éloignée de l'Allemagne, elle dispose d'un accès direct à la mer Baltique et est traversée par le fleuve Neva, comme illustré par la carte reproduite ci-après.





Carte de Léninegrad, Le Guardian, 1941.

L'approvisionnement de la ville n'était pas entièrement coupé et quelques liaisons subsistaient avec l'extérieur. Cependant, les voies usuelles d'approvisionnement ont été détruites par les forces nazies. Les gares détruites, les rails démembrés, et les routes rendues impraticables. Cela a conduit les autorités russes à utiliser une route dangereuse qui traversait le lac Ladoga, alors gelé. Malgré les efforts des autorités, l'approvisionnement de la ville était largement insuffisant ; et notamment lors du premier hiver du siège, également appelé "l'hiver de la faim". La famine et le froid touchaient alors l'intégralité de la population sans distinction, aboutissant à la mort d'un tiers des habitant·es de la ville.

A Léninegrad, la famine et la malnutrition patentes ont été à l'origine de diverses pathologies. L'un des exemples les plus marquants est celui de la pellagre. Il s'agit d'une maladie due à des carences en vitamines, entraînant des diarrhées, des dermatites - tâches sur la peau- et dans les cas les plus graves, de la démence. Il y a ainsi une corrélation directe entre un état de malnutrition prolongé et le développement de troubles mentaux. (Vasilyev, 2011). A Sarajevo, il n'y a pas eu de cas de maladies dues à la malnutrition de telle intensité.

L'anomie et le manque étaient maîtres mots à Léninegrad. Cela a conduit à une augmentation nette du nombre d'exactions et notamment de vols de nourriture. Cependant, c'est la pratique du cannibalisme qui est majoritairement mise en avant dans les récits du siège. Elle constitue dans l'imaginaire collectif la solution d'ultime recours à la faim et au manque. Si les vols étaient répandus, il est nécessaire de souligner que le recours au cannibalisme comme moyen de subsistance est très largement surévalué, et relève d'une lecture sensationnaliste des événements (Kirschenbaumer, 2009). En réalité, il y a bel et bien eu des actes de cannibalisme, notamment lors de l'hiver 1941, mais restent anecdotiques de par leur nombre restreint et leur caractère exceptionnel.

Cependant, il y a eu une augmentation notoire du nombre de meurtres, notamment dans le but de s'accaparer des cartes de rationnement et d'augmenter ses apports alimentaires. La destruction du cadre social et la faim ont donc conduit certain.es personnes à tuer pour

manger, sans toutefois s'adonner à des pratiques cannibales. Il ne faut donc pas tomber dans l'écueil de surestimer l'importance de telles pratiques.

Les premières missions d'aide humanitaire ayant vu le jour au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'URSS a donc dû pourvoir seule aux besoins de la ville. Cela explique partiellement la sévérité de la famine qui a eu cours à Léninegrad. La question de l'approvisionnement et de la distribution des denrées alimentaires relevait de la seule compétence du Parti communiste, qui a mis en place un système extrêmement centralisé et répressif fondé sur un système de coupons. En effet, de sévères sanctions étaient mises en place en cas de fraude.

En Bosnie-Herzégovine, l'écrasante majorité des denrées alimentaires qui entraient dans Sarajevo provenaient de l'étranger, et non des institutions gouvernementales bosniennes. De plus, l'aide alimentaire était gérée par des organisations inter et non gouvernementales, comme l'ONU ou la Croix Rouge Internationale.

En URSS comme en Bosnie-Herzégovine, la quantité et la palatabilité<sup>8</sup> de la nourriture était questionnable. A Léninegrad, la farine manquait, et les autorités russes ont dû se résoudre à utiliser des ersatz de farine, comme de la cellulose ou du coton, qui n'avaient aucune qualité nutritionnelle. L'utilisation de tels procédés met en lumière la gravité de la famine qui avait cours à Léninegrad ; il est donc nécessaire d'opérer une distinction entre cet événement et le siège de Sarajevo.

## **2. Une distinction fondamentale : famine et malnutrition**

Amartya Sen (1981), économiste et intellectuel indien, fait émerger la notion économique de "capabilité". Pour lui, il existe des "capacités de base", comme la capacité à se nourrir ou encore à se vêtir que chacun·e cherche à exercer. Or, la capacité de certain·es à répondre à leurs besoins de base peut-être empêchée, posant alors la question des "droits d'accès" définis comme "la capacité qu'ont les individus de disposer de nourriture grâce aux moyens légaux disponibles dans la société". Dans le cas d'un siège, les "droits d'accès" à

---

<sup>8</sup> On peut définir le mot *palatabilité* comme le caractère agréable d'un aliment.

l'alimentation sont restreints, voire totalement bloqués, amenant à de la malnutrition et des famines.

Seulement, Amartya Sen (1981) réfute l'idée du manque de nourriture comme seule origine de la famine, et met l'accent sur la responsabilité du système de distribution de la nourriture. Il démontre ainsi l'importance des facteurs sociaux et politiques dans l'apparition et le maintien d'épisodes de famines, qui inhibent les droits d'accès de la population aux vivres. Pour lui, il n'existe pas de famine dans des démocraties fonctionnelles. L'étude de sa théorie permet de souligner le caractère intrinsèquement politique des famines, et de dessiner les contours

Il est nécessaire d'établir une différence entre la famine et la malnutrition. Les deux diffèrent non pas par leur degré, mais par leur nature (Brunel, 2002).

Dans le cas d'une famine, les droits d'accès à l'alimentation disparaissent totalement, et la population souffre alors de la faim, car n'ayant pas accès à de la nourriture. La famine est circonscrite à un temps et un lieu précis, et touche un groupe de population particulier, le plus généralement une minorité -ethnique, religieuse, etc-. La population n'ayant pas accès à de la nourriture, un processus de dénutrition s'engage, menant à la mort s'il n'est pas enrayé. Il s'agit donc d'un événement extrême.

Dans le cas de famines, les organisations d'aide internationale n'ont pas accès au terrain, et ne peuvent donc pas aider les populations locales. En effet, la famine étant une arme politique, les dirigeant.es qui l'utilisent ont tout intérêt à ne pas ébruiter leurs actes, sous peine de voir l'efficacité de leur stratégie largement amoindrie. Le siège de Leningrad, et particulièrement l'épisode de l'"hiver de la faim" de 1941 est un exemple saillant de famine. En effet, elle est circonscrite à un temps et un espace donné, et les droits d'accès à l'alimentation des habitant.es de Leningrad ont été révoqués sans distinction de classe ou d'origine.

Dans le cas de la malnutrition<sup>9</sup>, les droits d'accès à l'alimentation sont fortement entravés, mais demeurent accessibles pour les plus privilégié·es. Par conséquent, la malnutrition découle de la pauvreté davantage que de décisions politiques.

Le cas de Sarajevo est épineux, car il s'inscrit dans les deux définitions -famine et malnutrition-. En effet, le siège réunit des éléments de la famine : inscription dans le temps et dans l'espace, velléités politiques. Cependant, l'accès à l'aide internationale n'est pas bloqué et la population ne souffre pas de dénutrition au point d'en décéder. De plus, la faim touche davantage les populations les plus précaires - exilé·es, personnes âgées, etc-. Ainsi, on parle de malnutrition et de "faim silencieuse", notamment en raison des déficits en micronutriments - comme le fer, les vitamines C et D- qui ont un effet délétère sur la santé, tout en restant invisibles de prime abord :

*“La malnutrition en termes de maigreur, de marasme, avec des poches, des œdèmes de malnutrition... Ça j'en ai vu, mais très rarement. C'était souvent associé à d'autres maladies, un enfant qui fait une rougeole avec beaucoup de diarrhées, et qui peut éventuellement tomber dans la malnutrition. Mais il n'y en avait pas beaucoup.”*

(Valérie, entretien 2)

Donc, on ne peut envisager le cas de Sarajevo comme une véritable famine. Cependant, le siège a été instrumentalisé comme tel par les assiégeant·es, et ce à deux fins : pour affaiblir la population de la ville, et pour s'accaparer une partie de l'aide humanitaire apportée par les acteurs intergouvernementaux.

Une partie de cette aide spoliée se retrouve d'ailleurs revendue sur le marché noir, notamment au marché de Markale, qui remplit des fonctions commerciales et symboliques majeures pendant le siège.

---

<sup>9</sup> La malnutrition s'entend au sens de sous-nutrition et de surnutrition, les deux ayant des effets délétères sur la santé. En effet, la malnutrition s'accompagne généralement de carences en nutriments, qui peuvent causer l'apparition de certaines pathologies. Il est également commun d'être malnutri.e et de ne pas ressentir la sensation de faim.

### 3. La teneur stratégique des lieux d'approvisionnement : les massacres du marché de Markale

Le conflit a entraîné la fermeture de magasins et de supermarchés au début du siège. Les chaînes d'approvisionnement usuelles étaient brisées, et la population de Sarajevo dépendait de l'aide humanitaire internationale pour subvenir à ses besoins. Seulement, le contenu des colis alimentaires fournis par l'aide humanitaire n'était pas suffisant, tant en quantité qu'en qualité.

Ainsi, les marchés sont rapidement devenus les lieux névralgiques de la ville. De nombreuses ressources s'y échangeaient de manière informelle -alimentaires et non-alimentaires-. Une partie provenait du détournement de l'aide internationale (Andreas, 2008), mais également de biens personnels vendus directement par les habitant·es. On y trouvait donc toutes les ressources nécessaires.

Cependant, la monnaie locale a perdu toute valeur, et ne pouvait être utilisée. C'est donc ainsi qu'un système de troc a vu le jour, et que les cigarettes et l'essence sont devenues monnaie d'échange. Au-delà du troc, il était également possible de payer en devises étrangères, notamment en Deutsch mark ou en Dollars américains. Cependant, ces monnaies étaient inaccessibles pour la majorité des habitant·es, dont le salaire était versé en devise bosnienne. La vente sur ces marchés a essentiellement été au bénéfice des profiteuse·s de guerre.

Ces marchés permettaient d'accéder à nombre de ressources essentielles comme le bois ou des céréales, mais également des cigarettes ou du chocolat. Avec de l'argent, il était possible de tout acheter à Sarajevo. C'est ce que souligne Dijana Milak, qui travaillait alors pour l'ONU et percevait un salaire bien plus important que la majorité des Sarajévien·nes :

*“Quand j'avais des périodes de libre, j'allais au marché acheter, parce que j'étais payée en dollar, ce que je voulais. Quand je pense que je payais dix dollars un petit Bounty. Je me dis que j'étais vraiment folle.”*

(Dijana, entretien 1)

Si certaines personnes pouvaient se le permettre, acheter du chocolat était inaccessible pour l'écrasante majorité des Sarajévien·nes. Les prix des produits étaient effarants

démesurés, rendant l'achat ou le troc impossibles. De plus, le bon fonctionnement de l'approvisionnement humanitaire avait un impact direct sur les prix : les prix augmentaient sensiblement quand la chaîne d'approvisionnement était coupée, et il arrivait qu'un kilogramme de café instantané se vende à 450 deutsch marks (Andreas, 2008). Pour échelle, le salaire d'un·e médecin à l'hôpital était de 5 deutsch marks par mois (McCorkindale, 1994). On peut en déduire que les denrées achetées au marché servaient uniquement de complément à l'alimentation, et non comme base alimentaire.

Nonobstant, les marchés constituaient alors des lieux de sociabilité importants, dans une ville où les lieux neutres dans lesquels se rencontrer avaient disparus. Les habitant·es étaient confiné·es dans leur habitation, et aucun lieu n'était accessible pour sociabiliser - à l'exception de la rue, du lieu de vie et du possible lieu de travail-. Ainsi, les marchés permettaient l'échange de biens, mais également de conversations. Il s'agissait de lieux très fréquentés, ce que souligne la journaliste Barbara Demick dans son travail d'enquête, dans lequel elle explique que le marché de Markale servait de lieu de rendez-vous galants pour certaines personnes avec lesquelles elle s'entretenait.

Les marchés avaient donc une importance stratégique capitale : ils permettaient les échanges de biens, étaient fréquentés par un grand nombre de personnes tout en revêtant une importance symbolique aux yeux de la population. Il servait autant de lieu de consommation que de lieu de sociabilité. Le marché de Markale, situé sous de grandes halles au centre-ville, était le plus important de Sarajevo notamment par l'importance de l'économie générée par le marché noir.

Ces faits permettent de prendre conscience de l'importance du marché pour les Sarajévien·nes, mais également pour les forces armées. Celles-ci avaient conscience de la teneur stratégique du lieu, et l'ont bombardé à deux reprises (en février 1994 et en août 1995). L'attaque du 5 février 1994 a été attribuée à la *Republika Srpska*, et l'explosion d'un mortier a causé la mort de 68 personnes, essentiellement des civil·es. Cet événement a constitué un choc pour les Sarajévien·nes, mais également pour l'opinion publique internationale. Il s'agit d'un moment décisif, marquant le changement de mentalités des dirigeant·es étranger·es, dont le soutien est alors devenu actif. François Mitterrand, alors Président de la République, affirme cela à l'occasion d'une allocution, dans laquelle il dit que “ si certains parmi ceux qui m'écoutent s'interrogent, je leur dirai : ce qui se passe dans les

Balkans nous regarde et regarde la France. Au-delà de la solidarité humaine qu'impose l'ampleur de ce drame, oui, cela nous regarde comme en d'autres temps."<sup>10</sup>

De plus, le bombardement du 5 février 1994 a amené l'OTAN à formuler un ultimatum exigeant le retrait des armes lourdes des environs de la ville (Rapport de mission de l'OTAN ; archives). C'est la première fois du conflit que l'organisation prend une part active dans le conflit, au-delà de son engagement de maintien de la paix.

Ces attaques avaient deux objectifs : la perturbation du tissu économique de la ville ainsi que l'intimidation de la population. Elles ont également empêché le bon fonctionnement des systèmes d'approvisionnement du marché noir et de l'aide humanitaire internationale, analysée plus longuement dans la prochaine partie.

## **C. L'aide humanitaire alimentaire internationale**

Pendant plus de trois ans, la survie des Sarajévien·nes était assujettie à l'action humanitaire des organisations internationales, et dans une certaine mesure de l'armée bosnienne. En effet, ils et elles ont mis en place de nouveaux réseaux d'approvisionnement, permettant d'acheminer vivres et matériels dans la ville assiégée.

### **1. L'aide humanitaire internationale**

Face au manque aigu de nourriture dans la capitale, les organisations internationales se sont emparées du problème et ont agi par l'entremise d'une opération de maintien de la paix, la FORPRONU (Force de protection des Nations Unies).

---

<sup>10</sup> Allocution radio télévisée de Mr. François Mitterrand, Président de la République, sur le retrait des armes lourdes serbes de Sarajevo et sur l'entrée dans une phase nouvelle de la guerre en Bosnie Herzégovine, le 21 février 1994.

Le système d'aide internationale s'est forgé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, via la création de l'ONU. Fortement éprouvés par le conflit, les Etats membres ont insisté sur la nécessité de coopération internationale et de protection de la paix, en faisant l'une des missions principales de l'ONU. En effet, la Charte des Nations Unies, signée en juin 1945 à San Francisco, érige la paix comme principe fondamental<sup>11</sup>. Afin de la garantir et de la maintenir, l'ONU s'est dotée de mécanismes permettant des actions coercitives (Cuny, 1994). C'est la première fois qu'une institution inter-gouvernementale a de telles prérogatives.

Cependant, les premières opérations de maintien de la paix sont inefficaces, notamment car l'opposition entre le bloc soviétique et le bloc de l'Ouest empêchait l'approbation des missions au Conseil de sécurité de l'ONU. La fin de la Guerre Froide a donc permis aux opérations de maintien de la paix d'être mises en œuvre plus facilement et efficacement.

De plus, l'Agenda pour la Paix porté en 1992 par le Secrétaire général des Nations Unies, Boutros-Boutros Ghali, insiste sur la nécessité de multi-dimensionnalité des opérations de maintien de la paix, comme indiqué ci-après : "De plus en plus, le maintien de la paix requiert que les fonctionnaires affecté·es aux affaires politiques, les observateur·ices des droits de l'Homme, les responsables des élections, les spécialistes des réfugié·es et de l'humanitaire, ainsi que la police jouent un rôle aussi central que l'armée."

Donc, les opérations de maintien de la paix doivent désormais prendre en compte l'aide humanitaire pour les populations civiles, comme ce fut le cas en Bosnie-Herzégovine dans le cadre de la mission de la FORPRONU, créée en 1992 pour permettre et maintenir la paix dans la région.

L'UNHCR - l'agence des Nations Unies pour les réfugié·es- a été désignée comme institution coordinatrice des actions humanitaires sur le territoire bosnien pendant le conflit. En effet, on enregistre des mouvements de population extrêmement importants, au sein du

---

<sup>11</sup> L'article 1-1 du premier chapitre de la Charte détaille les buts de l'organisation, dont :

"maintenir la paix et la sécurité internationales et à cette fin : prendre des mesures collectives efficaces en vue de prévenir et d'écartier les menaces à la paix et de réprimer tout acte d'agression ou autre rupture de la paix, et réaliser, par des moyens pacifiques, conformément aux principes de la justice et du droit international, l'ajustement ou le règlement de différends ou de situations, de caractère international, susceptibles de mener à une rupture de la paix."



pays et en direction de l'étranger, expliquant la désignation de cette institution comme responsable de la coordination de l'aide humanitaire.

La ville de Sarajevo dépendait donc de l'aide humanitaire fournie par l'ONU pour sa survie, étant coupée du reste du pays. Les ressources arrivaient par voie terrestre et aérienne, dont les mécanismes seront explicités dans la partie suivante. Une fois sur place, elles étaient distribuées par les forces onusiennes, supplées par des travailleuses et travailleurs bosnien·nes. La ville était alors découpée en plusieurs aires, qui étaient chacune dotées d'un point de distribution alimentaire. Il y en avait 90 en tout dans la ville (McCorkindale, 1994), où les ménages faisaient la queue pour récupérer leur colis. Ils et elles attendaient souvent pendant des heures et étaient dès lors exposés aux bombardements et aux snipers.

Comme les distributions d'aide humanitaire étaient organisées par quartier, le contenu des paquets pouvait varier d'une partie de la ville à l'autre. Chaque famille enregistrée auprès des autorités se voyait attribuer une certaine quantité de biens - alimentaires et non-alimentaires-, qui variait en fonction de la taille et de la composition de la famille.

En outre, tant la qualité que la quantité que la qualité de l'aide apportée laissait à désirer. En effet, au début de l'année 1993 l'aide alimentaire était de 870 grammes par personne pour une semaine. Cette quantité de nourriture est très loin de pourvoir aux besoins nutritionnels d'un adulte pour une semaine. Le contenu de ces paquets était quasiment toujours le même : du riz, de la farine, des haricots ou du lait en poudre. Quasiment uniquement des produits secs, et toujours les mêmes. Cette routine exacerbée de l'alimentation a participé à l'effondrement de la dignité des habitant·es.

Il est nécessaire de souligner que l'efficacité de l'aide humanitaire n'a pas été constante tout au long du siège (mettre note de bas de page sur les entretiens). Les débuts ont été particulièrement rudes, le pont aérien n'ayant pas encore été mis en place. Les années 1994 et 1995 ont été moins difficiles à cet égard, car les systèmes d'approvisionnement s'étaient en partie recomposés grâce à l'utilisation du pont aérien, du tunnel, ainsi qu'à l'utilisation des espaces verts et des jardins pour compléter l'alimentation.

Face au besoin aigüe d'aide humanitaire, les actions de l'UNHCR ont été supplées par d'autres organisations, comme l'OMS, l'UNICEF ou la Croix Rouge Internationale. Cette dernière était active dans le domaine de l'assistance alimentaire, mettait en place des cantines populaires et distribuait des colis alimentaires à la population. Par exemple, un colis reçu en novembre 1992 contenait les denrées suivantes : un kilogramme de sel, un litre d'huile, 4 sachets de sucre vanillé, trois sachets de levure, un paquet de gâteaux secs et quatre de pudding, quatre sachets de poivre, un tube de dentifrice, trois rouleaux de papier toilettes, des serviettes, etc (annexes photographiques). Cette liste met en exergue la déficience cruelle de qualité et de quantité des colis d'aide humanitaire.

D'autres associations que l'ONU étaient présentes sur place pour aider la population civile, et avaient chacune un public cible particulier. Par exemple, Action contre la faim s'occupait essentiellement des jeunes enfants et des femmes enceintes, en leur fournissant des compléments alimentaires ou du lait maternisé. Ce groupe de population était en effet particulièrement vulnérable et nécessitait une alimentation enrichie.

Les associations religieuses étaient également très présentes sur le terrain. C'était le cas de Caritas (catholique), Merhamet (musulmane) ou encore ADRA (protestante), qui distribuaient de la nourriture aux personnes qui s'étaient préalablement enregistrées dans leur organisation. Au-delà d'une aide purement matérielle, ces associations permettaient des échanges avec l'extérieur de la ville via des échanges de courriers et de colis.

La question religieuse était importante dans le conflit, et ce fait est confirmé par l'aide apportée par des pays comme l'Arabie Saoudite, qui ont envoyé de l'aide humanitaire en Bosnie-Herzégovine au nom de la « solidarité islamique » (Mitri, 1993). L'envoi de cette aide humanitaire s'est accompagné de l'envoi de missionnaires sur place.

La question de l'accès à la ville était primordiale. Or, les routes allant à Sarajevo étaient souvent bloquées par les forces armées, empêchant le passage des convois et ponctionnant une partie de la cargaison des camions pour leur propre usage. Seulement 50% de l'aide arrivait à destination (Rapport de la FORPRONU, 1996). La question de la refonte des réseaux d'approvisionnement de la nourriture est donc devenue cruciale, amenant à la mise en place de nouvelles routes souterraines et aériennes.

## 2. Le tunnel de Sarajevo

Seulement 50% de l'aide apportée arrivait à destination (Rapport de la FORPRONU, 1995). Face à ce constat alarmant, il fut nécessaire de trouver des solutions pour rétablir les droits d'accès à l'alimentation de la population. Les voies d'accès terrestres étant sous contrôle des forces nationalistes serbes, l'idée naquit de passer par la voie souterraine.

Un tunnel long de 800 mètres fut donc creusé par l'armée bosnienne sous l'aéroport, alors sous contrôle de l'ONU, afin d'acheminer des biens dans la ville. Celui-ci passait sous la ligne de front et reliait Dobrinja, un quartier de Sarajevo à Butmir, zone bosnienne située à quelques encablures de la partie Ouest de la ville<sup>12</sup>. En conséquence, son nom de code était "Objet D-B". Creuser cette galerie étroite prit cinq mois à l'armée bosnienne. Les travaux commencèrent en janvier 1993, et s'achevèrent en juillet de la même année. Le tunnel fut ensuite utilisé jusqu'à la levée du siège, en février 1996.

Le tunnel fut construit sans l'aval des institutions onusiennes, et était placé sous le contrôle de l'armée de Bosnie. Bien que son existence était connue de toutes et tous, l'ONU prétendait ne pas savoir qu'il existait, notamment pour ne pas attiser les tensions. Ainsi, il n'est fait nulle part mention de l'existence d'un tunnel dans les rapports de missions de la FORPRONU.

Si le tunnel fonctionnait "secrètement", c'est parce que les biens qui y passaient échappaient à l'embargo de l'ONU sur les armes. Donc, au-delà de l'approvisionnement en nourriture, le tunnel devint un moyen de contourner la régulation onusienne et de faire pénétrer du matériel militaire et des armes dans la ville. (Andreas, 2008 ; Archives du Bosnian Institute).

Au-delà de son utilisation pour l'approvisionnement militaire, le tunnel avait également pour but le transport de marchandises et de nourriture dans la ville. De larges quantités de denrées passaient par le tunnel, et servaient notamment à remplir les étals des marchés, ce que souligne l'interview de Borka Cerić, femme au foyer : *"Habituellement, les prix au marché augmentaient quand les routes pour Sarajevo étaient fermées. Ces moments étaient généralement les plus difficiles. Parce que l'approvisionnement du marché était*

---

<sup>12</sup> Voir carte de Sarajevo en introduction.

*faible. Et l'on dépendait en fait de ça, de notre célèbre tunnel.*” (extrait d’archives audiovisuelles, FAMA Methodology).

C’est majoritairement grâce à cette infrastructure qu’il était devenu possible d’acheter des canettes de soda, des confiseries ou encore des produits frais à partir de l’été 1993. Il permit l’enrichissement de quelques contrebandier·eres, grâce à la vente de produits alimentaires à des prix ahurissants au marché noir (Andreas, 2008).

Malgré cela, il avait une importance particulière dans la mémoire des Sarajévien·nes, et était surnommé “Tunnel de l’espoir”. Il avait une forte valeur symbolique et matérialisait l’idée de résistance de la population. D’ailleurs, une portion du tunnel a été transformée en musée.

Au-delà de l’approvisionnement matériel de la ville, il était l’un des moyens utilisés par la population pour quitter la ville. En effet, la non-intervention de l’ONU et des forces nationalistes serbes dans le fonctionnement du tunnel permettait des mouvements de population (archives du Musée du siège de Sarajevo).

Si le tunnel a permis de rétablir partiellement les droits d’accès à l’alimentation et est devenu un lieu symbolique pour les Sarajévien·nes, la mise en place d’autres lignes d’approvisionnement a été nécessaire pour garantir la subsistance de la population assiégée. En effet, la plus grande partie de l’aide était apportée par voie aérienne, et non souterraine, ce que nous verrons dans la partie suivante.

### **3. Le pont aérien, ligne de vie de la ville**

Les routes terrestres étant bloquées, les institutions internationales ont dû utiliser les airs pour effectuer des liaisons entre la ville et l’extérieur, afin d’en permettre le ravitaillement. Cela aboutit à la mise en place d’un pont aérien, le plus long du monde (juillet 1992 - février 1996), supplantant le pont aérien de Berlin (juin 1948 - mai 1949), utilisé par les forces occidentales après le blocus de la capitale allemande par l’URSS.

Depuis le début du mois de juin 1992, les institutions onusiennes étaient en pourparlers avec les forces armées présentes (serbes et bosniennes) pour faire cesser les combats dans la zone de l'aéroport et pour libérer la zone. Le 28 juin 1992, le Président français François Mitterrand se rend à Sarajevo de manière impromptue, avec l'idée de débloquer l'aéroport de Sarajevo et de permettre l'arrivée d'aide humanitaire (Le Monde, 1992). C'est chose faite le lendemain, suite à la résolution 761 de l'ONU. Les troupes bosniennes se retirèrent alors de la zone, permettant aux Casques bleus d'en prendre le contrôle et de la sécuriser. Le pont aérien commença alors le 3 juillet 1992, et son fonctionnement fut ininterrompu jusqu'à la fin du conflit (Rapport de mission de la FORPRONU, 1996).

La mise en place du pont aérien constitua un véritable tournant, car il permit d'organiser officiellement l'aide alimentaire. Cela n'était pas le cas auparavant, car *“les milices [s'étaient] organisées pour le contrôle des ressources, et ils [faisaient] des distributions alimentaires”* (entretien 1), ce que souligne Dijana Milak, qui travaillait sur le pont aérien :

*“Après l'ouverture du pont aérien, il y avait des rationnements, toutes les semaines. Les familles venaient au point de rationnement, elles avaient une liste et on te donnait ce qu'il y avait. Donc autant de farine, autant d'huile, je sais pas.”*

(Dijana, entretien 1)

En décembre 1994, soit 30 mois après sa mise en service, le pont aérien de Sarajevo avait permis d'apporter 140,000 tonnes d'aide humanitaire, selon l'UNHCR (Rapport de mission de la FORPRONU, 1996).

Pour garantir le lien entre Sarajevo et l'extérieur, plusieurs aéroports internationaux furent mobilisés. La plupart des vols provenaient principalement des aéroports de Francfort, Zagreb, Split et d'Ancona<sup>13</sup>. Les Casques bleus étaient responsables du fonctionnement du pont aérien, et étaient suppléés par des équipes locales, qui les assistaient et aidaient à traduire. Une fois les avions arrivés sur le tarmac, les quantités de matériel et de vivres étaient contrôlées, avant d'être dispersées et acheminées par camion dans les différents centres de

---

<sup>13</sup> Liste des vols à destination de Sarajevo du 15 octobre 1994 .

distribution et hôpitaux de la ville. Les distributions alimentaires dépendaient des organisations *in situ*.

Les Casques bleus français dépêchés en BiH constituaient le plus grand groupe de soldats d'une nationalité, et se sont donc vus octroyer des tâches spécifiques, dont la gestion de l'aéroport. En décembre 1994, on comptait 4,493 soldats français (Rapport de mission de la FORPRONU, 1996) en Bosnie-Herzégovine, soit presque 12% des troupes déployées sur le territoire par l'ONU. Dès lors, le fonctionnement du pont aérien relevait de leurs prérogatives. Certains ont utilisé le pont aérien pour se faire livrer des vivres plus à leur goût, comme du vin ou du pâté, que les rations militaires qui leur étaient fournies.

Seulement, le bon fonctionnement du pont aérien était conditionné par l'état des combats, et les avions ne pouvaient pas atterrir en cas de d'affrontements trop importants ou de conditions météorologiques défavorables. Les bombardements étaient réguliers, et le pont aérien était donc souvent bloqué, empêchant l'approvisionnement de la ville en vivres.

Subséquent, le pont aérien se trouva rapidement affublé du sobriquet de "*Maybe Airlines*" par les Sarajévien·nes et les Casques bleus, mettant en avant son fonctionnement irrégulier et sa dangerosité. Le motto des troupes affectées au pont aérien était "*Maybe we fly, Maybe we don't*", et il était même possible d'acheter des t-shirts floqués "*Maybe Airlines*" à l'aéroport (archives).



Photographie du signe Maybe Airlines à l'aéroport de Sarajevo,  
Ron Haviv, photojournaliste, 1994.

Le fonctionnement du pont aérien était extrêmement coûteux pour l'UNHCR. Et malgré ces nombreux écueils, il s'agissait de la voie privilégiée par les institutions, car les cargaisons terrestres ne traversaient pas la ligne de front. De fait, cela diminuait drastiquement le risque de perte ; que l'on estimait alors à 50% si la voie terrestre était utilisée.

Les institutions internationales ont œuvré à nourrir la population pendant tout le siège, avec plus ou moins de succès. De nouvelles routes -aériennes et terrestres- ont été créées dans cet objectif. Cependant, l'aide internationale apportée à la population par n'a pas été uniquement bénéfique.

#### **4. Les ONG, maintien de la paix ou de la guerre ?**

Sans l'intervention de l'ONU et autres organisations non-gouvernementales, il n'y aurait pas eu d'aide humanitaire. Mais sans leur intervention, le siège aurait très probablement duré moins longtemps.

En effet, l'action de FORPRONU et des ONG sur place a participé à alimenter le conflit. Comme souligné dans une partie précédente, les forces armées entourant la ville ponctionnaient des parts importantes des cargaisons des convois humanitaires, lorsque ceux-ci passaient par la route. Il s'agissait d'une forme de frais de douane informel dont les institutions devaient s'acquitter pour faire parvenir des vivres à la population de Sarajevo. L'aide apportée a été à double tranchant, et a bénéficié autant aux forces assiégeantes qu'aux habitantes (Andreas, 2008). En s'occupant du pont aérien, l'UNHCR est devenu le "portier de Sarajevo" (ibid.), au sens où l'institution onusienne s'est vu octroyer le droit de décider de

qui entrait et qui sortait de la ville. La création du tunnel en 1993 a permis à la population locale d'échapper à ces contrôles.

De plus, la forte concentration d'organisations étrangères et de médias dans l'enceinte de Sarajevo a participé à la forte visibilité du siège à l'international. En effet, les reporters de guerre étaient basés à Sarajevo, et logés au sein du seul hôtel encore en activité, le Holiday Inn. Les autres régions de la Bosnie-Herzégovine - comme Srebrenica- où les combats faisaient rage étaient le plus souvent inaccessibles ; contrairement à Sarajevo qui était relativement protégée. Le travail des journalistes participe à faire de la ville un symbole. Le siège de la ville a été fortement théâtralisé, et cela a exposé les civil·es à des violences symboliques, en plus des violences physiques (Tratnjek, 2011). En effet, la présence des médias et leur couverture des événements peut participer à raviver les tensions en diffusant des messages de haine.

Le rapport de T. Brennan (1992) pour l'US Air Force, "Final Report on Humanitarian Assistance in Bosnia-Herzegovina, met en lumière les failles de l'aide humanitaire apportée en Bosnie par l'ONU.

Le rapport révèle que *"depuis le début du pont aérien humanitaire, l'ONU a également cherché à apaiser les milices serbes en fournissant aux "autorités" serbes une portion (23%) de tous les biens d'aide qui arrivaient grâce au pont aérien, et en leur accordant le droit d'inspecter chaque cargo arrivé par voie des airs ou par la route, afin d'approuver ou de désapprouver chaque cargo."* Par cet acte, l'ONU reconnaît les forces armées serbes comme la figure d'autorité dans la région, et s'y soumet. L'aide humanitaire apportée est donc tributaire des décisions de la *Republika Srpska*, qui refuse d'approuver le passage de nombreux convois humanitaires à destination de Sarajevo et de zones habitées majoritairement par des bosnien·nes musulman·es, dans la continuité de leur politique de "nettoyage ethnique". Ce rapport souligne donc l'inefficacité de la politique de résolution de conflit menée par l'ONU. Le pont aérien achoppe donc sur les mêmes écueils que les convois terrestres et participe de la même manière à la perpétuation du conflit.

Au-delà de l'inanité du programme d'aide, le rapport dénonce le manque d'actions des institutions onusiennes, qu'il juge complices du génocide. En effet, *"la réponse en date du Conseil de sécurité de l'ONU et de ses États-membres manque clairement d'empêcher le*



*génocide en Bosnie-Herzégovine, et peut en réalité faciliter son exécution*”. L’ONU, en essayant de maintenir la paix, participe au maintien du statu quo et de la guerre.

Pour conclure cette première partie ayant pour vocation de rendre compte du statut de l’alimentation pendant le siège et de son utilisation comme une arme de guerre, il a fallu souligner l’importance de l’analyse des pratiques liées à l’alimentation pré-datant le conflit. Celle-ci est nécessaire à l’étude de l’évolution des pratiques alimentaires pendant le siège, car offrant une base de réflexion. De plus les notions de “droit d’accès” au sens d’Amartya Sen, ainsi que la distinction des termes de famine et malnutrition sont centrales, et permettent d’envisager les particularités du siège de Sarajevo et de ses conséquences sur l’alimentation. Finalement, l’approvisionnement de Sarajevo en aide humanitaire alimentaire n’a pas été aisé, et a nécessité la création de nouvelles routes -terrestres, souterraines, aériennes-, qui ont participé à la prolongation du conflit bosnien.

## **II. Recomposition des normes et pratiques**

Manger, et tous les gestes qui l’accompagnent, sont révélateurs de la culture d’un groupe. Tout d’abord, le fait de considérer un produit comme étant de la nourriture, puis toutes les manières de le préparer et de le consommer sont des marqueurs forts d’identité (Lévi-Strauss, 1965).

Ce qui faisait la cuisine et la culture alimentaire bosnienne a été brusquement changé au moment de l’irruption du siège. Les aliments disponibles n’étaient plus les mêmes, et certains étaient même considérés comme impropres à la consommation. Les objets utilisés ont drastiquement changé. Donc, la cuisine bosnienne a été forcée de s’adapter à de nouvelles contraintes, et s’est recomposée autour d’une nouvelle variable : celle du siège et de ses règles. Pendant près de quatre ans, la culture alimentaire bosnienne a été forciblement changée. Donc, envisager l’alimentation à la fois comme un fait social total et comme un fort marqueur d’identité et de culture permet de mieux comprendre l’importance de la cuisine en temps de siège.

## A. Anomie et gastronomie

Quelques plats emblématiques du siège sont la *pita* au riz, ou encore le gâteau au chocolat sans chocolat. Toutes ces recettes nées de l'adversité s'appliquent à recréer des saveurs d'avant-guerre. Ainsi, les normes liées à l'alimentation ont évolué sous la contrainte pendant le siège. Elles témoignent de plus d'un attachement à l'ancien, à la normalité, car visent à reproduire des mets pré-existants. Ces recettes sont donc des marqueurs de la l'anomie due au conflit, et de son effet sur la gastronomie.

### 1. Le siège et la “normalité de l'anormal”

L'irruption du siège à Sarajevo entraîna une forte anomie. Le quotidien de la population fut totalement transformé, se distançant drastiquement de la vie d'avant-guerre. Cependant, on observa une lente recomposition des normes et du quotidien autour du siège.

Cette recomposition des normes et des mentalités fut loin d'être immédiate. Ivana Maček, chercheuse croate ayant réalisé une anthropologie du siège, mit en avant une typologie visant à décrire les différentes postures adoptées par les habitant·es durant le conflit. Pour elle, les Sarajévien·nes seraient passé·e.s par plusieurs étapes, au cours desquelles leurs manières de considérer et de réagir face au conflit ont différé.

Ainsi, au début du siège, les habitant·es raisonnaient et agissaient avec les normes d'avant-guerre bien que la situation ne le permettait pas. De plus, la peur et la panique étaient les émotions principales qui dictaient leurs actions. Petit à petit, les habitant·es apprirent à composer avec l'anomie et trouvèrent de la normalité dans l'anormal (Maček, 2009).

Ces observations font écho à la thèse d'Henrik Vigh (2006), qui souligne l'importance de la mise en place de “routines de navigation” afin de composer avec l'anomie du quotidien. Il s'agit de comportements adaptés à la situation de crise qui remplacent les habitudes pré-guerre. Par l'instauration de ces routines, la population s'adapte *dans* la crise, et non à la

crise. Ces “*routines de navigation*” concernent également l’alimentation. Dans le cas de Sarajevo, on peut prendre l’exemple du maintien des trois prises alimentaires par jour <sup>14</sup> de la majorité des habitant·es, qui reflète l’envie de maintenir une forme de normalité, de sociabilité autour des repas.

Un autre exemple significatif est celui du café. Comme démontré auparavant, cette boisson occupe une place importante tant dans la vie sociale que le régime alimentaire bosnien. Or, le café était indisponible, à moins de payer une somme importante. Alors, les Sarajévien·nes ont mis au point des ersatz de café à base de différentes plantes et céréales, telles que les pissenlits ou le riz. Le goût n’était en rien semblable à celui du café, mais la préparation et la consommation de cette boisson en groupe permettait, comme un rituel, des discussions et le maintien d’une forme de vie sociale, qui n’est pas sans rappeler la vie sociale pré-siège

Pour Michael Taussig (1989), anthropologue australien, un état de terreur important peut être la source d’une “*rupture violente et imprévue*” de la conscience. Ainsi, l’être social est dédoublé et alterne entre périodes de calme où les choses lui apparaissent être normales, et des épisodes de choc et de panique intenses. Ce fut le cas de nombreuses personnes pendant le siège de Sarajevo, où la violence et la longueur des affrontements a nourri un climat de terreur, à tel point que “l’état d’urgence dans lequel nous vivons n’est pas l’exception mais la règle” <sup>15</sup>.

Ce dédoublement de l’être constitue un terreau fertile au développement d’un humour caustique - voire macabre -, qui s’avère être un outil psychologique utilisé pour faire face à un traumatisme important. Il s’agit d’un mécanisme de défense développé par les habitant·es, qui instrumentalisent le rire pour dédramatiser et se préserver face à des événements difficiles. La recherche en psychologie fait état de l’humour comme un moyen mis en œuvre - de manière non systématique- par les individus dans leur processus de résilience (Anaut, 2012).

En outre, se pose la question des moments de célébration. Par essence, ils se distinguent du quotidien par leur caractère extra-ordinaire. Les anniversaires, mariages et

---

<sup>14</sup> Toutes les personnes qui ont été entretenues dans le cadre de ce mémoire attestent de cela, sauf en cas de pénurie majeure. Cette idée est corroborée par l’étude d’archives.

<sup>15</sup> Citation de Walter Benjamin, philosophe allemand, à propos du fascisme. Cette phrase a été utilisée par de nombreux chercheur·euses en Sciences politiques et Relations Internationales pour décrire des situations de conflit et d’anomie. C’est pourquoi elle est reprise ici.

fêtes religieuses invitent à se distinguer de la normalité, pour marquer l'importance de l'événement. Elle se traduit notamment par la nourriture préparée spécialement pour l'occasion, utilisant souvent des ingrédients grandement valorisés. Il s'agit généralement de plats longs et fastidieux à préparer, qui ont vocation à être partagés par toutes et tous, comme des ragoûts de viande ou des pâtisseries.

Cependant, le siège a rendu inaccessible les ingrédients nécessaires à la fabrication de ces plats de fête, notamment la viande et les oeufs. Par conséquent, les moments de fête étaient bien moins marqués qu'avant guerre. Les personnes interrogées dans le cadre de ce mémoire témoignent d'une volonté de manger mieux à l'occasion des fêtes, mais également de leur incapacité de mettre cette volonté à l'œuvre (entretien 1, entretien 3, entretien 4). Il est donc possible de dire qu'il y eut un certain lissage du quotidien, et que les moments de fêtes n'étaient plus en mesure de revêtir leur fonction exceptionnelle de la même manière qu'avant guerre.

Ainsi, pendant le siège, les normes de la société se sont recomposées autour d'un nouveau quotidien, devenu normal à son tour. Les pratiques des habitant·es se sont cristallisées autour du siège et de ses us. La ville étant coupée du reste du monde, les ressources pénétrant dans l'enceinte de Sarajevo étaient limitées. Au-delà des ressources matérielles et alimentaires, les ressources énergétiques et hydriques sont rapidement venues à manquer. De fait, les manières de cuisiner et de s'alimenter ont été profondément chamboulées.

## **2. Cuisiner avec des ressources contraintes**

En dehors du changement de régime alimentaire induit par le manque de denrées alimentaires évoqué plus haut, l'intégralité des pratiques alimentaires a été modifiée par le siège. En effet, la préparation des plats suppose l'utilisation de médium matériels comme des fours, des réfrigérateurs ou encore des plaques de cuisson. Leur utilisation permet la transformation et la conservation des aliments, afin d'assurer leur digestibilité et leur goût. Au début des années 1990, la majorité des familles à Sarajevo étaient équipées

d'électroménager moderne, fonctionnant au gaz ou à l'électricité, et raccordé à l'eau courante. A partir de mai 1992, l'électricité a été coupée, suivie par le gaz et l'eau. Toutes ces ressources étaient inaccessibles, les réseaux d'approvisionnement étant mis hors de fonctionnement par les forces militaires. Les fours, réfrigérateurs et autres équipements sont donc devenus obsolètes, et la population n'avait plus de moyens de cuire ou de conserver leurs aliments. Cela a eu un impact global sur la manière de cuisiner, qui s'est vue changer du tout au tout.

La suppression de l'accès aux ressources énergétiques a participé à gommer les différences qui existaient entre les classes favorisées et défavorisées, car toutes se sont vues dépouillées de moyens de conservation et de préparation des aliments. En effet, les plus riches disposaient généralement d'une réserve de nourriture surgelée - souvent de la viande ou du poisson (Filipović, 1994) - qui leur a permis de compléter leurs prises alimentaires pendant quelque temps. Or, l'électricité n'étant plus disponible, elles ont basculé dans l'insécurité alimentaire de la même manière que les classes défavorisées.

C'est ce que souligne Zlata Filipović (ibid.) qui insiste longuement dans son journal intime sur le manque d'électricité et ses conséquences sur son alimentation. Elle avait 12 ans au début du siège et décrit l'arrêt forcé du congélateur, qui a forcé sa famille à manger son contenu très rapidement. Il s'agissait essentiellement de viandes, consommées sans plaisir jusqu'à plus faim, pour ne pas jeter.

Toutefois, il est important de nuancer ce discours en précisant que les réseaux d'approvisionnement en énergie et en eau fonctionnaient de manière sporadique. Par exemple, l'eau revenait pendant une heure ou deux, sans avertissement, et permettait aux Sarajéviennes de faire des réserves sans aller au puits. Cela concernait également l'électricité et le gaz. Seulement, le caractère imprévisible et limité du rétablissement des réseaux d'eau et d'énergie empêchait l'utilisation de l'électroménager, et avait un impact certain sur les manières de cuisiner, qui ont été forciblement adaptées.

Il est possible d'avancer l'hypothèse d'une instrumentalisation du manque partiel d'eau et d'énergies par les forces armées. En effet, cela participe à maintenir la population dans un état d'incertitude et de limbo, qui a des effets délétères sur le moral.

Seuls quelques bâtiments de santé et administratifs (comme l'hôpital de Kosevo) étaient équipés de générateurs électriques, garantissant une continuité de fonctionnement. Les

équipements électroménagers modernes étant devenus obsolètes, seuls les poêles à bois ou charbon anciens se sont révélés utiles. Or, peu de personnes en étaient dotées.

De plus, le manque d'eau courante et de médiums permettant la conservation et préparation des denrées a fortement complexifié la préparation des repas.

L'eau est nécessaire à la cuisine, tant pour la cuisson que le nettoyage des ustensiles. Or, l'approvisionnement en eau courante étant bloqué, les habitant·es se sont vu·es forcé·es de se rendre à des points d'eau -puits, citernes- en extérieur et de patienter dans de longues files d'attente. Il s'agissait d'une activité éprouvante, tant psychologiquement que physiquement. En effet, se rendre à l'extérieur allait de pair avec danger, et faire la queue - parfois pendant des heures - était une source de stress importante pour les Sarajévien·nes. Aller chercher l'eau était également difficile pour le corps, d'autant plus en hiver quand les températures chutaient, rendant l'acheminement de jerricans d'eau encore plus éprouvant. Il fallait en effet transporter l'eau sur de longues distances, et les monter dans les habitations qui étaient dépourvues d'ascenseur en raison du manque d'électricité.

Les fours et plaques de cuisson étant inutilisables, la préparation de la majorité des plats bosniens comme la *pita* ou des soupes a été rendue impossible pendant le siège. Il a donc fallu contourner cette contrainte afin de préparer les aliments qui étaient distribués par l'aide internationale (ou acquis d'autre manière).

Il s'agit d'un travail qui incombait généralement aux femmes, qui s'occupaient alors de la cuisine et des tâches ménagères. Il leur a fallu s'adapter à ces contraintes et faire preuve d'ingéniosité afin de pouvoir subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille.

### **3. Les femmes, garantes de la sécurité alimentaire de la population**

La division genrée du travail est socialement construite et participe à régir les rapports sociaux de sexe en leur assignant des rôles différents. Ainsi, les hommes sont plus prompts à effectuer un travail productif, et les femmes un travail reproductif - non rémunéré et décrédibilisé - comme s'occuper des enfants ou de l'habitation (Kergoat, 2001). De fait, la division sexuelle du travail participe au maintien des inégalités de genre. Il est important de

noter que la division sexuelle du travail n'est pas uniforme à travers le monde, et se présente sous des formes différentes dans chaque société.

Les entretiens conduits dans le cadre de ce mémoire ont mis en exergue l'importance des femmes dans la sphère reproductrice et la survie pendant la guerre. Il n'est nulle part fait mention des pères, alors que les mères, les sœurs et les grand-mères étaient citées comme garantes de ce travail reproductif. De ce fait, il semble possible de grossir le trait et d'envisager le travail reproductif - incluant le travail lié à l'alimentation- comme un travail féminin.

En effet, dans la majorité des cas, le travail ménager était l'apanage des femmes, et plus spécifiquement des mères<sup>16</sup>. Elles s'occupaient de la cuisine, du maintien en ordre de l'habitation et du soin des enfants comme des personnes âgées. Cela est à relier avec le concept de travail de *care*, compris au sens large du soin et de l'attention à l'autre. Il est majoritairement réalisé par la gent féminine et la majorité des aidants sont en réalité des aidantes. Ainsi, c'est sans surprise que les métiers du care - comme les infirmières ou les aide-soignantes- sont massivement investis par les femmes.

Or, certaines contraintes exogènes aboutissent à l'alourdissement de ce travail de care (Molinier, 2013), pesant fortement sur les aidant·es -ici, sur les Sarajévien·nes-. En effet, le siège a abouti à la complexification du travail de care. Il y a plusieurs raisons concomitantes à cela ; tout d'abord, les affrontements ont considérablement détérioré les conditions de vie de la population, assignée à résidence pendant de nombreux mois. Les écoles étant fermées, les enfants étaient en permanence à la maison<sup>17</sup>, et à la charge de leurs mères ou grand-mères. Elles devaient les nourrir, alors que les ressources alimentaires étaient insuffisantes, comme démontré dans la première partie de ce travail. De plus, le manque de ressources matérielles -électricité, gaz, eau- a démultiplié le temps consacré aux travaux domestiques, comme démontré dans la partie précédente.

---

<sup>16</sup> Toutes les personnes interrogées dans le cadre de ce mémoire ont souligné l'importance du rôle des femmes, et plus spécifiquement des mères, en cuisine.

<sup>17</sup> Au fur et à mesure du siège, la vie s'est légèrement normalisée, et des écoles ont rouvert. Néanmoins, tous et toutes n'ont pas pu s'y rendre, et celles et ceux qui ont pu ont vu leur journée de cours considérablement raccourcie.

En outre, le siège a entraîné une dégradation de l'état psychique des Sarajévien·nes, continuellement soumis·es à un stress intense. Les archives et les entretiens réalisés dans le cadre de ce travail mettent en avant l'importance singulière de ce stress pour les femmes, qui était élargi à leur famille entière. Tous ces facteurs ont participé à l'alourdissement du travail de care et de la charge mentale des femmes.

Une inquiétude particulièrement saillante émergeait du discours des personnes interrogées et des archives : celle que les enfants ne mangent pas à leur faim. Ainsi, plusieurs personnes ont souligné le fait que leurs parents, et plus particulièrement leur mère, se privaient de nourriture pour leur en donner davantage (entretien 4). Le siège et ses contraintes alimentaires sont source pour les mères d'un sentiment de culpabilité ; car elles ne parviennent pas à nourrir leur famille dignement, de la manière qu'elles estiment être bonne. Cela a amené à des situations surprenantes, comme démontré par Dijana Milak, qui raconte que l'une de ses voisines lui a donné un bracelet en or, à échanger contre de la nourriture à l'occasion d'un voyage hors de la ville. Cela met en exergue la pression exercée sur les femmes, et le poids de leur charge mentale.

*“En 1994, on m'a envoyée hors de Sarajevo pour faire quelque chose. Il y avait une voisine qui attendait que je sorte, et elle est venue avec un gros bracelet en or. Je pensais qu'elle voulait que je le vende pour un médicament ou quelque chose, mais elle m'a demandé de lui amener une banane. J'ai dit, pardon? Elle m'a dit, tu sais quoi, ma fille elle sait pas ce que c'est une banane, je veux que tu lui amènes une banane.”*

(Dijana, entretien 1)

Le cas de cette femme échangeant des objets précieux contre de la nourriture n'est pas isolé, et témoigne de l'énergie consacrée par les femmes pour nourrir dignement leur famille durant le siège. Elles donnaient aussi de leur temps en patientant longuement lors des distributions alimentaires ou en cuisinant pendant des heures -faute de matériel et de ressources adaptées-.

Ainsi, l'alimentation pendant le siège de Sarajevo incombait aux femmes. Ce travail a été considérablement allongé et alourdi pendant toute la durée du conflit, faisant peser une



charge considérable sur les épaules des Sarajévien·nes.

#### **4. Les livres de recettes du siège**

Les livres de recettes avaient une place importante sur les étagères des ménages en ex-Yougoslavie (Bracewell, 2013), permettant la transmission du patrimoine culinaire de la région. Cependant, ceux-ci sont devenus hors sol pendant le siège, les ingrédients et le matériel pour les cuisiner étant indisponibles. Les Sarajévien·nes furent donc forcés·es d'adapter leurs recettes aux produits disponibles.

Une recette de cuisine, en anthropologie, peut se définir “comme le processus de transformation que l'on fait subir à un matériau reconnu comme mangeable afin qu'il puisse être ingéré, et une cuisine comme la somme de ces traitements ainsi que la séquence des comportements impliqués dans la préparation et la consommation des aliments” (Verdier, 1969). Ainsi, au-delà d'un simple plat, les recettes de cuisine sont un reflet d'une société, de ses problématiques et de ses tensions. Pendant le siège, des aliments ou des manières de préparer des ingrédients qui étaient perçus comme “bons pour les cochons” (archives audiovisuelles de l'INA) sont devenus mangeables et étaient présents sur toutes les tables. Ainsi, le conflit a modifié temporairement l'objet social de l'alimentation en Bosnie-Herzégovine.

Les recettes de la période du siège s'inspiraient grandement des recettes du début de l'ère communiste. En effet, les premières années de la République Fédérale Socialiste de Yougoslavie furent marquées par d'importantes pénuries et par la faim. Les personnes âgées jouaient alors un rôle important de transmission des savoir-faire. En effet, ils et elles avaient l'habitude de cuisiner avec des produits comme du lait ou des œufs en poudre, legs des débuts de l'époque communiste, qui n'étaient plus consommés de manière régulière par les habitant·es avant le déclenchement de la guerre.

Les recettes du siège témoignent de l'ingéniosité des Sarajévien·nes, qui avec seulement une poignée d'ingrédients à disposition parvenaient à fabriquer des plats qui ressemblaient à des mets d'avant-guerre, comme des pitas. Les plus communes et connues

étaient des recettes de *pašteta* - une sorte de pâté-, de *sarma* ou de fromage fait avec du riz fermenté. Toutes les recettes étaient caractérisées par le manque des ingrédients principaux. Ainsi, ont émergé des recettes de pita au riz, pour remplacer le fromage du *sirnica*, une pita à la feta. Un autre exemple de recette de siège est celui de la *pašteta* à la chapelure, dont le processus de fabrication est décrit ci-après.

---

### “Pâté ‘93 ou Pâté à la chapelure

- 200 g de chapelure
- Un peu de levure
- 3 demi-tasses d’huile
- Poivre, sel, oignon, moutarde

Faire suer les oignons. Ajouter la chapelure, la levure et les assaisonnements, couvrir avec de l’eau tiède. Bien mélanger et laisser dans un endroit froid avant de servir.”

(Sarajevo Survival Guide, 1993)

---

Il n’y a que peu d’ingrédients dans cette recette, et tous sont disponibles dans les colis des distributions alimentaires, à l’exception de l’oignon. Cela illustre la capacité des Sarajévien·nes à mettre au point des recettes avec des ressources extrêmement limitées, tant énergétiques - la recette ne demande qu’une cuisson minimale, permettant d’éviter d’utiliser trop de combustible- qu’alimentaires. Une recette de *pašteta* traditionnelle requiert de la viande, de la moutarde, des oignons, de la mayonnaise, des œufs et diverses épices<sup>18</sup>.

Il est également intéressant de noter qu’il n’y a pas de quantités précises données pour les assaisonnements, qui étaient difficiles à obtenir pendant la guerre. Dès lors, on peut imaginer que cette recette est réalisable sans l’oignon, la moutarde, le sel et le poivre.

---

<sup>18</sup> Recette de *pašteta* traditionnelle, consultée sur *coolinarika.com* le 22 avril 2024.

De plus, les recettes de cuisine avaient un autre rôle que la simple subsistance. En effet, la circulation des recettes parmi la population est un marqueur de la solidarité pendant le siège. Les habitant·es communiquaient leurs astuces oralement ou de manière manuscrite à leurs voisin·es, leurs familles, leurs ami·es.

*“Les gens se sont entraidés, en se disant : si tu fais fermenter du riz de cette façon et que tu ajoutes deux cuillers de lait en poudre dedans, avec telle et telle herbe tu vas obtenir une sorte de pâte fromage avec laquelle tu peux ensuite faire une sorte de pita qui ressemble à une pita au fromage. Comme ça, il y a eu beaucoup de recettes de guerre. Des choses qu’on ne mange pas maintenant.”*

(Dijana, entretien 1)

La formalisation des recettes et leur compilation dans des livres permet également le travail de mémoire. En effet, des livres de recettes du siège sont édités, et certaines recettes recrées à l’occasion de journées mémorielles du siège<sup>19</sup>. Arjun Appadurai, anthropologue, avance l’idée que les livres de recettes sont des *“artefacts de culture en fabrication”*, et qu’ils reflètent la réalité d’une culture et d’une société à un instant précis.

Ainsi, les recettes sont des témoins des difficultés rencontrées par les Sarajévien·nes durant le conflit, mais également de leur ingéniosité et de la présence de nouveaux réseaux de solidarité.

## **B. Manger et manquer**

L’insuffisance de l’aide alimentaire a eu des conséquences néfastes sur la population, tant au niveau physiologique que psychologique, qui ont perduré au-delà de la levée du siège. En outre, ces effets étaient exacerbés pour les populations les plus précaires.

---

<sup>19</sup> “Sarajevska ratna kuhinja”, *Radio slobodna evropa*, 6 avril 2022.

## 1. Carences et maladies liées à la malnutrition

A Sarajevo comme dans d'autres pays d'Afrique (Somalie, Sierra Leone) où des missions humanitaires ont été déployées dans les années 1990, une action humanitaire internationale a été nécessaire à cause de la guerre. Dans chacun des cas, les associations ont dû s'adapter aux réalités du territoire ; cependant il existe une différence structurelle entre les terrains sub-saharien et bosnien. Épidémiologiquement, les problématiques étaient distinctes, ce que souligne Valérie Bellino, infirmière nutritionniste pour Action contre la Faim au moment de la guerre de Bosnie.

*“Quand je suis arrivée à Sarajevo, en ex-Yougoslavie, c'était tout à fait différent, c'était un pays développé. La malnutrition n'existait quasiment pas, on a fait beaucoup d'enquêtes nutritionnelles et chaque fois il y avait très peu de malnutrition, ça dans le sens de la maigreur. En termes de malnutrition, il y avait un peu d'obésité, qui était quelque chose qu'on ne voyait pas dans les endroits où j'avais travaillé en Afrique. Et du coup la différence, c'est qu'on a dû chercher quels étaient les problèmes de nutrition.”*

(Valérie, entretien 2)

Les ONG présentes à Sarajevo ont donc dû s'adapter à un nouveau type de terrain, et mettre au jour les problèmes et leurs solutions afin d'aider efficacement la population.

Si la population ne mourrait pas de faim, elle en souffrait. On constate l'existence d'importants déficits en micro-nutriments, notamment en vitamine C, en vitamine D et en fer (entretien 2). Cela est dû au manque de produits frais, de viande et de soleil. Ces carences créaient un terrain propice au développement de maladies comme le scorbut ou l'anémie, et constituaient donc un problème de santé publique majeur. En effet, on meurt rarement de la faim, mais de maladies qui se sont développées à cause d'une mauvaise nutrition. Pour pallier ce problème, certaines ONG et l'ONU ont distribué des graines à faire pousser afin de garantir un apport minimal en vitamines (archives ; entretien 2).

Le changement drastique dans l'alimentation des Sarajéviennes a entraîné des variations importantes de poids. On estime que la population a vu sa masse corporelle varier de 10%, que ce soit en augmentant ou en diminuant. Davantage de personnes ont vu leur

poids augmenter que baisser (26,3% de la population a eu une augmentation de poids de +20%, contre seulement 15,3% qui a eu une baisse de poids de -20%) (Pandza et Masic, 2007).

Ces variations pondérales s'expliquent par plusieurs facteurs. Tout d'abord, les aliments distribués à la population étaient calorifiquement denses (farine, huile, riz, etc) et peu variés. Cela a pu participer à la prise de poids de certain·es habitant·es qui ont vu leur régime alimentaire changer drastiquement. De la même manière, certain·es ont pu perdre du poids car la nourriture n'était pas à leur goût, ou encore car elles se privaient pour d'autres.

Ensuite, il est nécessaire de souligner l'importance des facteurs psychologiques dans les variations de poids. En effet, le stress et l'adrénaline ont pu inhiber l'appétit de certain·es ; ou au contraire dédoubler l'appétit d'autres, voire générer des épisodes de compulsions alimentaires.

Le cas du père de Dijana Milak est exemplaire de ce mal-être psychologique latent, qui s'est répercuté sur sa relation à la nourriture.

*“Papa, c'est une autre chose. Il est devenu obèse. Il est resté obèse, même après la guerre. Lui, il mettait dans son ventre tout ce qu'il trouvait, tout ce qu'il trouvait. Il avait un réflexe, il bouffait tout ce qu'il trouvait. Même pendant la guerre il a réussi à garder le poids, et après la guerre en 1995 il a pris 40 kilos en un an.”*

(Dijana, entretien 1)

On peut supposer que cette augmentation du poids est en partie due au développement de troubles du comportement alimentaire liés à une vulnérabilité psychique importante, notamment car la prise pondérale a persisté après la fin de la guerre.<sup>20</sup>

Ce sont donc les maladies auxquelles la malnutrition a frayé la voie qui étaient dangereuses. Les habitant·es de la ville étaient effrayé·es à l'idée de tomber malade. Ainsi, l'eau était systématiquement bouillie, et une défiance particulière s'est créée autour de certaines denrées distribuées par l'aide humanitaire. C'était notamment le cas des conserves

---

<sup>20</sup> Définition donnée dans le DSM-5, ouvrage médical référençant les pathologies psychiatriques.

de viande ICAR ou des rations militaires américaines datant de la guerre du Vietnam et périmées depuis des années.

Une des personnes interrogées dans le cadre de ce travail s'était vue offrir plusieurs kilogrammes de conserves de foie gras par des soldats français (entretien 1). Elle les a donné à sa mère, qui les a toutes jetées immédiatement. A ses yeux, la graisse qui entourait la nourriture était l'indicateur que celui-ci était pourri - et donc immangeable- et allait la rendre malade. Cette anecdote met en avant la nécessité de garantir l'accès à une alimentation qui s'inscrit dans la culture des personnes afin de ne pas générer de violences supplémentaires.

Ainsi, le manque qualitatif et quantitatif de nourriture a eu des conséquences négatives sur la santé des Sarajévien·nes. Ces séquelles ont été plus importantes pour la partie de la population la plus défavorisée, qui a vécu le manque de plein fouet.

## **2. Le siège, révélateur des inégalités financières et alimentaires**

La guerre de Bosnie-Herzégovine a entraîné le déplacement de presque 3 millions de personnes<sup>21</sup>, dans ou à l'extérieur du pays. Au début du conflit, nombre de bosnien·nes ont quitté leur habitation pour se réfugier à Sarajevo, jugée plus sûre. La majorité des personnes déplacées n'avait ni travail, ni logement -du moins les premiers temps-. Certain·es ont été hébergé·es par des proches tandis que d'autres ont vécu dans des squats ou des centres d'hébergement. Ainsi, elles étaient particulièrement précaires, n'ayant pas de source fixe de revenus, et avaient davantage de difficultés à se nourrir que les personnes qui résidaient à Sarajevo avant le conflit. En outre, les personnes déplacées ne disposaient d'aucun stock de denrées alimentaires du fait de leur déplacement, ce qui aurait permis d'amortir légèrement le

---

<sup>21</sup> Chiffre de l'UNHCR. 2,2 millions de personnes ont été déplacées à l'intérieur du pays, et 700.000 autres ont quitté la Bosnie-Herzégovine. Dans le premier cas, on parle de personnes déplacées, dans le second de personnes réfugiées ou exilées.

choc du manque. Au contraire, les plus riches disposaient de stocks importants de nourriture au début du siège, comme évoqué dans une partie précédente.

Les “droits d'accès” (Sen, 1982) étaient davantage bloqués pour les déplacé·es et pour les personnes les plus vulnérables. Leur manque de revenus était une barrière à l'accès à la nourriture, qui les empêchait par exemple d'acheter des denrées au marché noir. Ils et elles devaient composer -quasiment- uniquement avec le contenu des colis de distribution alimentaire ; et dont il a été prouvé qu'il était insuffisant.

Les foyers les plus vulnérables étaient placés sur liste prioritaire par l'UNHCR. Il s'agissait des personnes âgées isolées, des familles mono-parentales avec une femme à leur tête, des personnes déplacées lors du conflit, des familles avec de faibles revenus, etc (UNHCR et Programme alimentaire mondial, 2008). Avant 1997, il n'y avait pas de différenciation qualitative et quantitative de l'aide distribuée en fonction du niveau de vulnérabilité du foyer et cette catégorisation servait uniquement à consigner ces informations. En réalité, les questionnaires commandés par l'UNHCR et du Programme alimentaire mondial (FAO) à propos de l'efficacité de l'aide alimentaire montrent que certains ménages vulnérables avaient bénéficié d'un peu plus d'aide alimentaire que les autres. Cependant, ce surplus d'aide était maigre et seul·es quelques personnes ont pu en bénéficier. Quelques cantines populaires ont été organisées, dont le but et l'organisation seront explicités dans la partie suivante.

Le siège a donc agi comme un révélateur des inégalités préexistantes dans la société bosnienne, et les a accentuées. Les différences de revenus ont eu des conséquences directes sur la manière de s'alimenter, et on constate une forte accentuation des inégalités alimentaires à Sarajevo. Un nombre important de variables régissait la manière de s'alimenter (revenu, travail, âge, personnes à charge, déplacé·e ou résident·e). Cela a été mis en exergue par les entretiens réalisés dans le cadre de ce mémoire, qui ont été corroborés par l'étude d'archives.

Par exemple, la famille d'Ervin (entretien 3) dépendait exclusivement de l'aide humanitaire pour sa subsistance. Ses parents avaient perdu leur emploi au début du siège, et devaient s'occuper de deux jeunes enfants. Ils avaient également été rendus vulnérables par la destruction de leur appartement et de leurs biens -incluant la nourriture et le matériel pour cuisiner-. Ainsi, le ménage s'alimentait uniquement via les colis de l'aide humanitaire, ainsi que grâce à la solidarité de leurs voisin·es.

Au contraire, la famille de Dijana Milak (entretien 1) vécut le manque, mais de manière bien moins prégnante. En effet, son travail à l'aéroport lui garantissait un salaire en dollars, et non en monnaie locale, qui était devenue inutilisable. Elle pouvait également obtenir des rations de soldats qui n'en voulaient pas, ce qui lui permettait de compléter son alimentation et de donner des vivres à ses parents. Elle pouvait se permettre d'acheter régulièrement des bonbons ou des sodas au marché noir, parce que cela lui faisait envie. Ces deux entretiens mettent donc en exergue l'ampleur des inégalités financières et alimentaires, exposées crûment à l'occasion du siège de Sarajevo.

En outre, il faut également garder à l'esprit qu'une grande partie des personnes les plus aisées ont quitté la Bosnie-Herzégovine au début de la guerre pour rejoindre l'Allemagne, la Suède, voire les Etats-Unis. Or, partir n'était pas une possibilité pour les habitant·es les plus vulnérables, que ce soit physiquement ou financièrement.

### **3. Les stigmates du manque**

De la même manière que l'entrée en guerre, la sortie de guerre est à envisager comme un processus complexe et souvent difficile, source importante de désorientation pour les populations. Analyser les sorties de guerre permet donc de s'intéresser aux dynamiques de démobilisation de la société, et notamment au processus de réadaptation des populations à la paix (Flateau, 2016). Ce concept permet de repenser la temporalité et la chronologie de la guerre ; on cesse d'envisager la guerre comme passée une fois l'armistice signé.

La signature des accords de Dayton le 14 décembre 1995 et la levée du siège deux mois plus tard ont posé les jalons nécessaires au début du processus de sortie de guerre. Seulement, la temporalité collective de la sortie de guerre n'est pas corrélée à la temporalité individuelle. De la même manière qu'il a fallu du temps aux Sarajévien·es pour s'adapter à leur quotidien pendant le siège, le retour à la normale ne fut pas immédiat. D'abord, la BiH n'étant pas en mesure d'assurer directement la sécurité alimentaire de ses habitant·es, l'aide



humanitaire alimentaire ne cessa qu'en 1999, soit près de quatre années plus tard (Rapport du Programme alimentaire mondial, 1999).

L'utilisation des jardins potagers témoigne également de la dynamique du processus de sortie de guerre. Par exemple, la mère de l'une des personnes entretenues a créé un potager à l'arrière de sa maison en 1995. La culture de cette parcelle relevait de la nécessité, et non pas d'une envie particulière de sa part. Cependant, une fois les combats arrêtés et le siège levé, elle n'a pas tout de suite arrêté de cultiver son potager, pour des raisons explicitées ci-après :

*“Après [la guerre] elle a compris qu'elle avait plus besoin, parce que les marchés sont redevenus comme avant. Il n'y avait plus besoin de faire des efforts comme ça alors qu'on pouvait acheter. La première année, elle a fait pour ne pas manquer, la deuxième année c'était parce qu'elle voulait. [...] Après, elle a réinstallé le rosier, la fontaine.”*

(Dijana, entretien 1)

Ainsi, la peur du manque et de la reprise des combats a conditionné le fait qu'elle continue de cultiver. Pour elle, la sortie de guerre n'était pas achevée, et cela s'est matérialisé par l'entretien de son jardin jusqu'en 1998. Ce n'est que deux ans après la fin du siège qu'elle a tout arraché, et remplacé les plants de tomates par une fontaine et des rosiers. Son père, lui, a marqué la fin du siège en arrachant le grand cerisier du jardin, pour faire table rase du passé. La sortie de guerre a été un processus long, qui ne s'est pas fait à la même vitesse pour tous et toutes (Flateau, 2016).

En outre, la guerre a modifié le rapport à l'alimentation des Sarajévien·nes, qui ont encore des séquelles.

Tout d'abord, on constate l'apparition de nombreux dégoûts et aversions alimentaires, fruits du manque et de la monotonie. Par exemple, certain·es refusent de manger des aliments provenant de conserve (entretien 1), tandis que d'autres ne supportent plus les haricots secs (entretien 4). Il s'agit le plus souvent d'aliments consommés très régulièrement pendant le siège, et qui deviennent alors la représentation physique d'une période traumatisante. Ils sont donc bannis des cuisines.

Ensuite, le manque a changé le rapport de la population aux produits, devenue extrêmement consciente de la question du gaspillage alimentaire. Au-delà d'une conscience aiguisée de la question, il s'agit davantage d'un sentiment de culpabilité latent, mis en lumière par Ervin :

*“Après la guerre, on essayait de ne pas jeter de nourriture. On essayait de ne rien mettre dans la poubelle. J’embrasse le pain que je dois mettre à la poubelle, et je suis désolé de devoir le faire.”*

(Ervin, entretien 4)

Les Sarajévien·nes portent encore aujourd'hui les stigmates du manque et de la guerre, et cela se traduit par une évolution des pratiques alimentaires depuis lors. Ces pratiques ont également été marquées par l'avènement de nouveaux réseaux de solidarité et de sociabilité.

### **C. La solidarité comme nouvelle norme**

Le manque de ressources a conduit les populations à s'entraider, à partager leurs biens matériels avec des connaissances, des voisin·es, des inconnu·es. La solidarité a été érigée en nouvelle norme sociale, dans le désordre de l'anomie engendré par le conflit.

#### **1. Les ONG, une aide au “faire société”<sup>22</sup>**

Au-delà d'une nécessité physiologique, l'alimentation peut -et doit- être envisagée à travers son caractère social et sociable. Elle est vectrice d'une culture, de traditions, et de sociabilité. En effet, la préparation comme la consommation des plats impliquent des échanges entre plusieurs individus, notamment au moment du repas, où un temps spécifique est dédié pour que les commensaux se retrouvent pour manger. L'alimentation permet de

---

<sup>22</sup> Référence à l'ouvrage dirigé par Philippe Cardon, *Quand manger fait société*, Presses universitaires du Septentrion, 2017.

“faire société” ; et les repas sont à envisager comme un “temps social”<sup>23</sup> particulier permettant des moments de sociabilité et d’échange.

Or, dans une ville enclavée comme Sarajevo, où la majorité des lieux de sociabilité est inaccessible, la préparation et la consommation des repas revêtent une importance particulière et permettent la création de liens sociaux. En effet, une large frange de la vie quotidienne est rythmée par la question alimentaire (faire la queue pour les colis d’aide humanitaire et pour l’eau, les acheminer chez soi, aller au marché, préparer la nourriture, et finalement la consommer). Il s’agit donc de temps sociaux importants, qui permettent aux Sarajévien·nes d’échanger. De plus, les repas sont généralement partagés avec des personnes hors cadre familial (entretien 1, entretien 3, entretien 4), ce qui met en exergue l’importance du tissu social façonné par l’alimentation.

Les ONG et institutions internationales qui travaillaient sur place en ont rapidement fait le constat . Ainsi, l’UNHCR établit trois critères auxquels doivent répondre l’aide alimentaire, parmi lesquels “le maintien du moral est un objectif au même titre que garantir les apports nutritionnels” . Le maintien de ce moral passait par l’envoi de quelques sucreries dans les colis, mais également par l’organisation de cantines populaires.

La majorité des cantines populaires étaient gérées par le CICR, pour le compte de l’UNHCR. D’autres associations, comme ACF, ont mis en place des initiatives semblables. ACF et une association locale ont ainsi mis en place de concert trois cantines dans la ville. Les vivres étaient apportés par ACF et la gestion des lieux relevait de la prérogative de l’association locale (entretien 2). Ces cantines étaient uniquement dédiées aux personnes âgées isolées, car identifiées comme un groupe à risque. Leur vulnérabilité provenait de deux éléments : la fragilité physique allant de pair avec la vieillesse, et la solitude liée à l’isolement.

Si le rôle le plus flagrant de ces cantines était de pallier l’insécurité alimentaire du groupe-cible en fournissant un repas chaud aux personnes qui s’y rendaient, cela n’était pas le seul objectif. Elles étaient un moyen de contrer l’isolement des personnes âgées, et de leur donner accès à un endroit pour se réchauffer en hiver. En effet, les hivers sarajévien·s sont

---

<sup>23</sup> Ibid 22.

particulièrement rudes, les températures négatives fréquentes et la neige abondante. Or, les personnes âgées isolées avaient davantage de difficultés à se chauffer, car elles n’avaient pas forcément la force physique de trouver du combustible -en coupant ou glanant du petit bois en extérieur-, et souvent personne pour le faire à leur place.

Ainsi, la nourriture devient un prétexte à la sociabilité, pour garder le contact, comme souligné par Valérie Bellino, qui travaillait alors chez ACF, dont l’une des missions était l’organisation de ces cantines solidaires.

*“Donc en fait ces cantines servaient aux personnes âgées de refuge dans la journée, elles ne venaient pas que prendre le repas. Elles venaient se chauffer, et rencontrer d’autres personnes âgées ou vulnérables qui avaient été aussi sélectionnées. C’était pour retrouver le lien social.”*

(Valérie, entretien 2)

De plus, les ONG permettaient de maintenir le lien avec l’extérieur de la ville en transportant courriers et colis. Les Sarajévien·nes pouvaient alors communiquer avec leurs proches, qui leur envoyaient des nouvelles et des vivres, inaccessibles -ou alors à prix d’or-, comme du chocolat, du café, voire même des fruits.

Ainsi, les ONG ont participé au “faire société” à Sarajevo, en permettant la commensalité et les échanges. Cependant, cela reste circonscrit à un public-cible restreint : les personnes âgées isolées et vulnérables ; et quelques autres visaient à aider des personnes déplacées. Seulement, d’autres groupes de population avaient également besoin d’une telle aide -alimentaire et à la sociabilité-.

Ce “faire société” se matérialise également par le partage matériel entre les habitant·es de l’équipement de cuisine aux aliments. On observe ainsi un élargissement de la commensalité et de la solidarité pendant le siège.

## **2. Le partage de l’équipement de cuisine**

Les ressources matérielles étant contraintes pendant le siège, la question de la manière de faire la cuisine s’est posée presque immédiatement. Comment faire sans électricité, sans four ? Seuls les anciens poêles à bois étaient utilisables. Cependant, il s’agissait de ressources

rares, la majorité des habitations étant équipées d'électroménager moderne, raccordé à l'électricité ou au gaz. Devenus inutiles, les habitant·es ont dû trouver d'autres moyens de cuisiner leurs aliments.

Ainsi, on observe l'apparition de nouveaux réseaux de solidarité dans des immeubles ou des pâtés de maison (*mahala*<sup>24</sup>). Cette solidarité a souvent été forcée au début du conflit. En effet, l'ampleur des bombardements et la nouveauté de la situation ont conduit les Sarajévien·nes à recomposer leur habitat pendant les premiers mois du siège. Ils et elles se sont réfugié·es dans les endroits qui leur apparaissaient comme étant les plus sûrs, à l'exemple des caves ou des cages d'escalier. N'ayant pas de fenêtres, ces lieux étaient moins susceptibles d'être détruits par des tirs de mortier.

Ces endroits sont devenus les lieux d'habitation provisoires des résident·es du bâtiment et de voisin·es en mal d'abri. Ils ont été aménagés pour être multi-fonctionnels : on pouvait y faire la cuisine et y dormir à plusieurs.

*“La sirène d'alarme était le signe que l'on pouvait quitter l'abri. Dans cet abri, nous avions un poêle, et nous passions le tuyau d'évacuation du poêle par la fenêtre. Nous cuisinions tous sur ce poêle au même moment”*<sup>25</sup>

Au fur et à mesure, les Sarajévien·nes ont regagné leurs maisons et appartements. Cependant, ils et elles n'avaient pas tous·tes accès à un four ou un poêle, et partageaient donc leur équipement à leurs voisin·es, leurs ami·es et proches. C'est ce que souligne Milan F., qui se devait se rendre chez d'autres personnes pour pouvoir cuisiner.

*“ Nous n'avions pas d'électricité, nous n'avions pas d'eau ou de gaz. Nous ne pouvions pas cuisiner à la maison donc nous allions chez des amis de la famille qui avaient un peu d'équipement. Nous cuisinions chez eux. Plusieurs personnes allaient chez eux pour cuisiner.”*

(Milan, entretien 3)

---

<sup>24</sup> Le terme de *mahala* est emprunté à l'arabe (du verbe *mahallah*, s'établir, occuper), et désigne un quartier. On y associe souvent une variable ethnique ; on peut par exemple parler de mahala bosniaque ou serbe.

<sup>25</sup> Témoignage d'Elvira Slijvo, étudiante, consulté au Musée du Siège de Sarajevo.

Cet exemple montre que l'ampleur des réseaux de solidarité ; en effet, il s'agissait d'un phénomène répété dans le temps -ils sont allés plusieurs fois là-bas pour faire la cuisine-, et qui concernait plusieurs familles. Certains appartements étaient totalement ouverts, les voisin·es pouvaient y entrer sans demander, pour aller discuter avec les gens qui y résidaient, ou simplement pour y faire la cuisine. C'était le cas de l'appartement de Dijana Milak, dont elle avait donné le double des clefs à plusieurs voisin·es afin qu'ils et elles puissent utiliser le poêle à bois installé par son père lorsqu'elle n'était pas là.

*“ Mon père a trouvé un poêle des années trente, quarante. Il l'a réparé et il l'a monté dans l'appartement [...], au moins trois voisins avaient les clefs de cet appartement et pouvaient rentrer dedans comme ils voulaient. C'était mis à leur disposition.”*

(Dijana, entretien 1)

Des systèmes élaborés ont été mis en place pour garantir l'usage équitable des appareils et des ressources. Par exemple, un système de rotation d'entretien du feu dans le poêle a été mis en place dans un *mahala* de la ville. En effet, allumer le feu demandait d'utiliser une quantité de combustible plus importante que de simplement l'entretenir. Ainsi, chaque jour, une nouvelle personne était chargée d'allumer le poêle. Cela était possible car il y avait une bonne entente et confiance parmi les habitant·es du *mahala*.

Les équipements qui permettaient de cuisiner étaient donc partagés, voire considérés comme un bien commun utilisable par tous·tes. Cette solidarité concernait également la nourriture, largement partagée.

### **3. Le partage de la nourriture**

*“Une chose inspirante à propos de cette guerre est que nous vivions comme un. Tout était partagé”*

(Ervin, entretien 4)

Quand la nourriture vient à manquer, toutes les pensées sont dirigées vers le fait d'en obtenir. L'obtention de nourriture peut alors se faire de plusieurs manières, par l'achat de

denrées, par le vol ou par le don. C'est ce dernier point qui sera étudié plus longuement dans cette partie. En effet, le don de nourriture en situation de crise permet de créer de la solidarité. Dès lors, il est possible de dire que l'alimentation et son don revêt un caractère solidaire, et non uniquement social.

Le siège a exacerbé la solidarité, alors devenue une valeur de base dans la société sarajévienne. Ce phénomène était particulièrement visible à travers le partage de nourriture et de repas hors du cadre familial proche (McCorkindale, 1994), qui concernait alors toute la population. Le partage et le don de nourriture pendant le siège a été normalisé à tel point par les Sarajévien·nes qu'ils et elles ne formalisaient pas ces pratiques. Cela leur apparaissait comme allant de soi et ne revêtant pas de caractère particulier, et ne valant donc pas mention.

Le partage de la nourriture concernait tout le monde, mais particulièrement les enfants, plus vulnérables. Ces derniers avaient du mal avec le manque de nourriture et la monotonie de l'alimentation. Les adultes avaient donc tendance à leur donner un peu de nourriture quand ils et elles le pouvaient. Certain·es faisaient attention à conserver des petits "quelque chose" qu'ils et elles pouvaient donner aux enfants qui vivaient dans le quartier. C'est ce que souligne Ervin :

*"Mon frère était addict au sucre, il se détruisait les dents avec des cubes de sucre. Donc dès que quelqu'un avait des cubes de sucre dans un colis d'aide humanitaire, ils lui en donnaient. Il demandait toujours pour moi aussi."*

(Ervin, entretien 4)

L'anthropologue Marcel Mauss (1925) développe le concept de réciprocité, qui réfère à un échange de biens qui n'implique pas de transaction pécuniaire. Les sociétés fonctionnent grâce à un système de dons et de contre-dons ; les gens donnent et reçoivent en retour. Ces dons peuvent concerner des biens matériels, mais également des services, etc.

Or, ce système de réciprocité participe à la création de liens entre les personnes impliquées dans l'échange. Cependant, si le don et le contre-don sont réalisés de manière immédiate, il n'y a pas de création de liens entre les parties, car ils ne disposent pas du temps et de l'espace pour ce faire.

Au contraire, quand l'échange se fait sur un temps plus long et est différé, alors il peut y avoir création de liens entre les parties impliquées. En effet, il n'est pas possible de payer ou de

rendre la faveur immédiatement, impliquant la création d'une relation -et intrinsèquement d'une dette-. Ce fut le cas à Sarajevo, où les habitant·es purent accéder à de la nourriture de cette manière. Et au-delà des biens matériels perçus, ces échanges permettent de se sentir protégé. Certain·es tenaient un registre des personnes (archives audiovisuelles) qui les avaient aidés et leur avaient donné à manger pendant la guerre, afin de pouvoir leur rendre la pareille dès que possible.

De plus, ces échanges de faveurs permirent également de redensifier le tissu social de Sarajevo en créant de nouvelles relations autour du partage de nourriture ; et expliquent de fait l'importance des relations interpersonnelles à cette période (entretien 1, entretien 3). Ce système de réciprocité et les relations qui en découlent agissent comme un "système de sécurité sociale" (Godina Godila, 2016) en cas de crise.

Après la guerre, le système de don et de contre-don est devenu moins important dans la vie des Sarajévien·nes, revenu·es à leur mode de vie pré-guerre. Ce changement est allé de pair avec un affaïssement du nombre d'échanges opérés sur un temps long, sans attendre de contrepartie immédiate. Le tissu social s'est alors clairsemé, ce que souligne Dijana Milak.

*"Oui oui. Vous savez c'est ça qui est extraordinaire. Pendant la guerre, il s'est créé une solidarité que vous ne pouvez même pas imaginer. Pendant la guerre, on a commencé à tout partager. Et après la guerre, plus. Les gens ont arrêté de se parler. Il a seulement quelques uns qui ont continué, les autres ont arrêté, comme s'ils voulaient oublier."*

(Dijana, entretien 1)

Ainsi, si la solidarité a été l'un des marqueurs de la vie pendant le siège, elle n'a pas été instaurée pour de bon. Il s'agissait donc davantage d'un ajustement *dans* la crise, qu'un ajustement *à* la crise<sup>26</sup>.

---

<sup>26</sup> Référence à la thèse d'Henrik Vigh, citée au début de la partie II.



### **III. Les espaces et les objets, émergence d'un esprit de Sarajevo**

Les objets et les espaces sont des témoins matériels de l'Histoire, créés et arrangés pour répondre aux besoins d'une population. Les objets, les gestes et les techniques sont la traduction matérielle et gestuelle d'une société. Dès lors, ils permettent d'en apprendre davantage sur les us et coutumes, et surtout sur la culture d'un peuple. Par exemple, étudier l'histoire de la charrue, la manière dont elle est construite et façonnée à différents endroits du monde et à différentes périodes permet de comprendre les enjeux spécifiques d'une région agricole à un moment donné.

Ainsi, l'analyse de ces objets, de leur vie sociale et matérielle, est à placer au centre de la réflexion. Dans ce travail, l'accent est mis sur les fours, de leur création à leur utilisation. D'autres objets auraient pu être étudiés, comme des charrettes pour acheminer l'eau ou encore des lampes. Tous sont des témoins matériels du siège de Sarajevo, et permettent d'en comprendre toutes les dynamiques. Les objets créés pendant le siège de Sarajevo sont le fruit de contraintes spécifiques - manque de matériaux, de ressources, d'espace -, et permettent alors de comprendre comment était organisée le travail et la vie dans les habitations. Ils avaient plusieurs fins, notamment de sécurité, de résistance ou de création de lien social.

Cette analyse est étendue aux espaces de manière générale, qui ont été reconfigurés et adaptés pendant le siège afin de répondre aux besoins des Sarajévien·nes. De plus, leur recomposition s'est faite à l'aide de divers outils, qui témoignent à nouveau de l'importance pratique et symbolique de la matérialité.

#### **A. Réaménager l'espace domestique**

L'espace domestique a été modifié afin de répondre aux nouveaux besoins de la population. Il a été réaménagé pour garantir la sécurité des personnes qui l'habitaient, et les objets qui s'y trouvaient ont été adaptés pour garantir leur fonctionnement.

## 1. La cuisine, nouveau centre de l'habitation

La fréquence et la violence des bombardements ont forcé les habitant·es à reconfigurer leur manière d'habiter la ville et leur propre habitation. Les appartements et maisons ont été réaménagés pour servir leur nouveau quotidien.

La question de la reconfiguration du logement est pertinente dans une certaine mesure concernant pour les personnes déplacées<sup>27</sup>. En effet, elles ont dû trouver un logement à leur arrivée dans la ville. Certain·es ont habité avec des proches, posant la question de la surpopulation des logements. D'autres ont occupé les appartements vides de personnes ayant quitté la ville ; et finalement d'autres ont été hébergé·es - temporairement ou non - dans des centres d'accueil d'urgence, créés dans des équipements publics comme des écoles ou des gymnases. Les manières d'habiter et d'aménager les logements dépendaient donc de la situation initiale des personnes déplacées. Celles et ceux qui sont parvenus à trouver un logement ont pu réaménager leur espace de vie, tandis que les autres ont du composer avec les règles institutionnelles ou familiales.

De manière générale, les Sarajévien·nes ont investi une pièce unique de leur logement, jugée comme étant la plus sûre. Il s'agissait communément de la pièce la moins exposée aux tirs de snipers et aux bombardements, et avec les murs les plus épais.

Ce repli de l'habitation dans une unique pièce de vie avait plusieurs objectifs : tout d'abord, cela permettait de limiter les risques d'être atteint·e physiquement par les affrontements en sécurisant au maximum la pièce.

Au-delà d'un objectif de protection face au conflit, cela permettait également de conserver la chaleur, et de ne pas utiliser trop de combustible. En effet, le gaz et l'électricité étant coupés, il n'était pas possible de chauffer normalement. Cela constituait une véritable difficulté pendant la période hivernale, très froide. Pendant six mois, les températures sont négatives ou égales à zéro ; et la neige recouvre la ville jusqu'aux mois de mars-avril.

---

<sup>27</sup> Il n'existe pas de chiffre précis concernant le nombre de personnes déplacées résidant à Sarajevo pendant le siège. Cependant, l'UNHCR estime le nombre total de personnes déplacées en BiH à 2,2 millions de personnes, dont une large frange résidait à Sarajevo.

Dès lors, le poêle était l'élément central de la pièce, celui autour duquel tout était organisé. Il servait à maintes choses : à faire la cuisine, à chauffer le logement et à faire chauffer l'eau pour la toilette. Il est alors possible de parler de foyer dans deux sens distincts mais toutefois complémentaires. Tout d'abord dans son acception matérielle de lieu où l'on fait et entretient le feu ; et ensuite dans son acception symbolique de centralité et de famille<sup>28</sup>.

Les habitations Sarajéviennes combinent ces deux définitions. En effet, la pièce à vivre était l'endroit chaud de la maison, celui où le feu brûlait. La famille y vivait, y mangeait et y dormait, tous ensemble. A l'exception des douches, toute la vie des Sarajéviennes s'est retrouvée ramassée dans un espace (Demick, 1994). Les repas étaient préparés dans cette pièce, et cuits sur le poêle. Ils étaient ensuite pris au même endroit, qu'il y ait des personnes extérieures à la famille proche ou non. Cet objet servait également à des fins de chauffage. Pour dormir, des matelas et des couvertures étaient installés sur une partie du sol de la pièce, à côté du poêle.

La présence du foyer, bien que permettant de baigner l'habitation d'une certaine chaleur, était également source d'anxiété. En effet, la majorité des Sarajevoïennes avaient un poêle de fortune, bricolé avec quelques objets récupérés. Leur utilisation était accompagnée d'un risque d'explosion, car le gaz était mal maîtrisé. A partir de 1993, le réseau de gaz fut étendu, et les raccordements au réseau de gaz étaient faits par les habitant·es directement, ce qui causait des accidents domestiques, ce que souligne ce passage :

*“ Je me souviens qu'il était dangereux de cuisiner avec les fours, et qu'ils avaient peur qu'ils explosent. Une fois, une grenade a explosé dans l'appartement. J'étais enfant, et j'ai cru que le four avait explosé, je n'avais pas réalisé que c'était une grenade. Tout avait explosé, il y avait de la poussière partout. J'ai dit à ma mère que le four avait explosé, mais ce n'était pas le cas.”*

(Milan, entretien 3)

---

<sup>28</sup> Définitions de “foyer” du CNRTL, consultées en ligne le 24 avril 2024.

Le poêle et la pièce qui l'entourait étaient le lieu de vie des habitant·es pendant le siège. Bien qu'étant sécurisées, ces pièces n'étaient pas hermétiques à l'extérieur, ce que montre le passage précédent. De plus, les poêles artisanaux constituaient également une source d'anxiété supplémentaire. Bien que nécessaires, ils se révélaient également dangereux.

## 2. La fabrication de fours de fortune

Une fois que l'électricité fut coupée en mai 1992, et le gaz à sa suite, il a fallu trouver une alternative pour faire la cuisine. Rapidement, les Sarajévien·nes ont commencé à construire divers objets, dont des fours avec des matériaux de récupération, comme des boîtes de conserves ou des plaques de métal récupérées.

Il y avait trois manières d'acquérir un four <sup>29</sup> : premièrement, il était possible de le fabriquer soi-même ou de demander à un proche de le faire. C'était le cas des *Sarajevska konserva*, qui étaient rudimentaires. Il n'était cependant pas possible de fabriquer des fours plus élaborés que ceux-là chez soi. Alors, des ateliers dédiés à cet effet ont été créés et vendaient des fours plus pratiques et travaillés. Il était donc possible de se procurer un four dans des ateliers d'artisan·es. Finalement, une ancienne usine de métallurgie a été reconvertie pour fabriquer des fours de manière industrielle, qui furent par la suite vendus à la population.

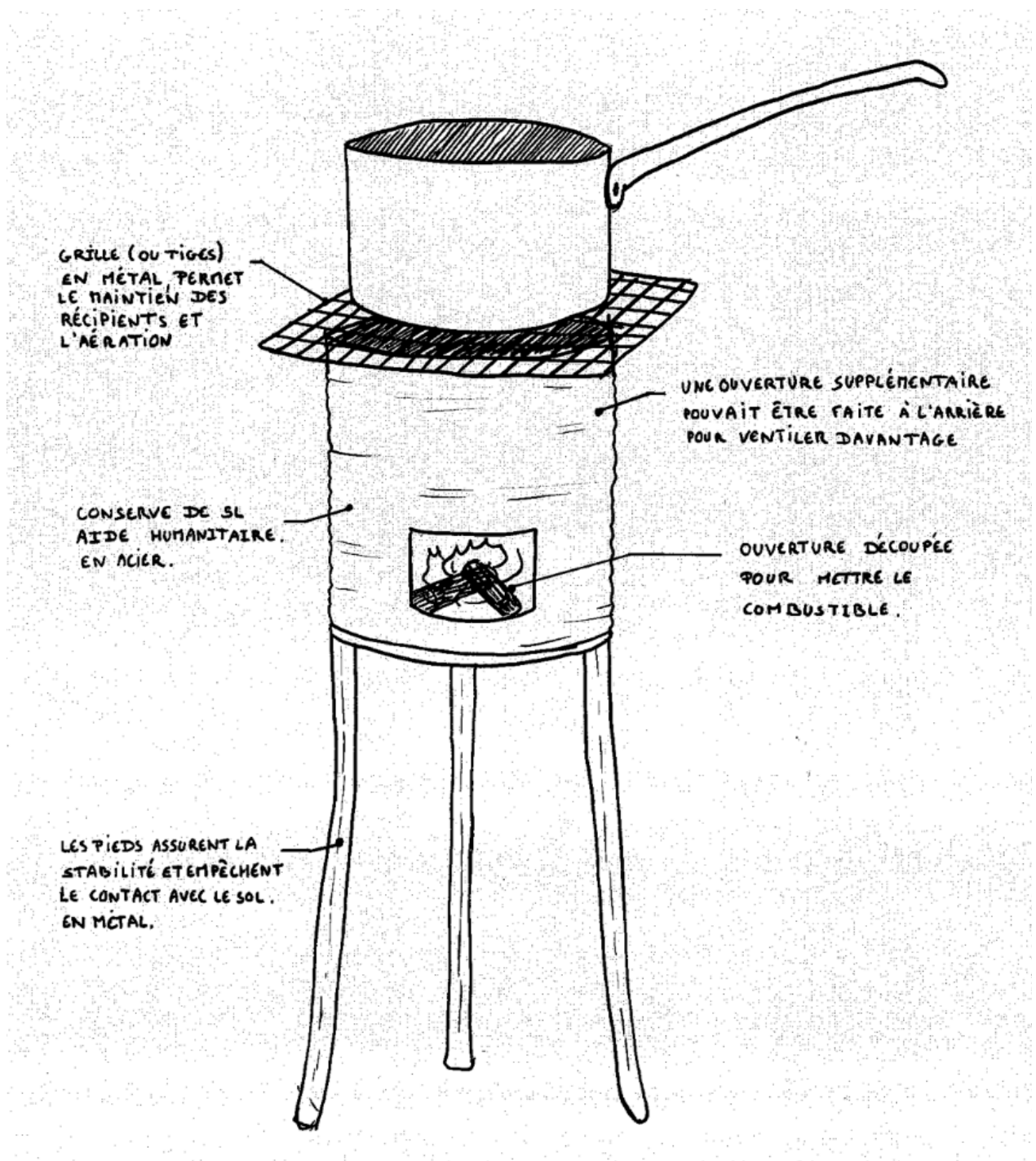
Ainsi, plusieurs types de fours ont été mis au point, avec des degrés différents de complexité. Nous allons ici nous concentrer sur deux types de fours différents, la *Sarajevska konserva* et le *fijaker*.

Le plus simple - et le plus répandu au début du siège- est le *Sarajevska konserva*. Il s'agit d'un réchaud fabriqué avec des boîtes de conserves provenant de l'aide humanitaire. Elles étaient juchées sur trois pieds, afin d'en assurer la stabilité et d'éviter le contact avec le sol ; ou posées sur une plaque épaisse, elle-même posée sur le sol. Un feu était entretenu dans

---

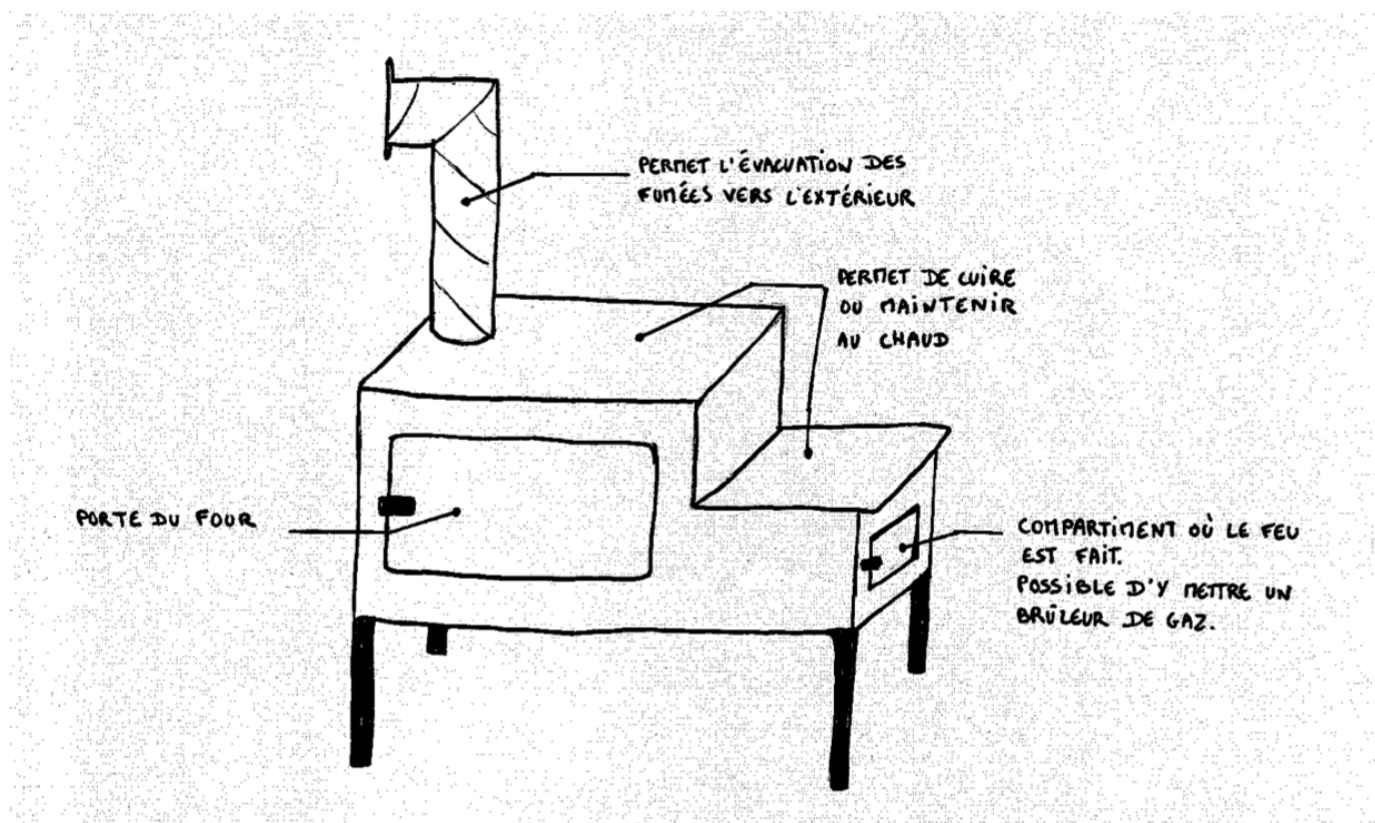
<sup>29</sup> Documents privés du musée d'Histoire de Bosnie-Herzégovine. "Katalog Ratne pećice", Sarajevo, 2024.

la conserve, qui était surmontée d'une grille (ou de tiges) sur laquelle étaient posées poêles et casseroles. Cet équipement était extrêmement sommaire : il était peu stable, et ne permettait pas l'évacuation correcte des fumées, qui restaient dans les appartements. Cela posait donc la question de l'inhalation de fumées et de gaz toxiques.



Sarajevska konserva, schéma de l'autrice.

Au fur et à mesure de l'avancée du conflit, et de l'ajustement au quotidien, de nouveaux fours artisanaux et industriels plus élaborés ont vu le jour. Le modèle du *fijaker* en est un exemple. Son design à deux étages l'a rendu populaire rapidement, et lui a valu son nom de *fijaker* - fiacre - car il n'était pas sans rappeler les calèches de chevaux (Maček, 2009).



Fijaker, schéma de l'autrice

Il s'agit d'un modèle de four bas avec deux compartiments, l'un permettant d'entretenir le feu et l'autre d'y cuire les aliments. Il était possible de réaliser plusieurs cuissons simultanément en utilisant à la fois le compartiment et le dessus du poêle, qui faisait office de plaque de cuisson. Le *fijaker* est également équipé d'un conduit qui permet l'évacuation des fumées à l'extérieur des habitations via le raccordement à l'extérieur. Ce modèle était à la fois produit industriellement (avec des plaques de métal importées de l'extérieur de la ville) ou artisanalement (avec des matériaux de récupération).

Ces deux types de fours de fortune témoignent de l'ingéniosité et du talent d'improvisation de la population. Ils et elles ont adapté leurs objets à leur situation et à leurs besoins à un moment précis. Le *fijaker* comme la *Sarajevska konserva* étaient pensés pour répondre aux besoins de la population. Ils étaient légers et facilement transportables, facilitant leur transport dans une ville où les voitures étaient à l'arrêt. Leur matériaux étaient facilement trouvables, et assez souples pour être travaillés sans nécessiter de nombreux outils et une énergie importante, comme des plaques provenant d'anciens fours, des conserves, des meubles en métal.

Trouver du combustible pour les faire fonctionner était également une question épineuse. En effet, le bois vint rapidement à manquer. Dès 1992, tous les arbres de la ville furent coupés pour fournir la population en bûches. Une fois ces ressources utilisées, il fut nécessaire de trouver d'autres choses pour entretenir le feu. Les chaussures, les livres voire le parquet étaient parmi les objets les plus utilisés à cet effet.

A partir de 1993, le réseau de gaz a progressivement été étendu, bien que ne fonctionnant que par intermittence (ibid). Ainsi, des brûleurs de gaz ont été incorporés au design des fours.

Pour la grande majorité, ces fours ont été acquis à des artisan·es ou des industriels, et ont donc été placés au centre d'un échange commercial. Ils ont donc été considérés comme une marchandise, dont la valeur réside dans l'échange pécunier. Leur prix détermine leur valeur.

Pour Arjun Appadurai (1989), il est nécessaire d'envisager le statut de marchandise des objets comme une étape transitoire, et non comme l'essence même du bien. C'est ce qu'il avance dans l'extrait suivant : *“Envisageons les marchandises comme des choses dans une situation particulière, une situation qui peut caractériser beaucoup de types de choses, à différents moments de leur vie sociale. [...] Je propose que la “situation de marchandise” dans la vie sociale de toute chose soit définie comme la situation dans laquelle son échangeabilité (passée, présente ou future) contre n'importe quelle autre chose est un trait socialement pertinent”*. Arjun Appadurai met en avant l'importance de la “vie sociale des choses” qui doit être envisagée comme un trait constitutif des objets. Il se détache d'une vision purement commerciale des objets, qui trouveraient leur valeur seulement dans l'échange commercial et l'attribution d'un prix.

De fait, si les *fijaker* et autres fours ont une valeur de marchandise supérieure aux *Sarajevska konserva*, parce que plus complexes et de plus grande qualité, il est nécessaire de

désenclaver l'analyse du cadre commercial pour envisager leur valeur sociale et symbolique. Tous ces objets sont fruits des besoins et de l'ingéniosité des Sarajévien·nes, et en cela ont la même valeur.

## **B. Les jardins et parcs, lieux de résistance et résilience**

Pendant plus de trois ans, la vie et la ville se sont repliées sur elles-mêmes. Les espaces extérieurs sont devenus des lieux de danger, rendus difficiles d'accès au public. Cependant, leur usage a été revendiqué, et a permis à la population de mieux vivre.

### **1. Se réapproprier la ville : réinvestir l'extérieur**

Paradoxalement, les Sarajévien·nes sont devenu·es les prisonniers *dans* et *de* leur ville, sans toutefois pouvoir s'y mouvoir ni l'habiter. Les espaces extérieurs sont devenus synonymes de danger. L'espace urbain fut transformé - arbres coupés, routes et rues inaccessibles, barricades -, et est devenu un témoin visuel permanent de la désolation ambiante.

Il est alors possible de parler "d'urbicide". Ce concept est apparu au moment des guerres en ex-Yougoslavie, et est défini comme le "meurtre rituel des villes"<sup>30</sup>. Plus précisément, cela implique des "violences qui visent la destruction d'une ville non en tant qu'objectif stratégique, mais en tant qu'objectif identitaire" (Tratjnek, 2008). La métropole, fustigée pour son cosmopolitisme et sa diversité, est alors érigée en ennemi. En tant qu'étendard de la bonne entente entre différents groupes ethniques, celle-ci doit être détruite. Entre 1992 et 1996, de nombreux bâtiments culturels et religieux - essentiellement des mosquées (Walasek, 2015) - ont été détruits, dans l'objectif de d'anéantir les manifestations matérielles et patrimoniales de l'Autre. Avec les bâtiments, ce sont les liens sociaux qui composent la ville qui meurent avec elle.

---

<sup>30</sup> Définition posée pour la première fois par Bogdan Bogdanovic, maire de Belgrade et architecte de formation.



La vie était confinée à l'espace intérieur. Tous et toutes vivaient calfeutrés à l'écart des fenêtres et du dehors. Cependant, au fur et à mesure, l'espace urbain a été reconquis par la population, et notamment par le biais de l'agriculture urbaine. Les parcs, les jardins, les terrains vagues, les bas-côtés ont été utilisés à des fins agricoles.

S'est alors amorcée une forme de résistance civile contre l'urbicide. Cela n'était pas sans risque, car sortir exposait la population aux bombardements et aux snipers. De plus, travailler la terre requerrait de passer de longs moments à découvert, sans moyen de se protéger.

L'agriculture urbaine est donc l'un des moyens qui a permis à la population de se réapproprier la ville. Les parcs, les bas-côtés, les jardins ont été détournés pour faire pousser diverses plantes. Ces espaces étaient administrés sur le modèle des biens communs - utilisables par toutes et tous, et n'appartenaient donc à personne. Il s'agissait de lieux où se mélangeait la population sans distinction d'ethnie ; de fait, il est possible d'envisager l'agriculture urbaine comme un acte de résistance contre l'urbicide en cours.

Elinor Oström (2010), économiste, récuse l'idée de la *tragédie des biens communs* (Hardin, 1968), qui dispose que le bon fonctionnement des biens communs relève de l'utopie et prône la privatisation. Au contraire, Oström avance l'idée d'une possible gouvernance des biens communs. Les personnes impliquées dans leur gestion (à l'échelle locale comme globale) coopèrent et produisent des règles pour assurer la pérennité des ressources. Il est possible d'appliquer ce concept à la situation de Sarajevo, où les habitant·es ont coopéré pour garantir l'accessibilité et le rendement des jardins, bien que sa théorie soit à l'origine dédiée aux institutions.

Au-delà de leur caractère intrinsèque de résistance et résilience, ces espaces verts ont participé au nivellement des inégalités. En effet, ils étaient notamment cultivés par celles et ceux qui n'avaient pas leur propre jardin, souvent plus précaires.

Cela fait notamment écho à la pratique du glanage, largement pratiquée avant le mouvement de privatisation des terres qui s'opéra en Europe à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Une fois les récoltes faites, tous et toutes pouvaient glaner et grappiller ce qui n'avait pas été ramassé

durant la récolte. Il s'agissait pour les populations les plus précaires d'obtenir davantage de denrées alimentaires, sans les voler à quiconque<sup>31</sup>.

Donc, l'exploitation des espaces publics à Sarajevo a permis de compléter les apports alimentaires de la population, et ce sans passer par les circuits commerciaux. Cela fut possible grâce à l'envoi de graines dans les colis d'aide humanitaire de l'UNHCR (Rapport de mission de la FORPRONU, 1996). D'autres organisations ont également participé à l'envoi de graines, mais de manière bien plus réduite (entretien 2).

Les jardins improvisés ont donc fleuri dans toute la ville, revendiquant l'espace urbain. La production qui en découlait n'était pas anecdotique, et la consommation de celle-ci représentait une part importante du régime alimentaire des Sarajévien·nes.

## **2. Cultiver et glaner pour manger des produits frais**

L'aide alimentaire apportée par les organisations humanitaires laissant à désirer qualitativement comme quantitativement, les habitant·es furent forc·es de trouver d'autres manières de compléter leur alimentation, notamment en cultivant et en cueillant des végétaux.

Les Sarajévien·nes ont commencé à cueillir des plantes sauvages comestibles pour se nourrir. Cette pratique n'a pas été mise en place immédiatement en 1992. Elle a pris un certain temps à se mettre en place, notamment car la population manquait d'informations sur l'identification des plantes comestibles et sur la manière de les préparer pour pouvoir les consommer.

La communication des informations s'est faite par plusieurs canaux : tout d'abord par le bouche à oreille, certain·es habitant·es ayant des notions de botanique. Ce savoir-faire a également été transmis par la population plus âgée, qui a vécu la rudesse du début de l'époque communiste et ses pénuries alimentaires (entretien 1). Ces informations transmises de manière informelle ont été couplées avec des communications publiques émanant du gouvernement, à l'image du programme informationnel sur les plantes sauvages comestibles

---

<sup>31</sup> En France, la pratique a aujourd'hui perdu de son importance, bien qu'elle soit encore inscrite dans le Code Rural et définie comme un droit.

“Nutrition in nature” à partir de 1992, lorsque l’électricité fonctionnait. De plus, des scientifiques étaient dépêchés dans les quartiers de la ville afin de sensibiliser la population et pour leur donner les clefs nécessaires à la cueillette et à la préparation des plantes sauvages (Redzić, 2010).

Différents types de plantes étaient cueillies, comme des légumes et des fruits sauvages, mais également des plantes médicinales et des épices. La majorité poussaient dans des biotopes urbains ou semi-urbains ; quelques autres en forêt (sur les collines qui entourent Sarajevo), mais dans une moindre proportion. Elles poussaient donc d’ores et déjà dans la ville. Les habitant·es se rendaient donc en extérieur pour ramasser ces plantes, comme illustré par la photo ci-dessous.



Femmes cueillant des plantes à proximité de la Sniper Alley.  
Photographie de Jerome Delay (Associated Press), 1993.

Les plantes les plus consommées étaient l'ortie, la chicorée, le pissenlit et le tussilage<sup>32</sup> (Redzić, 2010). Elles étaient utilisées dans des soupes, pour agrémenter des farces de *pitats* ou des salades. Au-delà de garantir un apport vitaminique nécessaire au bon fonctionnement métabolique, ces plantes amélioraient grandement la palatabilité des aliments consommés. De fait, cela participait à remettre une part de dignité dans l'assiette.

Cependant, cette idée est à nuancer, comme le pose cet extrait du *Sarajevo Survival Guide* (1993). *“Au printemps, été et automne, toutes les feuilles qu'il était possible de trouver étaient utilisées comme ingrédients – provenant des parcs, jardins, champs, et collines qui n'étaient pas [trop] dangereuses à visiter.”*<sup>33</sup>. Il est bon de s'attarder sur le choix sémantique du mot “feuilles” dans cet extrait. En effet, le terme de “feuilles” renvoie à l'alimentation des herbivores, davantage qu'à celle des humains. Les termes de plantes, légumes ou fruits, moins connotés, auraient pu être utilisés. Seulement ce n'est pas le cas, et montre donc que cette manière de se procurer des denrées alimentaires et manger, imposée à la population, est également vécue comme un déclassement, comme un objet de honte.

Comme souligné dans une précédente partie, les espaces domestiques ont été recomposés autour d'un foyer. De la même manière, les espaces extérieurs des maisons (jardins privés, balcons) ont vu leur utilisation première détournée. Ces espaces ont été utilisés à des fins agraires, et non plus de loisirs ou ornementales. Les fleurs sont enlevées des jardinières, et remplacées par des légumes.

Le *Sarajevo Survival Guide* (1993) souligne le détournement de ces espaces en écrivant que les *“légumes frais ne peuvent provenir que du jardin de quelqu'un, ou de vos pots de fleurs qui sont maintenant nettoyés de leurs plantes inutiles, ou d'un parc qui est devenu une source pour la survie”*<sup>34</sup>. La culture de plantes comestibles a été rendue possible par l'envoi de

---

<sup>32</sup> Le chiffre provient d'une étude réalisée sur 630 personnes en 1993. Il s'agit des plantes citées par plus de 80% des enquêtés.

<sup>33</sup>“In spring, summer and fall, all leaves it is possible to find were used as ingredients--from parks, gardens, fields, and hills which were not [too] dangerous to visit.” Traduction de l'auteurice.

<sup>34</sup>“Fresh vegetables can be had only from someone's garden, or your flower pots which are by now cleansed of unuseful plants, or a park that's become a source for survival.” Traduction de l'auteurice.

graines dans les colis d'aide humanitaire de l'UNHCR et d'autres associations. Ainsi, des poivrons, des tomates ou encore des choux ont été plantés.

Il est important de ne pas sous-estimer l'importance de la part de la nourriture cultivée dans la ville pendant le siège. Pendant le siège de Leningrad 42% de la nourriture consommée avait été plantée dans la ville (Cuny, 1994). S'il n'existe pas de données empiriques sur cette thématique pour le siège de Sarajevo, l'importance et le nombre de potagers peut laisser à penser que c'était également le cas.

Si la cueillette et la culture de légumes a permis aux habitant·es de rompre la monotonie de leurs assiettes, elle a également permis de créer et d'entretenir de nouveaux réseaux de solidarité et témoigne matériellement du processus de sortie de guerre.

### **3. Les jardins, des lieux de sociabilité**

Au-delà de permettre de varier l'alimentation et de permettre de meilleurs apports nutritifs, l'exploitation des jardins et des espaces verts était un moyen de créer du lien social.

Tout d'abord, les espaces urbains publics (parcs, bas-côtés) transformés en champs urbains étaient utilisés et gérés par plusieurs personnes, à la manière des biens communs. Ils n'appartenaient à personne et tout le monde à la fois. Chacun·e avait une petite parcelle jouxtant celle des autres<sup>35</sup>. La proximité des parcelles favorisait l'échange des personnes qui travaillaient la terre, qui se voyaient donc régulièrement. En effet, la culture des légumes nécessitait un travail régulier afin d'en garantir les rendements. L'échange d'informations et d'astuces était également clef dans la réussite de ces jardins improvisés, permettant la transmission de savoirs entre initié·es et néophytes.

Concernant les potagers créés dans les jardins des maisons particulières, ils étaient également souvent partagés entre voisin·es ou ami·es. Certaines personnes qui n'avaient pas

---

<sup>35</sup>Archives consultées à Sarajevo.

d'espace extérieur à leur domicile se voyaient offrir une petite parcelle à cultiver. Cela est mis en exergue dans l'extrait d'archive suivant :

*“Cependant un jour, une femme appelée Semsa est venue et m’a proposé une parcelle de son jardin<sup>36</sup>. Elle faisait environ 30 ou 40 mètres carrés. Il est vrai que le quartier de Babića Bašča est loin de Marijin Dvor<sup>37</sup>. Cela signifiait risquer la mort à n’importe quel moment, mais mon amour du jardinage et le besoin de survivre ont fait que j’ai accepté. J’ai tout planté dans ce petit jardin, et cela nous a sauvés.”*

En outre, le concept de bien commun implique la création et le maintien de liens sociaux. Ces espaces et ressources étant utilisées par de nombreuses personnes, il est nécessaire qu’elles échangent à propos de leur administration. Ces biens communs sont donc des lieux permettant la création de liens sociaux entre les personnes impliquées (Federici, 2017).

De plus, la cueillette de plantes était un jeu pour les enfants, qui s’amusaient à ramasser et goûter de nouvelles variétés. Les plantes étaient consommées non pas pour leur goût, mais pour la qualité ludique de les choisir, de les manger ensemble, de faire semblant. Ce fait est souligné par Milan à l’occasion d’un entretien, où il décrit ces jeux qui impliquaient cueillette et glanage :

*“Il y avait quelques fruits autour de chez moi, autour des maisons. Il y avait des cerises, des poires, des pommes. Et nous, en tant qu’enfants, on allait dehors pour les manger. Certains appartenaient à des gens, et d’autres à personne. Aussi, on expérimentait de manger des plantes dehors. Je me rappelle d’une sorte de plante que l’on suçait. On la coupait et on aspirait le jus de la plante.”*

(Milan, entretien 3)

---

<sup>36</sup> Interview de Sulejman Begovic, retraité. Interview réalisée par la FAMA Methodology en 1997. Traduction de l’auteurice.

<sup>37</sup> Il y a 2,5 kilomètres de distance entre ces deux quartiers de Sarajevo, soit quarante minutes de marche.

La plante qu'il consommait était extrêmement acide, et n'était pas consommée autrement que dans le cadre de ces jeux entre enfants. De la même manière que les objets du quotidien dont le but premier est détourné pour en servir un autre, les jardins et plantes deviennent prétextes au jeu et à la sociabilité, au-delà de leur objectif de subsistance.

Ainsi, les jardins sont devenus des lieux de densification du tissu social. Au-delà de la sociabilité et de la solidarité, l'alimentation était également un outil de résistance aux mains de la population.

### **C. Alimentation et résistance**

Les actes de résistance peuvent passer par l'ordinaire (la fréquentation de cafés) comme par des actes revendiqués comme résistants (grèves, art) Ainsi, alimentation et résistance étaient intimement liées pendant le siège.

#### **1. La nourriture comme médium de résistance artistique**

Sarajevo est le centre culturel de la Bosnie-Herzégovine, accueillant de nombreuses institutions culturelles (théâtres, opéras, écoles d'art, etc.). Le siège a forcé l'arrêt de leurs activités et empêché la production et les représentations artistiques habituelles.

Dépourvus de scènes, les artistes ont investi de nouveaux lieux et utilisé de nouveaux médiums pour dénoncer les horreurs du conflit. L'art urbain a alors revêtu une place particulièrement importante, les artistes utilisaient la ville comme support, la réclamait comme leur, notamment par la pratique du graffiti. Ces actions vont à l'encontre de la volonté d'"urbicide" des belligérants, détaillé dans une partie précédente. En effet, leur volonté d'anéantir la ville à cause de son identité multiculturelle et diverse est contrée par les initiatives, notamment artistiques, des habitant-es. La scène artistique était particulièrement vibrante pendant le siège ; et l'art était l'un des moyens de résistance les plus importants.

L'alimentation était l'un des sujets de prédilection des artistes. Elle était à la fois la muse et le médium utilisé, et permettait de dénoncer les conséquences du conflit sur les civil-es.

Une créatrice de mode a dessiné une collection intitulée *Survival Show* en 1994. Son inspiration provenait des fruits et légumes. Chaque tenue avait pour but de représenter un de ces végétaux, comme des carottes, du fenouil ou du maïs<sup>38</sup>. Elle reprend les codes de la haute couture : coupes audacieuses, créativité, matériaux de qualité. Ce dernier point est particulièrement intéressant. En effet, les maisons de haute couture utilisent des tissus rares d'une grande qualité pour la confection de leurs vêtements.

Dans la collection du *Survival Show*, l'accent est mis sur les légumes et les fruits, matériaux rares et chers. La jupe d'une des silhouettes est composée de tissus carottes et de fanes superposées ; l'autre de tiges de maïs. Le produit est utilisé brut, et met alors en exergue l'absurdité du siège comme l'importance du sentiment de manque qui touche la population. En effet, la carotte tient lieu de tissu rare, et se voit attribuer la même valeur qu'une tenue de haute couture.

Un autre artiste, Mensud Kečo, a utilisé l'alimentation comme médium pour dénoncer l'attaque de la rue Ferhadija de mai 1992 perpétrée par la *Republika Srpska*. 26 personnes ont perdu la vie, et d'autres ont été blessées alors qu'elles attendaient pour recevoir du pain<sup>39</sup>.

Pour commémorer et dénoncer cette attaque, Mensud Kečo a réalisé la statue d'un homme debout, en utilisant le pain comme matériau. L'utilisation du pain permet de dénoncer les pressions exercées sur les civil-es et la violence intrinsèque à leur quotidien, qui touche jusqu'à la subsistance.

De plus, l'anonymat de la personne qui est représentée, combinée au fait que la sculpture soit en taille réelle, permet de s'identifier aux violences vécues par les Sarajévien-nes à cause du manque de nourriture.

---

<sup>38</sup> Reproduction de certains dessins de la collection en annexe.

<sup>39</sup> "Sarajevo : anniversaire du massacre de la rue Ferhadija", *Le Courrier des Balkans*, 29 mai 2008.





Oeuvre de Mensud Kečo, photographie de l'autrice.

Ces exemples d'œuvres mettent en avant l'importance de l'art dans la résistance des habitant·es. Elles sont largement inspirées du quotidien de la population, expliquant pourquoi la nourriture est utilisée comme médium par les artistes. Il est nécessaire de souligner que les objets d'artisanat improvisés pendant le siège - comme les fours ou les charrettes pour transporter de l'eau - auraient pu être analysés dans cette partie, car présentant un sens artistique et résistant certain. Il a cependant été décidé de les traiter à part, afin de mettre davantage en exergue leur caractère ingénieux.

L'art était donc l'un des outils de résistance utilisés pendant le siège. Il a été complété par d'autres, et notamment par l'organisation de grèves de la faim.

## **2. Le retournement du stigmaté : les grèves de la faim**

Les moyens de résister pendant la guerre étaient limités. En effet, toutes les actions impliquant des regroupements importants étaient proscrites à cause du danger des affrontements. De plus, l'électricité étant coupée, les communications interpersonnelles étaient compliquées, rendant difficile l'organisation de mouvements de grande ampleur.

Onze personnalités politiques, dont le maire de Sarajevo et les membres du Conseil de la ville, ont décidé d'alerter sur la situation à Sarajevo en organisant une grève de la faim. Leur but était de protester contre l'aide humanitaire reçue, jugée insuffisante. L'action avait pour objectif d'alerter la communauté et l'opinion publique internationale sur le manque d'aide alimentaire, afin d'obtenir une réaction de ces dernières. Cependant, cette grève n'eut pas l'effet escompté.

En effet, il n'y eut pas de véritable réaction des organisations internationales déployées sur place, hormis l'assurance que les objectifs d'approvisionnement allaient être remplis. Or, il s'agissait d'un objectif que les organisations ne parvenaient pas à atteindre depuis le début du conflit ; et leurs paroles n'étaient pas consolidées par des actions permettant une amélioration de la situation.

De plus, les grévistes perdaient du poids rapidement, certains étant déjà affaiblis avant le début de la lutte. Les soins apportés à l'hôpital laissaient à désirer du fait du manque de matériel et d'électricité<sup>40</sup>, confortant les grévistes dans l'idée d'arrêter de jeûner.

Ainsi, la grève de la faim prit fin le 8 juillet 1993, soit une semaine après le début de l'action. Cette lutte a été assez mal accueillie par les Sarajévien·nes, qui voyaient d'un mauvais œil le fait que des hauts fonctionnaires privilégiés arrêtent de manger, alors même que certain·es souffraient véritablement de la faim.

---

<sup>40</sup> Interview de Muhamed Kreševljaković, maire de Sarajevo de 1990 à 1994. Interview réalisée en 1997 à Sarajevo par la FAMA Methodology.

De fait, l'instrumentalisation du manque de nourriture afin d'obtenir une réaction de la communauté internationale s'est soldée par un échec. Leur initiative est également passée largement inaperçue, les Sarajévien·nes questionné·es dans le cadre de ce mémoire n'ayant pas le souvenir d'avoir entendu parler de cette mobilisation. Cela met donc en exergue l'inefficacité de ce répertoire d'action.

La grève de la faim entreprise par les officiel·les met cependant en lumière l'importance que revêtait l'alimentation dans les mobilisations et le discours des autorités.

Si certains ont essayé de résister en arrêtant de manger, d'autres ont pris le contrepied de cette initiative. Ainsi, les cafés sont devenus des centres de résistance pour les habitant·es, comme démontré dans la partie suivante.

### **3. Les cafés : entre résistance et parasitage**

En 1992, tous les magasins de la ville ont fermé, faute d'approvisionnement et de sécurité. Comme souligné précédemment, les Sarajévien·nes se sont petit à petit habitué·es à leur nouveau quotidien, et certains commerces ont rouvert. C'était notamment le cas de quelques cafés, devenus des lieux de résistance au-delà de leur caractère social.

Le *Sarajevo Survival Guide* (1993), qui peint un tableau grinçant de la réalité de la ville pendant le siège, décrit les cafés de la manière suivante :

*“Moderne, la vie des cafés d'avant-guerre où frayait la jeunesse de la ville et ses – bonne musique, excellent café, whisky, liqueurs faites maison – ils ont ré-émergés depuis novembre, protégés par d'épaisses plaques et de l'aluminium de l'UNHCR, avec des générateurs pour avoir leur propre électricité.*

*Leurs noms : Bugatti, Pierre, Stefanel, Charlie, Sky, Indi, Holland, 501, S.O.S, GoGo, Tvin... Ils commencent à travailler à 11 heures du matin et ferment à la tombée de la nuit. Certains sont ouverts jusqu'au couvre-feu – visitez seulement si vous avez un*

*ami qui connaît bien la ville. Certains sont ouverts tant qu'il y a des clients. Tous sont armés.*"<sup>41</sup>

Selon ce guide, les premiers cafés ont rouvert à l'automne 1993, soit un peu plus d'un an après leur fermeture. Ils n'étaient cependant pas accessibles à tous et toutes, car nécessitaient de posséder de la monnaie étrangère (deutschemarks ou dollars) pour payer les boissons.

Si ces cafés étaient rentables grâce aux paiements en monnaies étrangères, se pose tout de même la question de leur approvisionnement. L'hypothèse la plus probable concernant leur fonctionnement est qu'ils se soient financés par de la contrebande ; et que les gérant-es soient des profiteur-euses de guerre. En effet, ils et elles parvenaient à se procurer de l'alcool, du café ou du thé (entretien 1) : soit autant de boissons demeurant inaccessibles à la majorité des Sarajévien-nes. Or, le tunnel construit sous la ville permettait le passage de denrées alimentaires qui échappait au contrôle de la FORPRONU. Peter Andreas (2008) décrit que le tunnel était privatisable contre une certaine somme d'argent, afin de permettre à des marchandises spécifiques de passer. Ce fut par exemple le cas pour une cargaison de canettes de Coca-Cola.

Dijana Milak était une habituée de certains de ces cafés, comme le S.O.S ou le Tvin. Son travail à l'aéroport lui permettait de s'y rendre régulièrement. Elle souligne l'importance de se rendre dans ces lieux pour elle, en tant que jeune adulte dans une ville à l'arrêt, car "ça avait la résonance [qu'elle était ] vivante". En effet :

*"Vous savez, moi j'ai rencontré mon mari pendant la guerre, et on s'est marié pendant la guerre. On s'est mariés, mais on n'est jamais sortis ensemble. Où sortir ? En 1993-94, il y avait une sorte de mouvement culturel clandestin dans les caves, il y avait une sorte de résistance culturelle, les gens avaient envie de vivre. La guerre et le siège ne t'empêchent pas de chanter. Les lieux étaient toujours connus au dernier moment parce qu'on avait peur qu'il y ait une bombe ou quelque chose comme ça. La survie était aussi mentale, sinon tu deviens fou. Dans les cafés, tu parles avec des gens. Tu parles, tu rigoles, tu écoutes de la musique, tu bois un café et tu te sens vivant."*

---

<sup>41</sup> Traduction de l'autrice.

Les cafés permettaient donc à la population de se retrouver et d'échanger dans des lieux dédiés à cet effet. S'y rendre relevait d'un acte de défiance et de résistance de la part des habitant·es, qui refusaient de se résigner à leur quotidien. Cependant, ces cafés participaient à alimenter des réseaux clandestins et grossissaient les poches de profiteur·euses de guerre.

Si les cafés étaient des lieux de résistance, l'humour Sarajévien est également un exemple de la résilience et résistance des habitant·es.

#### **4. Les boîtes de conserve ICAR, exemple de l'esprit de Sarajevo**

*“Bonsoir à vous trois qui avez encore de la batterie !”* lance un membre de la troupe de comédien·nes Hit Parade pour démarrer leur parodie de show télévisé<sup>42</sup>. La troupe était très appréciée des Sarajévien·nes pour son humour caustique, avant comme pendant le siège. Cette plaisanterie est emblématique d'un phénomène plus large, celui de l'humour bosnien - et plus particulièrement Sarajévien -. En effet, l'humour est élevé en tant que partie constituante de l'identité des bosnien·nes (Orlov, 2021), et ce pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, cette idée de l'existence d'un “esprit” de Sarajevo (Maček, 2009) implique la capacité des individus à rire d'eux-mêmes, de devenir part de la plaisanterie. Cela s'explique notamment par le concept de *raja* - de l'arabe, qui signifie troupeau, groupe - qui régit les relations sociales à Sarajevo. Simplement, il s'agit d'une mentalité spécifique aux habitant·es de Sarajevo ainsi que d'un milieu culturel spécifique à travers lequel se jouent les événements de la vie quotidienne. Pour être *raja*, les individus doivent s'intégrer à leur *raja* et en respecter les règles. De plus, l'humour est une part importante du *raja* : il faut être capable de faire rire, et surtout pouvoir rire de soi pour être accepté·e par les autres (Šavija-Valha, 2016).

---

<sup>42</sup> “Sarajevo Journal : This can't be Bosnia, there is too much laughter”, *The New York Times*, le 6 juillet 1993.

Le concept de *raja* permet d'expliquer l'importance de "l'esprit de Sarajevo" et de l'humour pendant le siège, qui servait donc un autre but que de dédramatiser des situations traumatisantes. Ces plaisanteries touchaient également le domaine de l'alimentation, qui était devenu une partie saillante du quotidien des Sarajévien·nes pendant le siège, et donc une cible facile pour "l'esprit de Sarajevo".

Tout d'abord, la sémantique utilisée pour décrire certains aliments reflète la vivacité de leur humour. L'appellation de "gâteaux de la guerre du Vietnam" pour décrire les vieux biscuits - passés de date depuis plus de quinze ans<sup>43</sup> - reçus dans les colis d'aide alimentaire illustre bien ce fait.

Au-delà de l'ironie du langage, l'un des exemples les plus saillants est celui des boîtes de conserve de bœuf ICAR. Leur qualité était plus que discutable, à tel point que plusieurs ont affirmé que "même les chiens et les chats n'en voulaient pas" (entretien 4). Ces conserves sont devenues emblématiques pour les habitant·es de Sarajevo, à tel point qu'elles étaient systématiquement mentionnées (parfois à plusieurs reprises) lors des entretiens réalisés dans le cadre de ce travail de recherche. Elles sont le symbole de l'échec des missions d'aide humanitaire à Sarajevo ; et plus spécifiquement de leur incapacité à nourrir la population avec dignité.

En 2007, un monument commémoratif en forme de boîte de conserve ICAR a été érigé juste à côté du Musée d'Histoire de Bosnie-Herzégovine et de la Sniper Alley, comme illustré par la photographie reproduite ci-après.



<sup>43</sup>Archive consultée

Canned beef monument, Sarajevo, photographie de l'autrice.

L'érection de ce lieu de mémoire est particulièrement ironique, notamment au vu de l'inscription qui y est gravée. En effet, il est écrit qu'il s'agit d'un "monument à la communauté internationale, de la part des habitants reconnaissants de Sarajevo". Le choix de cette conserve comme support de l'inscription n'est donc pas anodin, et reflète cet esprit typiquement Sarajévien, qui se moque de l'aide internationale apportée pendant le conflit.

Les habitant·es ont développé une sorte d'obsession et de fétichisme pour cet objet, cristallisé autour du rejet et du dégoût. A l'inverse, la population de Leningrad a connu le sentiment inverse. En effet, des boîtes de corned beef ont également été distribuées à la fin du conflit. Seulement, elles étaient fortement valorisées par les habitant·es de Leningrad, contrairement à celles et ceux de Sarajevo. Une fois consommées, elles étaient utilisées en tant qu'objets de décoration, de pots de fleur ; et revêtaient même une fonction d'échange pour les enfants (Brodsky, 1996). Cette différence de réaction peut s'expliquer par le contexte, et notamment car l'aide apportée à Leningrad a été tardive et sporadique, conférant une valeur de rareté et de préciosité aux denrées reçues.

Dans les deux cas, les boîtes de conserve de corned beef mettent en avant l'importance de la matérialité. En outre, les ICAR cans mettent en exergue l'importance de l'humour et de l'ironie pour les Sarajévien·nes, qui leur a permis de dédramatiser leur quotidien et d'entamer un processus de résilience.

## **Conclusion.**

L'alimentation a été utilisée comme une arme de guerre lors du conflit bosnien, et particulièrement à l'occasion du siège de Sarajevo (1992-1996). Les réseaux d'approvisionnement ont été coupés, tout comme les liaisons de la ville avec l'extérieur. Le manque de denrées alimentaires a rythmé la vie des Sarajévien·nes pendant presque quatre ans. Ce travail de recherche a cherché à vérifier l'hypothèse selon laquelle, au-delà de son instrumentalisation à des fins stratégiques, l'alimentation aurait servi à renforcer la solidarité et les liens sociaux entre les habitant·es.

Dans une première partie, nous avons pu voir que l'alimentation et son manque ont été instrumentalisés par les belligérant·es, induisant une évolution des pratiques alimentaires des habitant·es de la ville.

Afin de pouvoir déceler une évolution dans les pratiques alimentaires pendant le siège, il a été nécessaire d'effectuer un état des lieux des manières de préparer et de consommer avant 1992. De plus, Sarajevo étant une ville multi-ethnique et multiculturelle, il a fallu considérer les différences - ténues - de pratiques alimentaires entre les différentes ethnies.

L'instrumentalisation de la nourriture comme arme de guerre est un procédé ancien, tout comme celui du siège. L'analyse du siège de Leningrad (1941-1944) a apporté des clefs de lecture à ce sujet, et a permis de ne pas tomber dans l'écueil de la généralisation d'un siège à tous. En effet, la manière dont l'alimentation a été utilisée à Leningrad diffère totalement de Sarajevo. Il existe en effet une différence de nature, et non de degré, entre famine et malnutrition. En outre, les lieux d'approvisionnement en nourriture comme les marchés ou les centres de distribution revêtaient une importance stratégique particulière, et de fait étaient des cibles privilégiées par les belligérant·es

L'une des actions principales de l'aide humanitaire internationale était l'approvisionnement de la ville en biens et denrées alimentaires. Cet approvisionnement s'est fait par plusieurs canaux, dont le tunnel de Sarajevo contrôlé par l'armée bosniaque, et non par la FORPRONU, qui niait son existence. Cependant, c'est le pont aérien mis en place par l'ONU qui est devenu emblématique du conflit. Malgré l'ampleur du dispositif, les besoins de la population en nourriture étaient rarement atteints. Ainsi, le résultat de l'action humanitaire des organisations internationales à Sarajevo est en demi-teinte ; elle n'a pas



réussi à remplir ses objectifs et a fait perdurer le conflit en négociant avec la *Republika Srpska*.

Dans un second temps, nous avons pu voir que l'irruption du siège et du conflit a entraîné la destruction des normes sociales qui avaient cours.

Face à cette anomie, les habitant·es ont appris à raisonner avec de nouvelles normes, et une bascule s'est opérée entre les normes d'avant-guerre et les normes de guerre. Cela leur a permis de retrouver la normalité dans l'anormal. Les manières de cuisiner ont été totalement changées, notamment du fait du manque de ressources - alimentaires, énergétiques et hydriques -. Cela a engendré un alourdissement de ces travaux, devenus plus pénibles et longs à effectuer. Les femmes ont été les principales concernées par la surcharge de travail, car le travail domestique leur incombait le plus souvent. Elles étaient donc chargées des courses et de la cuisine. Or, cuisiner en temps de siège et avec des ressources moindres n'était pas chose facile. Ainsi, des recettes de siège ont été échangées par le bouche à oreille, permettant d'innover et d'améliorer la palatabilité des aliments des colis d'aide humanitaire.

Malgré ces innovations et recettes, le manque de nourriture a eu des conséquences à plusieurs niveaux. Tout d'abord physiologique, car la monotonie de l'alimentation et le manque de produits frais a engendré d'importantes carences en micronutriments, frayant un chemin à d'autres maladies. Ensuite, le manque de denrées a révélé et accentué les inégalités financières et alimentaires entre les habitant·es, certain·es étant touché·es beaucoup plus âprement que d'autres.

Finalement, la solidarité entre les Sarajévien·nes s'est imposée comme une nouvelle norme, qui régulaît les relations sociales. La commensalité était alors extrêmement importante, expliquant la création de cafés et de cantines populaires par diverses associations dont le but était d'aider les personnes les plus précaires et isolées. En outre, cette solidarité se voit par le partage des équipements de cuisine entre voisin·es et ami·es ; tout comme par l'avènement de la commensalité.

Enfin, nous avons souligné l'importance des espaces et des objets lors du conflit, dont l'utilité première a souvent été détournée pour répondre aux besoins des Sarajévien·nes.

L'espace domestique a été touché directement par l'irruption du conflit, les bombardements réguliers rendant les habitations peu sûres. Ainsi, elles ont été réorganisées autour d'une seule pièce jugée la plus sûre. Cela permettait de garantir une sécurité relative et de conserver la chaleur durant l'hiver. Au centre de cette pièce trônait la pièce centrale de

l'habitation : le poêle. Les anciens fours électriques étant inutilisables, de nouveaux ont été créés. Ainsi, ces poêles sont des exemples de design d'improvisation, et montrent toute l'ingéniosité des Sarajévien·nes.

En dehors de l'espace domestique, la population a peu à peu reconquis l'extérieur, dont les parcs et jardins publics. Ces espaces verts sont devenus des espaces de résistance et de résilience. En effet, la culture de fruits et légumes au sein de l'espace public peut se voir comme un acte de défiance contre l'urbicide en cours. Ces cultures, combinées à la cueillette de plantes sauvages ont permis de compléter l'alimentation des Sarajévien·es et d'éviter des carences trop importantes. En outre, ces jardins étaient des lieux où se nouaient de nouveaux liens sociaux et solidaires.

Finalement, l'alimentation a été envisagée et utilisée comme un outil de résistance. Tout d'abord par le biais de l'art, qui s'en est servi à la fois comme médium et comme inspiration. Puis par l'organisation d'une grève de la faim, qui en retournant le stigmate visait à alerter l'opinion publique internationale sur la situation à Sarajevo. Les cafés sont devenus des lieux de résistance et de sociabilité par leur simple existence, bien qu'ils aient également permis aux profiteur·euses de guerre de s'enrichir. Enfin, l'alimentation a été l'une des cibles de l'humour des Sarajévien·nes, qui était l'un des outils de résistance et de résilience mis en œuvre par la population.

La volonté d'"urbicide" portée par les belligérant·es a atteint son but : d'une ville multiculturelle et multi-ethnique, la population de Sarajevo s'est fortement homogénéisée. En effet, environ 85% des habitant·es aujourd'hui sont bosniaques, contre 41 % en 1991 (Garde, 2000). Après la guerre, les habitant·es non-bosniaques ont massivement quitté la ville, tandis que les bosniaques résidant dans les régions désormais sous le contrôle de la Republika Srpska ont emménagé à Sarajevo (Garde, 2000 ; Trajtnek, 2012). D'une ville multiculturelle, elle est devenue une métropole majoritairement bosniaque.

Finalement, les pratiques alimentaires des Sarajévien·nes ont drastiquement changé pendant le siège. Elles ont été vectrices de nouvelles formes de sociabilité et de solidarité entre les habitant·es, renforçant le tissu social de la ville. Seulement, il s'agissait davantage d'une parenthèse que de réseaux de solidarité pérennes. A la sortie de la guerre, la solidarité entre les habitant·es s'est affaïssée, comme si ils et elles voulaient oublier. Donc, si l'alimentation a été utilisée comme une arme de guerre pendant le siège, elle a également permis de rassembler et d'unifier la population. Cependant, cette solidarité exacerbée reste

circonscrite au temps du siège, et ne s'est pas généralisée. Elle relevait davantage d'une nécessité de survie que d'une envie de tisser des liens. De plus, ces réseaux de sociabilité avaient cours dans des espaces liés à l'alimentation, qui ont disparu après le siège. En effet, les potagers sont redevenus des parcs, et les habitations ont été privatisées de nouveau.

Dès lors, il ne faut pas surestimer la capacité du conflit à rapprocher les gens de manière pérenne, mais l'envisager comme une manière de se protéger et de survivre face aux violences physiques et symboliques induites par le conflit.

## Bibliographie.

### Ouvrages.

- ANDREAS Peter (2008). *Blue helmets and black markets : the business of survival in the siege of Sarajevo*, Ithaca et Londres, Press of Cornell University.  
<https://www.jstor.org/stable/10.7591/j.ctt7z8vg>
- BRUNEL Sylvie (2002). *Famines et politique*, Presses de Sciences Po.  
<https://doi.org/10.3917/scpo.brune.2002.01>
- BURG Steven et SHOUP Paul (1999). *The War in Bosnia-Herzegovina: Ethnic Conflict and International Intervention*. New York, Routledge.  
<https://doi.org/10.4324/9781315704494>
- CSIKSZENTMIHALYI Mihaly et ROCHBERG-HALTON Eugene (1981). *The meaning of things. Domestic symbols and the self*. Cambridge university press.
- FEDERICI Silvia (2017). *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Editions Entremonde, 1ere édition en 2004.
- GARDE Paul (2000). *Vie et mort de la Yougoslavie*. Paris, Fayard.
- MAČEK Ivana (2009). *Sarajevo under siege. Anthropology in wartime*, University of Pennsylvania Press. <https://doi.org/10.2307/j.ctt1hfr0pj>
- MAUSS Marcel (2012). *Essai sur le don, Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, 1ere édition parue en 1925, Presses Universitaires françaises.
- OSTROM Elinor (2010). *La gouvernance des biens communs. Pour une nouvelle approche des ressources naturelles*, De Boeck Supérieur.

- SEN Amartya (1981). *Poverty and Famines: An Essay on Entitlement and Deprivation*, Oxford, Clarendon Press.
- SOULET Jean-François (2006). *Histoire de l'Europe de l'Est : de la Seconde Guerre mondiale à nos jours*. Armand Colin.

### Chapitres d'ouvrage.

- APPADURAI Arjun (1986). « Introduction : commodities and the politics of value » in APPADURAI Arjun (dir.), *The social life of things. Commodities in perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, pp.3-63.
- BRACEWELL Wendy (2012). « Eating up Yugoslavia. Cookbooks and consumption in Socialist Yugoslavia », in BREN Paulina et NEUBURGER Mary (dir.), *Communism unwrapped : consumption in Cold war Eastern Europe*, New York, Oxford Academic, pp.169-196.  
<https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199827657.003.0007>
- DURKHEIM Emile (1893). « La division du travail anémique » in *De la Division du travail social*, Paris, Presses universitaires françaises, pp.343-356.
- GODINA GOLIJAJ Maja (2016). « Hunger and Misery: The influence of the First World War on the diet of slovenian civilians », in DUFFET Rachel (dir.), *Food and war in twentieth century Europe*, Londres, Routledge, pp. 85-97.  
<https://doi.org/10.4324/9781315582641>
- GUINDEUIL Thomas (2016). « Cuisine et construction nationale en Éthiopie des années 1880 aux années 1950 », in GUILLAUD Dominique et alii. (dir.), *Ambivalences patrimoniales au Sud : mises en scène et jeux d'acteurs*, Paris et Karthala, IRD Editions, p. 217-236. <https://doi.org/10.4324/9781315582641>

- KERGOAT Danièle (2001). « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe », in BISILLIAT Jeanne et VERSCHUUR Christine (dir.), *Genre et économie : un premier éclairage*, Genève, Graduate Institute Publications. <https://doi.org/10.4000/books.iheid.5419>
  
- NEBOJEBOJSA, Šavija-Valha (2016). « Raja, the ironic subject of everyday life in Sarajevo », in JANSEN Stef et BRKOVIĆ Čarna et ČELEBIČIĆ Vanja (dir.), *Negotiating Social Relations in Bosnia and Herzegovina. Semiperipheral entanglements*, Londres, Routledge. <https://doi.org/10.4324/9781315597690>
  
- CRONIER Emmanuelle (2021). « Guerre et alimentation à l'époque contemporaine », in QUELLIER Florent (dir.), *Histoire de l'alimentation: de la Préhistoire à nos jours*, Belin, pp. 721-736.
  
- VASLIYEV Pavel (2016). « Alimentary and pellagra psychoses in besieged Leningrad » in DUFFET, Rachel (dir.), *Food and war in twentieth century Europe*, Londres, Routledge, pp. 111-121. <https://doi.org/10.4324/9781315582641>
  
- VIGH Henrik, (2006). « Dubriagem and social navigation: constructing social trajectories through war », in VIGH Henrik, *Navigating Terrains of War. Youth and Soldiering in Guinea-Bissau*, Berghahn Books, pp. 117-140. <https://www.jstor.org/stable/j.ctt1btbzks>

### **Articles académiques.**

- ANDERSSON Neil *et alii* (2011). « Epidemiological assessment of food aid in the Bosnian conflict, 1994–97 », *Disasters*, vol.36, n°2. <https://doi.org/10.1111/j.1467-7717.2011.01253.x>
  
- APPADURAI Arjun (1988). « How to Make a National Cuisine: Cookbooks in Contemporary India », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 30, n°1, pp. 3-24. <http://www.jstor.org/stable/179020>

- BRADATAN Cristina (2003). « Cuisine and cultural identity in Balkans », Pennsylvania State University, vol. 21, n°1.
- BRODSKY Joseph (1996). « Spoils of War » *The Threepenny Review*, n°64, pp.6–9. <https://www.jstor.org/stable/4384474>
- CUNY Frederic (1994). « Cities Under Siege: Problems, Priorities and Programs », *Disasters*, vol.18, n°2. <https://doi.org/10.1111/j.1467-7717.1994.tb00296.x>
- FLATEAU Cosima (2016). « Les sorties de guerre. Une introduction », *Les Cahiers Sirice*, vol.17, n°3, pp.5-14. <https://doi.org/10.3917/lcsi.017.0005>
- FOURNIER Tristan *et alii* (2015). « L'alimentation, arme du genre », *Journal des anthropologues*, n°140-141, pp.19-49. <https://doi.org/10.4000/jda.6022>
- GAYER Laurent (2018). « La “normalité de l’anormal” : recomposer le quotidien en situation de guerre civile », *Critique internationale*, n° 80, p. 181-190. <https://doi.org/10.3917/cii.080.0181>
- GILARDONE Muriel (2010). « Amartya Sen sans prisme », *Cahiers d'économie Politique*, vol. 58, n°1, pp. 9-39.
- JONSSON Ingrid *et alii* (2002). « Choice of food and food traditions in pre-war Bosnia-Herzegovina: focus group interviews with immigrant women in Sweden », *Ethnicity & health*, n°7, pp.149-161. <https://doi.org/10.1080/1355785022000041999>
- LE PAUTREMAT Pascal (2009). « La Bosnie-Herzégovine en guerre (1991-1995) : au cœur de l'Europe », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 233, pp. 67-81.
- LEVI-STRAUSS Claude (1965). « Le triangle culinaire », *L'Arc*, n° 26, p. 22.

- LEMONNIER Pierre (2004). « Mythiques chaînes opératoires », *Techniques & Culture*, n°43-44. <https://doi.org/10.4000/tc.1054>
- MCCORKINDALE, Louise (1994). « Food Aid: Human Right or Weapon of War? », *British Food Journal*, vol. 96, n°3, p. 5-11.
- MITRI Tarek (1993). « La Bosnie-Herzégovine et la solidarité du monde arabe et islamique », *Maghreb - Machrek*, n°139. <https://doi.org/10.3917/machr1.139.0123>
- ORLOV David (2021). « Origins of Bosnian humour and its role during the siege of Sarajevo », *The European Journal of Humour Research*, vol.9, n°4, pp.173–188. <http://dx.doi.org/10.7592/EJHR2021.9.4.522>
- PANDZA Haris et MASIC, Izet (2007). « The influence of siege during the Bosnian war to the eating habits in Sarajevo », *Materia socio medica*, vol. 19, n°3.
- REDZIĆ Sulejman (2010). « Use of Wild and Semi-Wild Edible Plants in Nutrition and Survival of People in 1430 Days of Siege of Sarajevo during the War in Bosnia and Herzegovina (1992–1995) », *Collegium antropologicum*, vol.34, n°2, pp.551-570.
- SLAVKOVÁ Markéta (2019). « The burek as a meal and metaphor : food, migration and identity between "Orient" and "Occident" », *Porta Balkanica*, vol. 11, n°1-2, pp.62-75.
- TARDY Thierry (2006). « L'ONU et la gestion des conflits yougoslaves (1991-1995) : faillite d'une institution, faillite des États ? », *Relations internationales*, 2006, vol.4, n° 128, p. 37-53. <https://doi.org/10.3917/ri.128.0037>
- TAUSSIG Michael (1989). « Terror as Usual : Walter Benjamin's Theory of History as a State of Siege », *Social Text*, n°23, pp.3-20. <https://doi.org/10.2307/466418>
- TRATNJEK Bénédicte (2011). « Vivre dans une ville en guerre : les territoires du quotidien entre espaces des combats et espaces de l'enfermement », *Les Champs de Mars*, vol.1, n° 21, pp.75-100. <https://doi.org/10.3917/cite.032.0083>



- TRATNJEK Bénédicte (2012). « La destruction du " vivre ensemble " à Sarajevo : penser la guerre par le prisme de l'urbicide », *Institut de recherche stratégique de l'Ecole militaire*.
- VERDIER Yvonne (1969). « Pour une ethnologie culinaire », *L'Homme*, vol. 9, n°1. pp. 49-57. <https://www.jstor.org/stable/25131400>

### **Thèse.**

- STEINER Stephanie (1993). *The food distribution system during the siege of Leningrad : 1941 to 1944*, San José, Université de San José.

### **Rapports.**

- BRENNAN T. O. (1992). *Final Report on Humanitarian Assistance in Bosnia-Herzegovina*, US Air Force, Rapport d'information.
- CUTTS Mark (1999). *The humanitarian operation in Bosnia, 1992-95: dilemmas of negotiating humanitarian access*. UNHCR, Genève, Document de travail n° 8.
- FORPRONU (1996). *Former Yugoslavia - UNPROFOR*, Organisation des Nations Unies, Rapport détaillé de mission.
- Programme alimentaire mondial et UNHCR (1998). *Emergency food assistance to returnees, refugees, displaced persons and other war-affected populations in Bosnia and Herzegovina*, Rome, Rapport joint d'information.
- Organisation des Nations Unies (1989). *Right to Adequate Food as a Human Right*, Haut-Commissariat des Nations unies aux droits de l'homme, Genève.
- UNHCR (1993). *Information Notes on Former Yugoslavia*, UNHCR, Genève, Rapport d'information n°10/93.

## Articles de presse.

- AGIĆ Jasmin (2017). « Sarajevske pećice – priče iz opkoljenog grada », *Al Jazeera*, [en ligne], URL <https://balkans.aljazeera.net/teme/2017/6/1/sarajevske-pecice-price-iz-opkoljenog-grada> , consulté en ligne le 18 avril 2024.
- AVAZ Dnevni (2008). « Sarajevo : anniversaire du massacre de la rue Ferhadija », *Le Courrier des Balkans*, [en ligne] URL <https://www.courrierdesbalkans.fr/sarajevo-anniversaire-du-massacre-de-la-rue-ferhadija> , consulté le 20 avril 2024.
- BURNS John F (1993). « A Crude 1,000-Yard Tunnel Is Sarajevo's Secret Lifeline », *The New York Times*, [en ligne] URL <https://www.nytimes.com/1993/08/15/world/a-crude-1000-yard-tunnel-is-sarajevo-s-secret-lifeline.html> , consulté le 24 février 2024.
- DZ. E. (2022). « Kitchen under Siege: See a Selection of "War Dishes" of the Citizens of Sarajevo », *Sarajevo Times*, [en ligne], URL <https://sarajevotimes.com/kitchen-under-siege-see-a-selection-of-war-dishes-of-the-citizens-of-sarajevo/> , consulté le 23 novembre 2023.
- KIRKA Danica (1994). « Bosnia: Survival : Making food palatable is one of the challenges of war », *LA Times*, [en ligne], URL <https://www.latimes.com/archives/la-xpm-1994-06-09-fo-1929-story.html> , consulté le 10 mars 2024.
- POMFRET John (2017). « Blood and water in Bosnia. Sarajevo faces new threat to survival », *The Washington Post*, [en ligne], URL <https://www.washingtonpost.com/archive/politics/1993/07/05/blood-and-water-in-bosnia/7d17b498-a6dc-4be9-8a29-4cb760b55b7c/> , consulté le 15 avril 2024.
- SINDELAR Daisy (2012). « A Sarajevo Wartime Cookbook, With Recipes Bitter And Sweet », *Radio Free Europe*, [en ligne], URL [https://www.rferl.org/a/sarajevo\\_siege\\_cookbook\\_recipes\\_wartime/24539485.html](https://www.rferl.org/a/sarajevo_siege_cookbook_recipes_wartime/24539485.html) ,

consulté le 21 novembre 2023.

- SUDETIC Chuck (1993). «Sarajevo Journal : This can't be Bosnia, there is too much laughter», *The New York Times*, [en ligne] URL <https://www.nytimes.com/1993/07/06/world/sarajevo-journal-this-can-t-be-bosnia-the-re-s-too-much-laughing.html> , consulté le 27 avril.

### **Littérature et cinéma.**

- FILIPOVIĆ Zlata (1994). *Zlata's Diary: A Child's Life in Wartime Sarajevo*, Penguin Books.
- CHAUVEL Patrick et OURDAN Rémy (2016). *Le siège*, Agat films & cie.
- DE FONTENAY Guillaume (2019). *Sympathie pour le diable*, Go films et Nexus Factory.
- DEMICK Barbara (1996). *Besieged: Life Under Fire on a Sarajevo Street*, Spiegel & Grau.

## **Annexes.**

### **Annexe 1. Archives.**

Différents types d'archives ont été analysées afin de produire ce travail, chacun complétant l'autre afin de brosser le tableau le plus précis possible des pratiques alimentaires pendant le siège.

La majorité des archives du CICR et de l'UNHCR sont demeurées inaccessibles, car confidentielles pour une période de 75 ans. Cependant, certains rapports de mission de l'OTAN, de l'USAID et de l'UNHCR étaient accessibles, et ont permis de comprendre les logiques et la portée des actions de ces organisations.

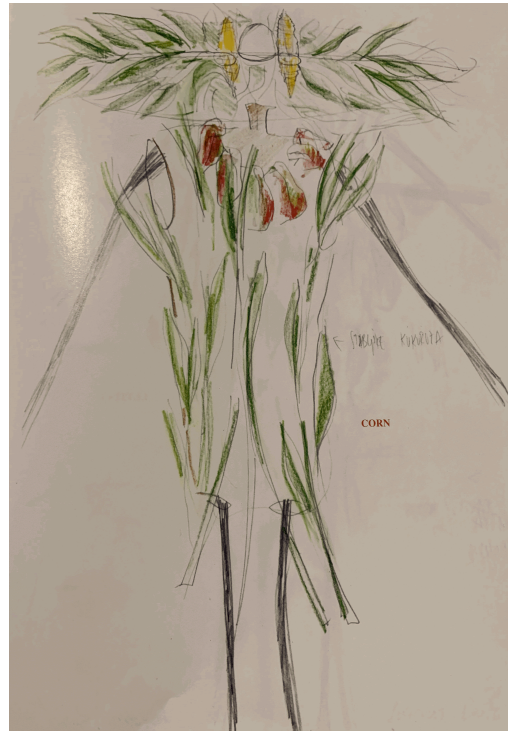
L'étude de ces archives institutionnelles a été combinée à l'analyse d'archives audiovisuelles, provenant notamment du CICR, de l'INA et de la FAMA Methodology. Elles ont permis d'illustrer et de concrétiser ce travail, les vidéos, journaux télévisés et interviews permettant d'appréhender plus finement les avis et préoccupations des Sarajévien·nes. Ces archives proviennent de sources internationales et bosniennes.

En outre, la réalisation du terrain à Sarajevo en janvier 2024 a permis d'accéder à des sources autrement indisponibles, comme le *Sarajevo Survival Guide* ou les archives non numérisées du Musée national de Bosnie Herzégovine ou encore de la FAMA Methodology, une association visant à collecter les archives de la guerre de Bosnie. Elles ont permis d'analyser et de comprendre le fonctionnement des objets créés pendant le siège.

Finalement, les archives privées - photographies, documents, journaux intimes- des habitant·es ont été clefs pour comprendre pleinement le quotidien des habitant·es, désencastré des faits de guerre notables. Ainsi, leur analyse a permis d'appréhender les temporalités et réalités individuelles, et non pas uniquement collectives.

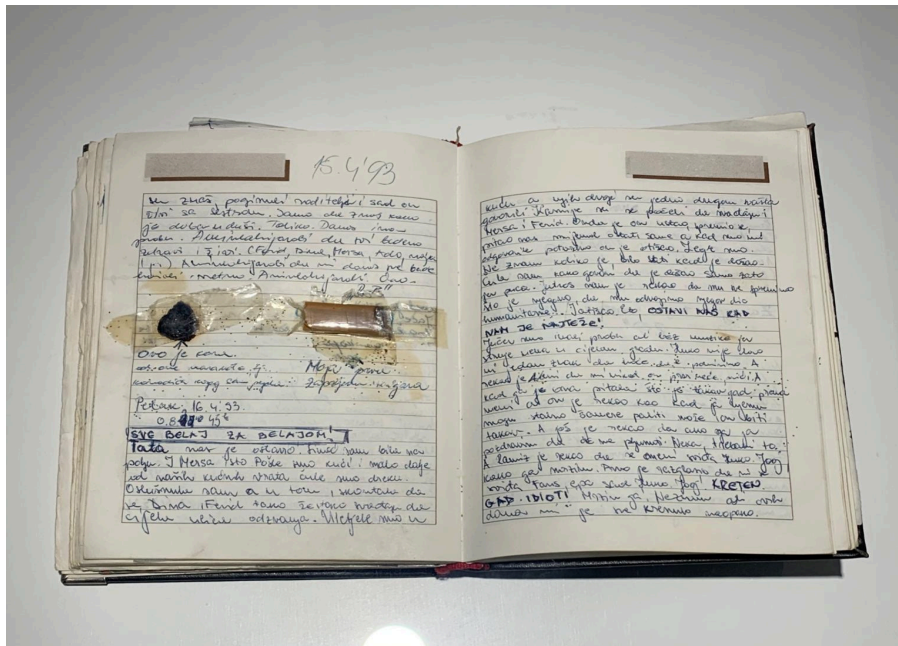
*Reproduction de quelques documents d'archive :*

*Archives des collections du Sarajevo Survival Show de Suzana Cerić, 1994 :*



Extrait de journal intime de Medina F., mars 1993.

Il a scotché un morceau d'orange dans son journal intime après en avoir reçu une dans un colis, soulignant l'exceptionnalisme de ce fait.



## **Annexe 2. Grilles d'entretien.**

Deux grilles d'entretien ont été créées dans le cadre de ce mémoire : l'une pour les habitant·es de Sarajevo, l'autre pour les personnes qui y ont travaillé dans le cadre de missions humanitaires. Les questions posées diffèrent légèrement en fonction du profil des personnes interrogées, et ces deux grilles sont à visée informative davantage que descriptive. En outre, pour ne pas alourdir le travail, seul un entretien est retranscrit ci-après.

### **1 - Grille pour les Sarajévien·nes**

#### **I. Profil et rapport général à l'alimentation**

- Depuis quand habitez-vous à Sarajevo ? Avez-vous vécu à Sarajevo pendant l'intégralité du siège ?
- Dans quel quartier habitiez-vous ?
- Quelle était votre situation familiale pendant le siège ?
- Travailliez-vous durant le siège ?
- Faisiez-vous souvent la cuisine avant le début du siège ? Pendant ?  
Si oui, était-ce un moment plaisant ?  
Si non, est-ce que quelqu'un d'autre préparait à manger pour vous ?

#### **II. S'alimenter pendant le siège**

- Receviez-vous des colis d'aide alimentaire ?
- Pouvez-vous décrire le contenu type d'un de ces colis ?
- Etiez-vous enregistré.e auprès d'organisations religieuses afin de recevoir de l'aide alimentaire supplémentaire (Caritas, Merhamet, etc.) ?
- Receviez-vous de l'aide financière de vos proches ?
- Achetiez-vous des ressources au marché noir ?
- Lors d'une journée type, que mangiez-vous ?
- Mangiez-vous à heures fixes ?

- Combien de temps duraient les repas en moyenne? Étaient-ce des moments agréables ?

### **III. La cuisine comme vecteur de solidarité et de résistance**

- Êtes-vous allé.e au restaurant durant le siège ? Au café ? Au restaurant ?
- Avez-vous déjà refusé de l'aide humanitaire ?
- Comment se passaient les jours de fêtes (Noël, Bajram, Nouvel an, anniversaires et mariages ) ?
- Partagiez vous vos denrées alimentaires ?
- Partagiez-vous votre équipement de cuisine ?
- Mangiez-vous avec des personnes hors cercle familial ? A quelle fréquence ?

## **2 - Grille pour les travailleur·euses humanitaires**

### **I. Profil général**

- Quel est votre métier ?
- Quelles études avez-vous faites ?
- De quelle organisation dépendiez-vous lors du siège?

### **II. Travail à Sarajevo**

- Combien de temps avez-vous été dépêché.e en BiH ?
- A quelles dates ?
- Quelles étaient vos missions sur place ?
- Quel(s) étaient les publics cibles de vos actions?
- Votre travail à Sarajevo différait-il de votre travail lors d'autres missions?
- Si oui, en quels points ?

### **III. Aide alimentaire et santé**

- Pouvez-vous décrire le contenu type d'un colis d'aide alimentaire?
- Était-ce suffisant en quantité ? En qualité ?
- En dehors de l'aide alimentaire, quelles étaient vos autres actions ?
- De quelles pathologies souffraient les habitant.es, en dehors des blessures de guerre ?
- Ces pathologies peuvent-elles être reliées à l'alimentation?
- Avez-vous constaté l'apparition de pathologies psychiatriques dues à l'alimentation ?
- Avez-vous constaté une variation dans le nombre de personnes présentant des troubles du comportement alimentaire durant le siège?

### Annexe 3. Tableau récapitulatif des entretiens.

Numéro d'entretien	Nom	Âge au début du siège	Occupation pendant le siège
1	Dijana	25 ans	Locale, travaille sur le pont aérien avec l'ONU
2	Valérie	20 ans	Infirmière-nutritionniste chez ACF
3	Milan	5 ans	Ecolier
4	Ervin	5 ans	Ecolier
5	Christian	26 ans	Chef de mission chez ACF
6	Samira	25 ans	Locale, travaille avec ACF



#### **Annexe 4. Retranscription de l'entretien 1. Dijana.**

**Est-ce que vous pouvez me donner votre nom, votre âge, et ce que vous faites comme travail ?**

Je m'appelle Diane. Mon nom d'origine est Dijana, comme la déesse de la chasse. Mon nom de naissance c'est Milak, voilà. J'ai 59 ans, ça veut dire qu'au début du conflit j'avais 25 ans et demi. Actuellement, et depuis 26 ans je vis en France. Je suis formatrice et professeure depuis 5 ans dans l'enseignement supérieur.

**Au début du conflit, vous habitiez déjà à Sarajevo ?**

Oui, oui, oui. Je suis née à Sarajevo, et ma famille a plus de 300 ans d'origine à Sarajevo. Même plus, mais je n'ai pas pu aller plus loin dans mon arbre généalogique, parce qu'il y a des choses que je perds au bout de.. Mais on a déjà fait l'arbre, parce que c'est une des familles qui est de là-bas.

**Est-ce que vous avez vécu à Sarajevo pendant l'intégralité du siège ?**

Oui.

**Quelle était votre situation familiale à ce moment-là? Est-ce que vous étiez mariée, seule, avec des enfants ?**

C'est un tout petit peu complexe, mais sans rentrer dans les détails j'avais quitté le cocon familial au tout début, parce que j'ai dû me marier. Mon fiancé avait disparu dans la guerre. Donc j'ai dû me marier le premier juin 1992. Mon fiancé de l'époque avait disparu. Je suis revenue chez mes parents parce que c'était pas sûr pour une fille d'habiter toute seule, compte tenu de toute cette milice paramilitaire et tout ça. Très vite, au bout d'un an je me suis séparée de la famille mais je ne suis pas allée très loin, Je squattais pendant tout le siège un appartement abandonné en fait. Un appartement où la dame qui y habitait est partie en Allemagne. Donc je suis rentrée dans son appartement pour le garder, et finalement je suis restée dedans et je me suis mariée dans cet appartement en 1995.

**Et du coup c'était dans quel quartier ? Cet appartement et celui de vos parents?**

J'étais en première ligne de front, ça s'appelle Hrasno. On était à 200m de la ligne de front de Zerbanica. A peut-être quelque chose d'intéressant ! J'ai vécu dans le même immeuble où vit

encore maintenant le président de Bosnie. Et il avait vécu dans cet immeuble pendant la guerre. Et il était commandant de l'unité de mon mari, avec le monsieur avec qui je me suis mariée en 1995. Voilà. Et aussi peut-être quelque chose qui peut vous intéresser, en 1992 la maman de ce monsieur, ça fait déjà douzième fois le président de Bosnie, sa maman a été tuée par un tir de sniper pendant qu'elle faisait la pita. c'est mon mari de l'époque qui l'a pris dans ses bras et qui l'a descendue du 15e étage de cet immeuble. Elle était morte quand il l'a descendue.

**Vous travailliez durant le siège, vous faisiez quoi exactement ?**

Je travaillais avec les Nations Unies, le UNHCR ça s'appelle. Je travaillais à l'aéroport de Sarajevo, sur le tarmac. J'ai eu au début la fonction de contrôle de l'arrivée des avions avec aide humanitaire à Sarajevo. Et c'est comme ça que j'ai eu le contact avec la France parce que ce sont des bataillons français de Nîmes et de Salon-de Provence qui faisaient toute la distribution, le déchargement des cargos et la distribution de l'aide humanitaire qui arrivait à Sarajevo grâce à Monsieur Mitterrand qui a ouvert ce pont aérien entre Falconara (ça, c'est en Italie), Francfort et Sarajevo. Après je suis restée à l'aéroport jusqu'à la fin de la guerre, mais je faisais autre chose. Cela faisait de moi quelqu'un de privilégié, j'avais jamais faim.

**C'était plus simple pour vous d'accéder à la nourriture de par le fait de travailler ?**

(Elle me coupe). C'était plus simple, je nourrissais la moitié de mon immeuble.

**Vous faisiez comment pour faire ça ? On vous donnait de la nourriture, vous en preniez vous même ?**

C'était tout simple, j'avais un repas pendant mon travail et quand on était bloqués et qu'on ne pouvait pas revenir du travail parce qu'il y avait des conflits, parce que les serbes, parce qu'on nous laissait pas passer au checkpoint. Alors je restais dormir avec les soldats français, et les soldats français ils avaient tout ce qu'il faut. Ils avaient de la nourriture cuisinée et ils avaient des lunch packets. Des rations, qui est ce qui est, mais je trouve que le rationnement français il était très bien en fait. Et comme moi je mange du porc, moi j'aime pas la viande, mais pendant la guerre on ne compte pas. Moi je pouvais tout manger, alors j'avais pas de problème à ce qu'il y avait du pâté dans les sachets. Moi je mangeais tout. D'un autre côté, quand les soldats français étaient de garde où qu'ils étaient envoyés quelque part, on leur donnait des rations et comme ils n'aimaient pas ça, ils faisaient des tas de ce qu'ils ne voulaient pas. Pour Sarajevo, c'était des choses qui étaient très importantes, comme

des briquets ou des petits mouchoirs ou de petites dosettes de café. Ils mettaient ça dans un endroit, et de temps en temps le capitaine, à l'époque c'était Henry Lesouan. Il m'a amenée à un endroit où il me disait de prendre tout ce que je pouvais prendre, ce qui passait pour le contrôle au checkpoint. Je venais avec ce sac, et je distribuais tout ce qu'il y avait dedans à mon voisinage. Donc tout ce que vous pouvez trouver dans le rationnement français. Il y avait des petites dosettes de plein de choses, mais c'était super utile. Pendant trois ans, je nourrissais tout le monde autour de moi (rire). Et moi j'avais le repas chaud tous les jours, et même, des fois j'avais du pain, des baguettes. C'est là où j'ai découvert la baguette, parce qu'on ne mange pas de baguette à Sarajevo. Des vraies vraies, c'était extraordinaire. C'était quelque chose, parce que quand je pouvais amener une ou deux baguettes avec moi, je pouvais en donner aux mamans. Elles n'avaient rien à donner à leurs enfants pour le petit-dej. Elles pouvaient toujours trouver quelque chose pour le déjeuner ou pour le soir, une soupe tout ça. Mais pour le petit-déjeuner, il n'y a rien, pas de beurre ou de confiture. Donc une baguette avec un peu de pâté de quelque chose, avec un peu de thé cela faisait un super petit-déjeuner.

### **Est-ce que vous faisiez souvent la cuisine avant le siège ?**

Avant oui, oui. Mais tout change pendant le siège, parce que comme il y a la pénurie de tout ce qui est normal, les gens cuisinent ce qu'ils peuvent. En 1993-94, on s'était déjà organisés parce que les gens ont commencé à produire un petit peu de légumes dans les jardinières de balcon, dans tous les petits endroits où on pouvait faire pousser quelque chose, poussait quelque chose. Et donc ça donnait quand même un petit peu de légume, un petit peu de quelque chose. La cuisine pendant la guerre, c'était rudimentaire. Ça part de haricots, de pita. Pendant la guerre, c'est pas la cuisine traditionnelle.

### **Est-ce que ça prenait plus ou moins de temps de faire la cuisine pendant le siège ?**

Beaucoup plus. Beaucoup plus. Parce que déjà il fallait faire le feu. Écoutez, Sarajevo c'est une ville de 350.000 habitants, avec de grands bâtiments, et il n'y avait pas de cheminées ! Donc les gens improvisaient de petits fours avec des plaques de toile ou ce qu'ils trouvaient. Ils passaient le conduit par la fenêtre, et il fallait faire le feu de ce qu'on avait. Donc ça pouvait être de vieilles baskets, des bouts de porte. Quand tu fais le feu, tu fais bouillir l'eau d'un côté, et de l'autre côté tu fais en vitesse ce que tu peux faire pendant que le feu dure. Au niveau de la cuisine, ce qui était important c'était d'avoir le pain. Ma mère avant la guerre elle ne savait pas faire le pain, c'était une femme d'affaires. Elle ne savait même pas faire de

pain, on lui a jamais appris. Donc pendant la guerre elle était devenue le maître des pâtes à pain. On faisait des choses plutôt élaborées au niveau de la longueur, parce qu'il fallait faire fermenter. On faisait fermenter du riz pour avoir une pâte qui ressemblait au fromage, il fallait cuire et sécher certaines graines pour avoir des ingrédients qui ressemblaient à quelque chose. Le temps de préparation était forcément plus long que si vous pouviez acheter ou avoir des produits.

### **Est-ce que vous vous basiez sur des recettes pour cuisiner, des livres de recettes d'avant le siège ?**

Il est apparu des livres de recettes de guerre. Ce sont des gens qui arrivaient à trouver des recettes de l'ancien temps. Quand on n'avait pas certains produits. Après il y avait des modifications. Les gens se sont entraidés, en se disant : si tu fais fermenter du riz de cette façon et que tu ajoutes deux cuillers de lait en poudre dedans, avec telle et telle herbe tu vas obtenir une sorte de pâte fromage avec laquelle tu peux ensuite faire une sorte de pita qui ressemble à une pita au fromage. Comme ça, il y a eu beaucoup de recettes de guerre. Des choses qu'on ne mange pas maintenant.

### **Et les gens s'échangeaient les recettes ? Comment ?**

J'ai encore mes recettes dans un livre, où j'écrivais comment faire. On peut trouver des livres de recettes de guerre. Je pense que c'est une sorte de patrimoine.

### **Avant le siège, qu'est-ce que vous mangiez au quotidien?**

La cuisine bosniaque, c'est une cuisine qui est influencée par les trois cultures qui sont passées par Sarajevo. C'est une cuisine avec une grande influence turque. Vous avez une partie de cuisine méditerranéenne, et une partie de cuisine d'Europe centrale. C'est différent, même si c'est la même ville. Les populations musulmanes mangent plus ou moins un type de nourriture, la population catholique mange un type, et les serbes orthodoxes un autre.

La cuisine bosniaque est faite de beaucoup de viande, mais vous supposez que pendant la guerre il n'y a pas de viande. Beaucoup de viande, donc soit de la viande hachée avec laquelle on fait des dolmas, des sortes de légumes farcis. On fait aussi des sortes de moussaka. Ce sont des plats typiques, avec beaucoup de viande. Mais pendant la guerre il n'y en avait pas, donc oubliez ça. On fait aussi une sorte de goulash, et la pita. Mais ce n'est pas la pita que vous connaissez ici. Ce sont des rolls. Le burek et la pita, ce sont les plats nationaux. Ce sont des pâtes phyllos enroulées et farcies avec différents légumes ou viandes.

C'est la base de la nourriture de toute la Bosnie, en fait. C'est pour ça que je parlais de riz fermenté, parce qu'avec ce riz fermenté on parvenait à obtenir une masse qui une fois mélangée avec des œufs en poudre, donnait quelque chose avec laquelle on pouvait faire la pita. On pouvait aussi faire avec des feuilles de pissenlit. Vous enlevez ce qu'il y a au milieu, là qui est amer, et vous gardez les feuilles. Il y a avait deux sortes d'herbes sauvages qu'on pouvait utiliser pour faire la pita verte, la pita épinard. Pour le burek, la pita de viande, il y en a qui prenaient des conserves d'aide humanitaire et ils hachaient finement cette pâtée avec de l'oignon, et ça faisait une sorte de pita. Ça ressemblait vraiment à une pita. Le problème c'était l'huile, elle était rationnée pendant toute la guerre, donc il fallait vraiment faire gaffe à combien d'huile tu utilisais.

**Vous parliez d'une différence de consommation entre les groupes de la ville, est-ce que vous pouvez expliciter?**

Sarajevo c'est connu, c'est un melting-pot, c'est un Jérusalem de l'Europe. Donc la structure a légèrement changé avant et après la guerre. Il y a trois groupes prononcés, vous avez des musulmans qui ne mangent pas de porc. Déjà ça. Et ils ne consomment rien avec de l'alcool dedans, le vinaigre et tout ça. Ils ont une nourriture traditionnellement comme ça, qui est basée sur les trucs dont je vous ai parlé, les dolmas pitas et tout ça. La nourriture ressemble beaucoup à ce que vous pouvez manger en Turquie.

Les groupes orthodoxes, ils sont fan de porc. Leur base de nourriture c'est ça . Des saucisses, des saucissons, des lardons et tout ça. A Sarajevo il n'y en avait pas beaucoup durant la guerre. Les croates catholiques, ils sont peu, à peu près 15%. Donc c'est la nourriture européenne, ce que vous pouvez trouver en Allemagne, en Hongrie. Ça ressemble plus à ce que vous mangez ici, à part que nous on mange pas de canard, de lapin. Même pendant la guerre. Ça se mange pas ces choses là, c'est une sorte de haram.

**Par votre travail, vous aviez des ressources alimentaires qui venaient de l'ONU, mais vous dépendiez de quoi d'autre ? D'où venaient vos ressources ?**

En général, au début de la guerre, quand tous les supermarchés étaient fermés. Les milices se sont organisées pour le contrôle des ressources, et ils ont fait des distributions alimentaires. Ils se sont organisés dans les immeubles, dans les maisons. Après l'ouverture du pont aérien, il y avait des rationnements, toutes les semaines. Les familles venaient au point de rationnement, elles avaient une liste et on te donnait ce qu'il y avait. Donc autant de farine, autant d'huile, je sais pas. Moi aussi j'étais sur la liste, mais je donnais tout ce que je pouvais

à mes parents. Mes parents avaient un carton, et quand ils allaient prendre le rationnement, ils prenaient ma partie aussi, parce que je n'en avais vraiment pas besoin. Donc mes parents prenaient ma partie, donc on va dire que j'avais droit à 2dl d'huile par semaine. Ça changeait, c'était pas toujours pareil. Il y a avait des périodes où l'aide était un peu plus costaud, et il arrivait des choses.. Dès qu'il arrivait des bonnes choses, je sais pas du chocolat noir, que les gens aimaient bien, ça se passait le mot. Les gens disaient : on a du chocolat noir. Ou du sucre vanille. Des sachets. Et après il y avait même des déceptions. Parce que dans une partie de la ville ils ont donné des sachets de vanille. Ma maman était super triste parce que sa sœur a reçu du sucre vanille, deux sachets, dans l'aide humanitaire. Mais chez nous on n'en avait pas. Et maman était super triste, et sa sœur elle lui a dit : écoute je t'en garde un. Avec du sucre vanille, vous pouvez en mettre un petit peu, et ça fait une sorte de quatre quart.

Faites attention, dans l'aide humanitaire, tout est en poudre. Lait en poudre, oeufs en poudre. Ca on a appris à les utiliser, on a appris. Des choses qu'on utilisait pas avant. Il n'y avait que les vieux vieux qui se souvenaient de ces choses-là. Ils appelaient ça les œufs de Truman, vous savez comme le président américain Truman après la deuxième guerre mondiale. Ils avaient ça le Truman ova jaja. Parce que c'était que des vieux qui avaient vécu cette époque là, et ils se souvenaient même comment les utiliser. Nous, on avait pas. Imaginez vous, si maintenant vous devez vous passer de tout ce que vous achetez et vous nourrir avec des choses qui sont à votre disposition, vous ne savez même pas ce que c'est.

J'ai une anecdote à vous raconter. Une fois, il y avait des soldats français qui m'ont donné une entière paquet de foie gras. Et comme nous, on connaît pas ce produit, et que déjà plusieurs fois on a eu des trucs qui sont arrivés de l'époque de la guerre du Vietnam. Ça donnait des grosses diarrhées. Au bout de quelque temps, les gens ne voulaient plus utiliser ces rations vieilles de trente ans. Et moi, avec ces trucs de foie gras, qu'on connaît pas à l'époque, j'ai donné ça à maman. Elle m'a laissé un message, j'ai tout jeté quand j'ai ouvert, il n'y a que du gras autour. Elle a jeté plus de 60 conserves de foie gras. Elle avait peur, quand elle a ouvert elle a vu que de la graisse autour. Elle ne connaissait pas, ça lui donnait la nausée, parce qu'elle avait déjà eu des expériences avec des conserves d'armée périmées. Comme on comprenait pas ce que c'était, voilà. Moi j'ai demandé aux soldats ce que c'était, et ils ont rigolé parce qu'ils pensaient que je connaissais. Mais non, je ne connaissais absolument pas. Moi j'ai dit à maman que c'était une sorte de pâté. Et quand je suis venue en France, j'ai vu le prix (rires). Voilà, au lieu de manger et de se régaler, on a tout jeté. On ne connaissait pas, on avait peur à cause de cette graisse, que ça nous fasse mal au ventre.

Pour votre information, ma maman maintenant, elle a 85 ans, elle en avait 55 à l'époque. Maman elle était jamais trop grosse, et pendant la guerre elle pesait 51 kilos. C'est une femme d'un mètre 75, avuuant la guerre elle pesait toujours aux alentours de 75 kilos. Papa, c'est une autre chose. Il est devenu obèse. Il est resté obèse, même après al guerre. Lui, il mettait dans son ventre tout ce qu'il trouvait, tout ce qu'il trouvait. Il avait un réflexe, il bouffait tout ce qu'il trouvait. Même pendant la guerre il a réussi à garder le poids, et après la guerre en 1995 il a pris 40 kilos en un an.

**C'était à cause du stress vous pensez ?**

Oui, déjà c'était le stress, et deuxièmement c'était ce choc alimentaire qu'il a subi pendant quatre ans. Lui, toute la guerre, il était stressé pour trouver du bois, pour trouver de l'eau. Comme il était le seul homme, qu'il avait une cinquantaine d'années, pour toute la famille autour il courait pour trouver de l'eau, du bois, de quoi manger. il ne faisait que ça?

**Et le bois il le trouvait où?**

Et bien écoutez, il allait au débris de maisons cassées, il allait dans les parcs et il ramassait des petites branches. Je sais pas, il se débrouillait le pauvre.

**Les contenus des colis n'étaient pas suffisants, mais est-ce que vous avez d'autres choses à ajouter dessus, sur le contenu, l'aide ?**

Écoutez, je pense que le plus dur, c'était pour les mamans. Toutes les mamans et les personnes âgées. Les mamans parce qu'elles avaient le stress supplémentaire de devoir donner aux enfants? Les enfants ils étaient pendant presque trois, quatre ans enfermés dans les caves, dans les maisons.

En 1994, on m'a envoyée hors de Sarajevo pour faire quelque chose. Il y avait une voisine qui attendait que je sorte, et elle est venue avec un gros gros bracelet en or. Je pensais qu'elle voulait que je le vende pour un médicament ou quelque chose, mais elle m'a demandé de lui amener une banane. J'ai dit, pardon? Elle m'a dit, tu sais quoi, ma fille elle sait pas ce que c'est une banane, je veux que tu lui amènes une banane.

**Et vous lui avez amené ?**

Oui, et pas une, j'ai ramené un kilo de bananes. Mais pas pour le bracelet en or. Les mamans étaient très stressées.

Quant à moi, le fait de travailler pour les nations unies, j'avais pas de gros soucis avec la nourriture. J'avais toujours un plat chaud dans la journée, et ça me suffisait donc voilà. Le soir un thé, et basta. Mais je me suis beaucoup inquiétée pour les miens, parce qu'à chaque fois que je revenais je voulais savoir s'ils avaient assez à manger. Des fois, on le voyait, spécialement maman qui maigrissait. Ce qui la faisait maigrir aussi, c'est le stress. Ce n'est pas seulement le manque de nourriture.

**Et est-ce que vous ou vos parents étaient enregistrés auprès d'organisations religieuses pour avoir de l'aide en plus, comme Caritas ou Merhamet ?**

Maman oui, parce que maman est catholique. Papa non, il voulait pas.

**Pourquoi il ne voulait pas ?**

Parce que papa, il est musulman mais non croyant. Donc il ne voulait pas aller à la mosquée. Maman elle a bénéficié de Caritas pendant toute la guerre, presque toute la guerre. Elle a même reçu plusieurs colis alimentaires de sa famille de Zagreb parce qu'elle a de la famille là-bas. Quatre, cinq fois on est allé chercher des colis où il y avait des choses très intéressantes. Les choses qu'on trouvait très intéressantes, ce n'était pas forcément la nourriture, c'était des choses un peu bêtes comme le fil à coudre, les serviettes pour les femmes, le coton, le savon, le shampooing pour les cheveux. Oh ! C'était génial ça. L'aide humanitaire n'y pensait pas. Le savon oui, mais pas le shampooing. Il y avait aussi une organisation qui s'appelait Adra, c'est soit les mormons. Ça doit être les mormons, de l'église protestante. Ce sont des gens qui font la messe le samedi. En tout cas leur organisation elle était très très active au niveau de l'aide humanitaire, et ils avaient des possibilités de courrier. Donc les gens pour amener des courriers hors de Bosnie ils allaient à Adra.

Maman elle passait des heures et des heures d'attente dans des files pour amener des courrier à la famille, qui a soit quitté Sarajevo soit qui était déjà avant à Zagreb. Mais aussi du côté de papa, il y en avait pas mal qui allaient à Merhamet, l'organisation musulmane, qui avait aussi une sorte d'aide. Je ne sais pas exactement comment ça fonctionnait. Nous à l'aéroport où je travaillais, quand les avions arrivaient on cochait seulement les quantités qui arrivaient. Autant de farine, autant de ça, autant de matériel médical. Et après il y avait la distribution, mais moi je savais pas comment c'était distribué parce que je me suis pas penchée plus loin. Je sais pas qui et comment distribuait.

N'oubliez pas aussi qu'il y avait des marchés. Il y avait des marchés à plusieurs endroits de la ville, où les gens troquaient, notamment avec des cigarettes. parce que les soldats étaient



payés en cigarettes. Et il y avait des bons KM, mais le plus souvent c'était des trocs ou des échanges avec de la monnaie allemande, le deutsch mark. On acceptait des dollars aussi, on acceptait aussi l'essence. N'importe quelle essence. Des fois c'était complètement fou, le marché. Ce que tu pouvais trouver, c'était des trucs de vol d'aide humanitaire, des rationnements des américains, des anglais, des russes je sais pas quoi. Tu trouvais des choses assez bizarres. En chocolat, tu trouvais des snickers. A mon avis, ça vient de l'UN qui avait des snickers dans leurs cantines. Snickers, mars. Tu trouvais des trucs comme ça. Après les gens ils vendaient ce qu'ils utilisaient pas, mettons du lait en poudre. Et aussi les gens vendaient ce qu'ils trouvaient dans les appartements brûlés, abandonnés. De vieux vêtements.. Une sorte de troc s'est installé, et de temps en temps tu pouvais être surpris. Par exemple, quelqu'un qui a eu un colis de extra-sarajevo par ADRA ou par Caritas qui avait quelque chose d'intéressant dans le colis, il le changeait pour autre chose. Et au printemps, il y a des gens qui arrivaient avec des produits de leur jardin. Parce que les gens très très vite ils ont commencé à utiliser toutes les parcelles de terre pour faire pousser tout ce qu'ils trouvaient.

#### **Est-ce que vous vous achetiez des ressources au marché ?**

Oui oui oui. Ecoutez oui. En plus, moi quand j'y pense j'étais totalement folle. L'argent que j'ai gagné ne me servait à rien. Mon salaire ne me servait à rien. Je squattais un appartement, il n'y avait aucune charge. Quand il y a de l'eau super, quand il y en pas il n'y en a pas. Mais il n'y avait pas de charges à payer. Je disposais mon salaire dans une enveloppe, comme il n'y avait pas de banque. Quand j'avais des périodes de libre, j'allais au marché acheter, parce que j'étais payée en dollar, ce que je voulais. Quand je pense que je payais dix dollars un petit bounty. Je me dis que j'étais vraiment folle. Une canette de coca. j'aimais beaucoup, c'était sûr, vous ne pouviez pas avoir mal au ventre à cause de ça. Donc un petit snickers ou un petit bounty ou un coca, dix dollars. Ou des fois j'achetais des choses, je demandais à ma maman ce qui lui manquait. Donc j'allais au marché et je laissais des sommes hallucinantes pour peu de choses. Les prix ils étaient (rires).

#### **Est-ce que c'était un lieu où les gens se parlaient ?**

Oui oui oui. Vous échangez avec les gens. Des fois j'allais dans des quartiers où j'habitais pas pour voir un peu ce qui se passe chez eux.

Vous parlez, bien sûr vous allez à pied, il n'y avait pas de bus ni de tramway et tout ça. Ça te fait une petite balade, tu passes par les zones sûres où les snipers ils ne risquent pas de te voir.

Les marchés étaient organisés dans des endroits où les snipers ne peuvent pas t'atteindre. Mais il y avait le risque de bombardements, et des gens ne voulaient pas y aller parce qu'ils avaient peur d'une attaque, d'une bombe.

**Est ce que vous alliez au café pendant le siège, ou au restaurant?**

Oui, tout le temps. Il y en avait pas mal qui étaient ouverts. Il y en avait un où beaucoup du staff allait. A mon avis ce sont des profiteurs de guerre qui les tenaient. Je ne sais pas comment ils faisaient pour avoir leurs produits. A mon avis, c'est de la contrebande avec l'UN, avec des soldats qui étaient chez nous. Ils avaient des choses incroyables. Et comme nous on était payés, on pouvait se permettre d'y aller. Il y avait le couvre-feu, mais avant le couvre-feu on allait. De l'autre côté il y avait de la musique, tu te sentais vivre. Tu allais au café et tu vivais. Et aussi dans les périodes de calme, on ouvrait les cafés. Après ce qu'on trouvait dans les cafés, c'est une autre chose. Des fois, il y avait du café, des fois du thé, des fois beaucoup de trucs comme les sirops. Ça dépendait des saisons. Ils servaient parfois des choses très bizarres.

**Au-delà d'aller au café, est-ce que ça avait une autre signification pour vous ?**

Bien sûr, ça avait la résonance que je suis vivante. Vous savez, moi j'ai rencontré mon mari pendant la guerre, et on s'est marié pendant la guerre. On s'est mariés, mais on n'est jamais sortis ensemble. Où sortir ? En 1993-94, il y avait une sorte de mouvement culturel clandestin dans les caves, il y avait une sorte de résistance culturelle, les gens avaient envie de vivre. La guerre et le siège ne t'empêchent pas de chanter. Les lieux étaient toujours connus au dernier moment parce qu'on avait peur qu'il y ait une bombe ou quelque chose comme ça. La survie était aussi mentale, sinon tu deviens fou. Dans les cafés, tu parles avec des gens. Tu parles, tu rigoles, tu écoutes de la musique, tu bois un café et tu te sens vivant.

**Est-ce que vous pouvez me parler de comment ça se passait pendant les jours de fête ?**

On craignait les jours de fête parce que chaque religion faisait un feu d'artifice. Pour Noël orthodoxe ou l'Aïd, on savait qu'ils allaient tirer. Et des attaques, des batailles. Pour les jours de fête, on essayait de s'organiser, c'était une sorte de mouvement de résistance. On essayait d'avoir quelque chose à manger un peu mieux. Moi je sais qu'en 1994, pour le Réveillon ma maman et mon papa ont trouvé une poule, entière. Ce qui est totalement ridicule quand tu

regardes maintenant, parce que nous on manquait pas de nourriture ni avant ni après la guerre. Mais c'était extraordinaire de l'avoir. (rire). Maman elle faisait des croissants, il y avait du fromage feta de rationnement qu'elle gardait comme la prune de ses yeux pour les mettre dans les croissants. Après ils faisaient une sorte de salade avec une mayonnaise qui se faisait avec de la poudre d'oeufs, de la poudre de lait, de l'huile. Ils mettaient tout ce qu'ils trouvaient dedans, des pommes de terre, des cornichons, c'était extraordinaire. On fêtait aussi le fait qu'on était encore en vie. (pleurs).

**Vous squattiez dans un appartement, vos parents habitaient dans un autre. Pour cuisiner, il vous allait un four, comment avez-vous fait ?**

C'est mon mari qui a acheté un truc, je ne sais même pas comment appeler ça. C'était une sorte de baril avec un truc ou on peut mettre une casserole. En bas il y avait le feu, et avec un tuyau. Il a acheté, il a réparé. Et mon père a trouvé un poêle des années 30-40, il l'a réparé et il l'a monté dans l'appartement. N'oubliez pas qu'il n'y avait pas de verre sur les fenêtres. Parce que avec les bombardements, c'était rare d'avoir des vitres. On mettait du plastique, distribué par l'aide humanitaire pour fermer les habitations. Et papa il a vraiment fait un super truc, il a passé le conduit. Et de temps en temps, quand ma maman ou ma sœur savaient que j'allais revenir quand il faisait très froid, ils montaient à 18H si j'arrivais à 19h pour mettre le feu pour que j'aie un peu de chaleur pour quand je reviens. L'hiver, j'allais plutôt chez maman et papa pour avoir un peu de thé, de soupe, et qu'on ne chauffe pas deux endroits.

**Est-ce que vous partagiez ce four ou d'autres appareils avec d'autres gens que votre famille ?**

Oui, ouf. Au moins trois voisins avaient les clefs de cet appartement et pouvaient rentrer dedans comme ils voulaient. C'était mis à leur disposition.

**Et est-ce que vous preniez des repas avec ces personnes-là, d'autres personnes que vos parents ?**

Oui oui. Vous savez c'est ça qui est extraordinaire. Pendant la guerre, il s'est créé une solidarité que vous ne pouvez même pas imaginer. Pendant la guerre, on a commencé à tout partager. Et après la guerre, plus. Les gens ont arrêté de se parler. Il a seulement quelques unes qui ont continué, les autres ont arrêté, comme s'ils voulaient oublier. Il y en a certains, avec qui on a tellement partagé pendant la guerre et qui même aujourd'hui ils te disent plus

bonjour, comme s'ils voulaient oublier; Moi ça ne me gêne pas. On a vécu des situations ridicules. La solidarité était vraiment prononcée.

### **Est-ce que vous aviez aménagé un petit jardin ?**

Moi non, parce que j'habitais au 15e étage d'un gratte-ciel. Mais maman et papa oui. Nous avions une maison avant la guerre qui a été bombardée. Nous étions passés dans un appartement pendant toute la guerre, et en 1995 papa a réussi à dégager la maison, le toit. Et ils sont revenus dans cette maison. Maman elle voulait passer là-bas pour ne pas monter tous les jours dans ce gratte-ciel et il y avait un petit jardin. D'abord quand elle est repartie dans la maison, elle a commencé le jardin. Il y avait quelques arbres qui donnaient des fruits, et elle a planté des tomates, des poivrons. C'est la dernière année de la guerre, mais ils ont bien mangé. Maman c'est une femme de ville, elle était RH d'une grande usine de chaussures avec presque 1000 ouvriers. La terre, le pain, tout ça, ça ne lui disait rien. Elle a réussi à planter, et elle avait beaucoup. Moi j'étais impressionnée de voir son jardin, c'était un vrai vrai jardin avec plein de choses. En plus, c'était un beau printemps, il y avait de belles tomates. Mais c'était 1995, la dernière année. Après, moi je suis venue en France. Elle m'a dit qu'elle a fait le jardin pendant encore quelques années quand même. Après, elle a réinstallé le rosier, la fontaine. Ça fait longtemps qu'elle ne le fait plus, mais pendant encore quelques années après la guerre elle l'a fait. Après 1998 elle avait plus besoin.

### **Elle a continué combien de temps ? Et parce que ça lui plaisait ou parce qu'elle avait peur de manquer ?**

Je pense d'un côté que c'était dommage, elle avait encore des semences. Après elle a compris qu'elle avait plus besoin, parce que les marchés sont redevenus comme avant. Il n'y avait plus besoin de faire des efforts comme ça alors qu'on pouvait acheter. La première année, elle a fait pour ne pas manquer, la deuxième année c'était parce qu'elle voulait. Ils ont coupé le cerisier, papa a tout coupé. Parce que je pense qu'il voulait tout oublier. Moi j'ai pleuré une année quand je suis revenue de France et que j'ai vu qu'il a coupé le grand cerisier. Je lui ai demandé pourquoi il a fait ça, il m'a dit qu'il ne voulait plus vivre comme des villageois. J'ai dit, qu'est ce que le cerisier a fait pour t'embêter ? Il a dit que ça tombe. Il a eu une période de sa vie où il voulait effacer. Mais beaucoup de gens. Moi j'ai vu, il y en a beaucoup qui ne veulent pas se souvenir. Qui disent je me souviens plus, j'ai tout oublié, j'étais trop jeune, j'étais trop vieux. Je ne me souviens de plus rien. J'ai dit à mon frère que je voulais parler avec vous samedi dernier. Je lui avais dit et toi? Il m'a dit qu'il se souvient de rien, mais je

suis sûre que non. Je ne me souviens même pas de ce que je mangeais. Il ne veut pas. Je ne pense pas que c'est méchant, je pense juste qu'il a décidé de ne pas s'en souvenir.

**Votre maman a aménagé le jardin, est-ce qu'elle a aménagé l'intérieur aussi ? Est-ce que les pièces de vie ont changé aussi ?**

Oui oui oui. Tout a changé, parce qu'on a dû s'adapter. Sarajevo a un climat très rude, c'est un climat de montagne, comme Grenoble. Cela veut dire qu'il y a des étés très très chauds et des hivers très très froids. Vous pouvez avoir facilement -15 l'hiver et facilement 35 degrés l'été. Ils ont trouvé une pièce, centrale, comme toutes les familles. On l'a isolée le mieux qu'on pouvait, et on faisait la pièce de vie. On cuisinait. Toutes les autres pièces autour en général n'étaient pas chauffées. Et en général on passait notre vie dans cette pièce. Toutes les familles elles faisaient pareil, pas que nous. On essayait que ce soit la pièce qu'on estimait comme étant la plus sûre, au niveau de la sécurité et de l'isolation thermique. Dans cette pièce là il y avait le truc à chauffer, à cuisiner. On passait notre vie dans cette pièce, à 3, 5, 10, à combien vous voulez. Et le soir, les familles dormaient la plupart du temps par terre. On dormait pas dans nos lits, parce qu'on s'estimait beaucoup plus sûr par terre. Nous, nous sommes une famille assez bourgeoise, excusez-moi du terme. On a essayé de mettre des matelas par terre. C'était une question de sécurité, on se disait que s'il y avait une grenade qui passait par la fenêtre, qu'on avait beaucoup plus de chances de survivre si on était bas. Et de l'autre côté, au niveau de la chaleur. Et il y avait une question au niveau de l'eau aussi, comme elle était rationnée. C'était vraiment une galère de l'apporter. Toute l'eau usagée, quand vous lavez, vous la gardez pour les toilettes, pour le lavage. Même si vous lavez vos dents, vous crachez dans quelque chose et vous gardez cette eau pour la mettre dans les toilettes. Quand vous lavez vos cheveux, vous ne la mettez pas directement, vous la mettez dans un truc en plastique. C'était assez complexe au niveau de tout ce qui était quotidien, au niveau du lavage de linge. On a dû trouver du système D pour fonctionner. Spécialement en hiver, comme c'était pas chauffé, les conduits gelaient. Donc pas de toilettes. Donc il fallait faire vos besoins différemment quoi. En plus on n'avait pas de papier toilette, il y avait beaucoup beaucoup de contraintes de la vie quotidienne. Moi j'imagine même pas mes enfants. Moi je vois le cirque que ma fille peut me faire, moi je lui dis, mais Sarah, nous on pouvait pas. Moi aussi j'étais une jeune fille entre 25 et 28 ans, à l'époque. Moi aussi j'avais mes règles non ? Mais je n'avais pas de truc à mettre dedans. Il fallait faire en sorte, tu mets des torchons je sais pas. On avait imaginé des couches, des machins. Ce qui était super, c'était les vieux qui

se souvenaient comment on faisait avant. Les vieux, ils savaient emmailloter les bébés, faire des serviettes avec je sais pas quoi. C'est des gens qui avaient à l'époque 70 ans, et qui se souvenaient de vie avant la technologie, avant l'électricité. Ce sont eux qui ont donné beaucoup de pistons pour savoir comment faire. Maintenant, je suis assez rodée, je sais plein de choses. Des choses que j'aurais jamais apprises s'il n'y avait pas la guerre. Comment ne pas avoir de bêtes, comment trier des trucs pour enlever les bêtes de l'aide humanitaire pour qu'on ne jette pas. Parce qu'on ne va pas jeter, on va trier.

**Est-ce que vous avez continué à manger certains aliments que vous mangiez pendant le siège, après ?**

Non. Non. Il y a plein de plats qui sont devenus interdits. Par exemple, mon papa ne laisse pas maman, même aujourd'hui, acheter des poireaux, des conserves. Dans ma maison, les conserves sont interdites. A part le maïs et la purée de tomate. Moi aussi. N'importe, même de très très bonnes. Je ne veux pas les voir dans ma maison. Je bois pas certaines choses, je ne mange pas certaines choses. Je ne remangerai pas de ma vie un snickers. Un regard sur un snickers ça me fait vomir. J'ai pas essayé mais je veux pas.

**Est-ce que ça a modifié votre rapport à la nourriture de manière générale ?**

Oui, j'ai pris un peu de poids après la guerre parce que je mangeais un peu n'importe quoi. Maintenant, je suis plus raisonnable je pense. J'arrive pas à réfléchir comme vous, comme mes enfants. Pour moi, être mince c'est de la connerie. J'ai toujours eu peur, de ce qu'il va se passer s'il y a une pénurie. Je sais que c'est complètement fou et stupide. Mais je ne suis pas partisane de cette minceur, de cette privation. Quand les gens me parlent de jeûne intermittent. Moi j'arrive pas à concevoir ça de cette manière là. Je ne sais pas comment vous expliquer. Je pense qu'on vit dans une abondance. Je pense qu'on vit dans une abondance, qu'on a trop de tout. Je suis contente que mes enfants et moi aient trop. Mais disons, vous pouvez demander à mes enfants, je suis un peu folle. Déjà. Je vais hurler pour chaque petit morceau de nourriture qui est jeté. Même aujourd'hui, trente ans après. Quand il y a le pain qui pourrit, on a acheté on s'est trompé on a pas mangé. Il y a des disputes à la maison. Je sais que ça vient de la guerre, mais j'arrive pas à contrôler. J'ai essayé d'expliquer à mes enfants, ils ne comprennent pas. Il ne faut pas jeter la nourriture, tout simplement il ne faut pas. Je sais que je suis folle, mais je peux pas. C'est quelque chose qui est tellement fort.

Il ne faut pas jeter la nourriture. Après, ça me fait vraiment stresser, je suis capable de me disputer pour rien du tout. Pour rien du tout des fois.

Et autre chose, aussi. Je pense que les gens ils n'apprécient pas de pouvoir manger normalement. C'est tellement quelque chose qui est garanti, qui est normal. Vous savez, mes tables sont magnifiques. Je suis capable de faire des tables très arrangées, très jolies. Je trouve ça extrêmement important que les tables soient jolies visuellement. Je pense que ça a dû s'abîmer, parce que je ne me souviens pas d'autant de ces choses-là avant d'avoir vécu cette pénurie. C'était un standing différent. Je ne suis pas mécontente, merci à Dieu d'avoir survécu. Je pense pas être vraiment si marquée que ça. J'ai une vie qui est satisfaisante, mais il y a quand même des choses où je me trouve différente.